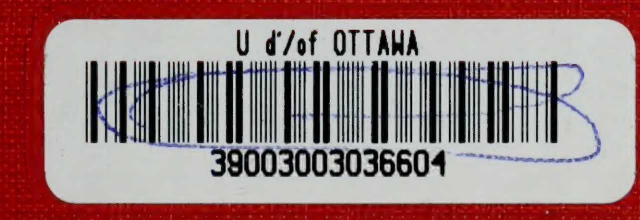

U d'/of OTTAWA
39003003036604



GOLDSMITH

Le Vicaire de Wakefield

TRADUCTION FRANÇAISE

PAR

E. D. FORGUES

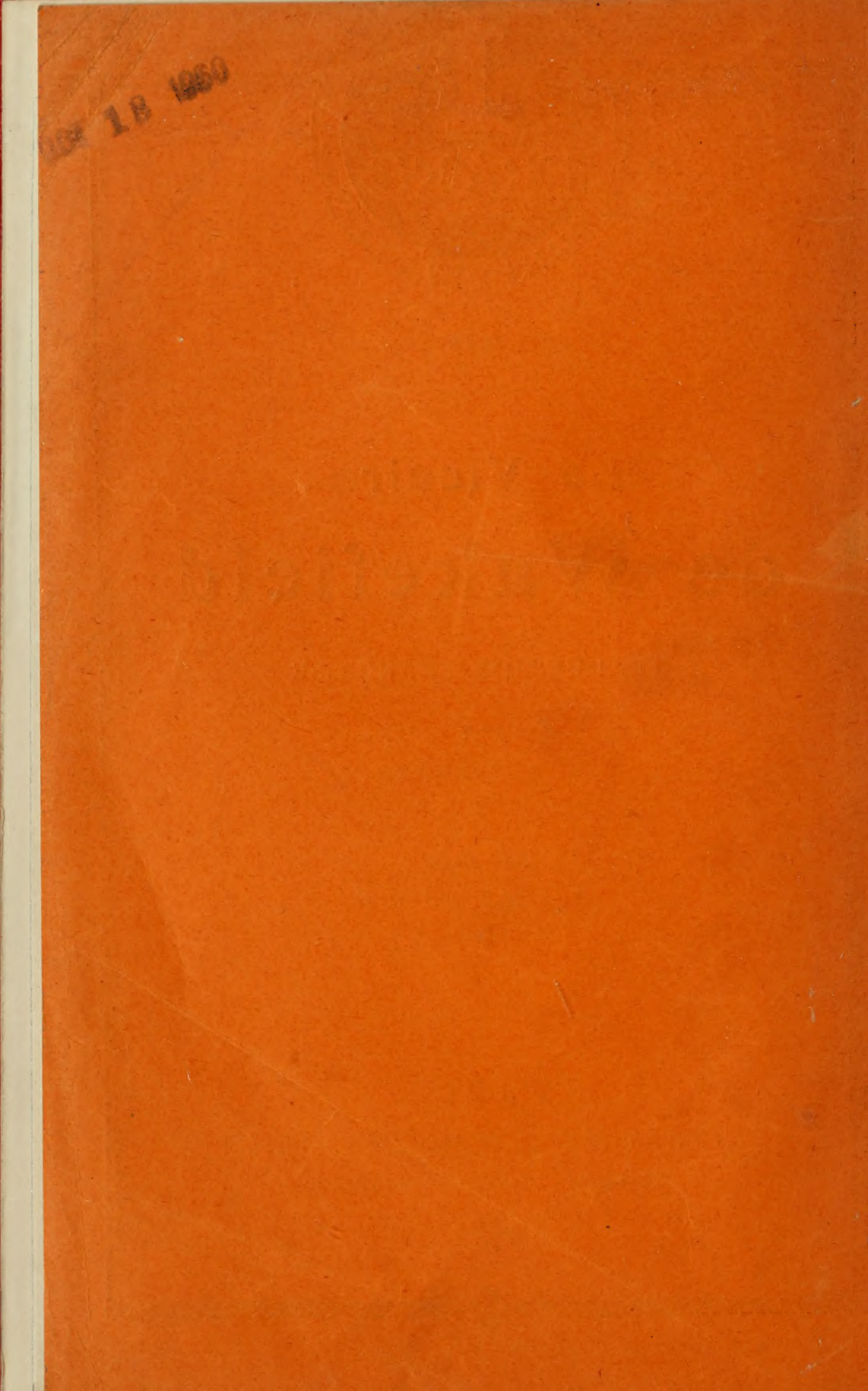
NOUVELLE ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79




18 1960

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.

LE

VICAIRE DE WAKEFIELD

GOLDSMITH

LE

VICAIRE DE WAKEFIELD

TRADUCTION FRANÇAISE

PAR

E. D. FORGUES

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1908

AVERTISSEMENT

PLACÉ EN TÊTE DE L'ÉDITION ORIGINALE

DU

VICAIRE DE WAKEFIELD

La chose qu'on va lire a cent défauts, et cent choses pourraient être dites pour prouver que ces défauts sont autant de beautés. Travail inutile. Un livre, fautif en bien des endroits, peut être amusant, et, sans aucune absurdité palpable, tel autre livre peut assommer le lecteur.

Le héros de ce récit combine en lui les trois plus hauts caractères de l'homme ici-bas. Il est prêtre, laboureur, père de famille. Nous le représentons en état d'enseigner, et capable d'obéir, simple dans l'aisance, majestueux en face de l'adversité. A notre époque de luxe et de raffinement, qui donc intéres-

sera un tel caractère? Les coryphées de la vie élégante n'auront que dédain pour le coin du feu rustique du curé de campagne. Ceux pour qui se confondent la vivacité de l'esprit et l'obscénité des propos ne trouveront rien de piquant à ses innocentes causeries, et ceux qui ont appris à railler les croyances religieuses riront volontiers d'un homme qui emprunte ses meilleures consolations à l'espoir d'une vie future.

Olivier Goldsmith.

LE VICAIRE
DE WAKEFIELD

I

Description de la famille de Wakefield : on y remarque un air de parenté aussi bien dans les caractères que dans les personnes.

J'ai toujours pensé que l'homme marié, se dévouant à l'éducation d'une famille nombreuse, est plus utile que le célibataire discourant à perte de vue sur l'accroissement de la population. D'après ceci, à peine ordonné depuis un an, je songeai sérieusement à m'établir et je choisis une femme, comme elle-même choisit sa robe de noces, non sur le lustre de ses dehors, mais eu égard aux qualités qui en garantissaient le bon usage et la durée. Rendons-lui cette justice que c'était une bonne créature, bien en vue de tous. Quant à son éducation, bien peu de dames de campagne peuvent se targuer d'en avoir une meilleure. Elle lisait, sans trop hésiter, n'importe quel ouvrage écrit dans sa langue maternelle; en revanche, personne au monde ne la surpassait en fait de conserves, de

confitures, préparations culinaires de tout genre. Elle se vantait volontiers d'une aptitude singulière au ménage; pourtant, je ne me suis point aperçu que ses miraculeuses recettes nous aient jamais enrichis. Nous ne nous en aimions pas moins tendrement pour cela, et, avec les années, notre mutuelle affection allait croissant. En fin de compte nous n'avions aucun motif de nous en vouloir l'un l'autre, ou d'en vouloir au train général du monde. Nous avions dans un beau pays, une résidence élégante, un voisinage agréable. L'année se passait en récréations tour à tour mondaines et rurales, en visites chez les riches où on nous choyait, chez les pauvres auxquels nous portions assistance. Point de révolutions à craindre, point de fatigues à subir. Nos plus grands risques, nous les courions au coin du feu; nos migrations les plus aventureuses étaient du lit bleu au lit brun.

La grande route passant à notre porte, le voyageur, l'étranger s'arrêtaient souvent pour goûter notre vin de groseilles, lequel avait sa réputation, et je dois ajouter, en véridique historien, que je ne l'ai jamais entendu critiquer par un seul de ces aimables hôtes. Nos cousins également, jusques et y compris ceux du quarantième degré, loin de renier notre apparentage, se le rappelaient à merveille sans l'intervention du héraut d'armes, et venaient nous visiter fréquemment. Nous n'avions pas à nous glorifier de tous, il faut bien le dire, attendu que parmi eux se rencontraient l'aveugle, l'estropié, le boiteux, dont parlent les Écritures : ma femme, cependant, insistait sur l'identité de « la chair et du sang » afin qu'on les fît manger à la même table que nous. De sorte que si nous n'étions

pas entourés de gens très riches, au moins l'étions-nous de physionomies satisfaites, car — sans crainte d'être démenti par l'expérience de la vie, on peut affirmer ceci, — plus le convive est pauvre, puis il est content de dîner gratis; et, de même que certaines gens s'extasient devant les nuances d'une tulipe ou les brillants dessins d'une aile de papillon, j'admire, par instinct de nature, l'expression radieuse que le bonheur donne au visage de l'homme. Toutefois, lorsqu'un de ces parents assidus se trouvait être un individu mal noté, désagréable, et dont, pour un motif ou l'autre, je voulais débarrasser mon logis, je prenais soin, à l'heure des adieux, de lui prêter un surtout, une paire de bottes, parfois même un cheval — un cheval hors d'âge et de mince valeur, — bien assuré d'avance qu'il ne viendrait jamais me les restituer. La maison se trouva ainsi peu à peu préservée des hôtes qu'on n'y voulait pas voir, et cela sans que la famille de Wakefield pût passer pour avoir jamais fermé sa porte au voyageur et à l'indigent.

Ce fut ainsi que nous vécûmes plusieurs années, plus heureux qu'on ne l'est d'ordinaire. Ce n'est pas que de temps à autre nous n'eussions à subir quelques-unes de ces légères contrariétés par lesquelles la Providence semble vouloir rehausser le prix de ses faveurs habituelles. Les écoliers attaquaient souvent mon verger; les pâtisseries de ma femme n'échappaient pas toujours à la dent des chats ou des marmots; le grand personnage de l'endroit s'endormait parfois au passage le plus pathétique de mon homélie, et sa noble épouse, parfois aussi, ne payait que d'une révérence écourtée le respectueux salut de mistress Primrose.

Mais nous venions bientôt à bout du trouble d'esprit où de tels incidents nous avaient d'abord jetés, et ordinairement, après trois ou quatre jours, nous nous étonnions nous-mêmes de les avoir si vivement ressentis.

Mes enfants, nés de parents étrangers à tout excès, et que nous avions élevés sans mollesse, devaient à ceci leur belle constitution, leur santé robuste. Mes garçons étaient lestes, entreprenants, courageux; mes filles, d'une beauté florissante. Debout parmi ce petit cercle d'êtres aimés et que je voyais déjà les appuis de mon vieil âge, involontairement je me remémorais l'historiette si connue du comte Abensberg, qui, lors du voyage d'Henri II à travers l'Allemagne, tandis que les autres courtisans venaient étaler leurs trésors sur le passage de l'Empereur, amena ses trente-deux enfants et les offrit à son maître, comme le plus beau cadeau qu'il lui pût faire. Je n'en avais que six, il est vrai, mais je n'en croyais pas moins avoir doté mon pays d'une assez belle richesse, et je le regardais comme me redevant quelque chose. Notre fils aîné se nommait Georges, à l'instar de son oncle qui nous avait laissé dix mille livres sterling. De même aurais-je voulu que notre second enfant, une fille, portât le nom de Grissell, qui était celui de sa tante, mais ma femme qui durant sa grossesse, avait lu force de romans, insista pour la baptiser Olivia. En moins d'une année, une autre fille nous advint, et j'avais bien juré que Grissell serait le nom de celle-ci, mais une personne riche, de nos connaissances, eut la fantaisie d'être sa marraine, et, de par sa volonté, la petite fille s'appela Sophia. Si bien qu'il nous échut, dans la famille, deux héroïnes

de roman : — pourtant je proteste que je n'y fus pour rien. Moïse vint ensuite et, après un intervalle de douze ans, nous eûmes encore deux garçons.

Je voudrais en vain dissimuler à quel point m'obsédait la vanité paternelle, quand je me voyais au milieu de ces chers petits, mais ma femme se pavanait bien autrement encore. Si nos hôtes venaient à dire :

« En vérité, mistress Primrose, vos enfants sont les plus beaux de tout le pays.

— Mon Dieu, voisin, répondait-elle, ils sont ce que le Ciel les a faits, toujours assez beaux s'ils sont assez sages. Bonté vaut beauté, comme on dit... »

Après quoi elle prescrivait à ses filles de lever la tête, et, pour parler vrai, ce qu'elles montraient alors n'était pas mal. Ces dons purement extérieurs comptent pour si peu avec moi que je n'aurais pas songé à mentionner tout ceci, n'était qu'il en fut bientôt question par toute la contrée. Olivia, qui marchait alors sur ses dix-huit ans, avait cette beauté pleinement épanouie dont nos peintres font volontiers l'attribut de la déesse Hébé. Sa physionomie était ouverte, vive, un peu impérieuse. Les traits de Sophia, au premier abord, frappaient moins ; mais souvent, à la longue, ils faisaient plus de ravages par leur attrayante et modeste douceur. L'une triomphait du premier coup, l'autre par d'heureux efforts réitérés sans qu'il y parût.

Le caractère d'une femme dérive, généralement parlant, des attraits dont le ciel l'a pourvue. Au moins en était-il ainsi pour mes filles. Olivia visait à subjuguer maint et maint amoureux ; Sophia ne souhaitait que la pleine possession d'un seul cœur. Un trop grand

désir de plaire stimulait souvent le naturel de notre aînée; la crainte de froisser la susceptibilité d'autrui paralysait ce que sa cadette avait de perfections natives. La vivacité de la première me plaisait quand j'étais de bonne humeur, le bon sens de la seconde convenait mieux à mes heures sérieuses. Ni l'une ni l'autre, cependant, n'exagéraient ces qualités diverses, et je les ai vues souvent échanger, pour tout un jour, leurs caractères respectifs; ma coquette, vêtue de deuil, se transformait en une espèce de prude; un nœud de rubans frais semblait avoir doublé la vivacité de sa sœur.

Mon fils Georges, que je destinais aux professions libérales, avait suivi les cours d'Oxford; le second, Moïse, voué aux affaires, était élevé tellement quellement parmi nous. Mais pourquoi tenter d'assigner une physionomie distincte à ces jeunes gens dont pas un n'avait encore la moindre expérience du monde? Un air de famille dominait en eux et, à vrai dire, ils étaient à eux tous comme une seule et même personne douée des mêmes instincts, car on retrouvait chez chacun la même générosité crédule, la même simplicité désarmée.

II

Malheurs de famille. — La perte de la fortune ne fait qu'augmenter la fierté du juste.

Les intérêts temporels du ménage étaient surtout confiés à la direction de ma femme : quant au spirituel, je m'en étais réservé la possession exclusive. Mon bénéfice me rendait, bon an mal an, trente-cinq livres sterling que je prenais soin de transmettre, sans en rien distraire, aux orphelins et veuves des ecclésiastiques du diocèse : en effet, ayant de mon chef une petite aisance, je ne m'inquiétais guère du revenu de ma cure, et trouvais un saint plaisir à remplir mes devoirs indépendamment de toute récompense. Je m'étais également proposé de n'avoir jamais de suppléant et de rester en rapports directs avec chacun de mes paroissiens, de les sermonner tout à mon aise, prêchant aux gens mariés la tempérance, aux célibataires le mariage; si bien qu'en peu d'années ce dicton circula dans le pays : — qu'à Wakefield existaient trois lacunes fort extraordinaires, savoir un chef de paroisse manquant d'orgueil, des jeunes gens manquant de femmes, et les cabarets enfin manquant de pratiques.

Le mariage fut toujours un de mes textes favoris, et je ne compte plus les sermons où j'ai tâché d'en faire comprendre les béatitudes : mais un dogme particulier me tenait au cœur, et je soutenais, avec Whiston, qu'il n'était point permis à un prêtre anglican de con-

voler en secondes noces après avoir perdu sa première femme; pour tout exprimer d'un mot, je me piquais d'être un *monogame* rigide.

Cette thèse m'avait eu pour champion dès mes premières années d'exercice, et Dieu sait combien d'ouvrages ont traité une matière si délicate. Je publiai moi-même quelques brochures là-dessus, et, comme on n'en vendit jamais une seule, j'ai la consolation de penser qu'elles auront été lues par le très petit nombre des heureux ici-bas, ces *happy few* que chacun envie. Au dire de quelques amis, c'était là mon côté faible, — mon dada, prétendaient-ils, — mais hélas! ils n'avaient pas autant que moi médité cette question essentielle. Plus j'y songeais, plus son importance m'était démontrée. Je poussai même un peu plus loin que Whiston l'application de mes principes : il avait inscrit sur la tombe de sa digne moitié qu'elle avait été l'*unique* épouse de William Whiston; bien que ma femme vécût encore, je composai pour elle une épitaphe toute semblable, où je vantais sa prudence, son économie, sa docilité, qui, jusqu'à son dernier jour, ne s'étaient jamais démenties; transcrit en beaux caractères, placé sous verre dans un cadre élégant, affiché au-dessus de la cheminée, cet éloge posthume devait selon moi répondre à plusieurs utiles desseins. Il rappelait à ma femme ses devoirs envers moi, et la foi constante que je lui avais gardée; il devait l'animer d'une vraie passion pour cette renommée qui lui était promise; et enfin il la rappelait constamment à l'idée de sa fin plus ou moins prochaine.

Ce fut peut-être pour m'avoir si souvent entendu vanter les félicités de l'état conjugal que mon fils aîné,

à peine quittait-il l'Université, s'éprit de la fille d'un ecclésiastique, voisin de chez nous, lequel était un des dignitaires de l'église et pouvait richement doter cette enfant, dont la dot au surplus constituait le moindre mérite. Miss Arabella Wilmot, de l'aveu général (mes deux filles exceptées), était en tous points une fort jolie personne. Jeunesse, santé, candeur étaient rehaussées chez elle par l'éclat transparent de la plus belle carnation, et par un regard dont l'exquise langueur arrachait la vieillesse elle-même à son indifférence habituelle. M. Wilmot, sachant fort bien que je pouvais doter mon fils d'une façon tout à fait convenable, ne se montra point contraire à l'union des deux jeunes gens, et bientôt, entre nos deux familles s'établirent ces relations intimes qui précèdent une alliance en projet. Convaincu par expérience que le temps le plus heureux de la vie est celui où deux jeunes cœurs battent à l'unisson, animés de la même tendresse et associés dans une espérance commune, je ne demandais pas mieux que de prolonger ces gracieux préliminaires, d'autant que le jeune couple, prenant part aux mêmes divertissements, semblait y puiser un surcroît d'ardeur passionnée. Il était rare qu'on ne se réveillât pas au son de la musique, et toute belle journée amenait sa partie de chasse. Nos dames consacraient à leur toilette et à l'étude les heures qui séparent le déjeuner et le dîner, tantôt lisant une page, tantôt se regardant au miroir, où elles avaient sous les yeux, les philosophes l'avoueront peut-être, une des plus belles pages qui se puissent rencontrer. Ma femme présidait au repas du soir, et voulant absolument tout découper, — c'était là une

tradition de sa mère, — elle se trouvait ainsi amenée à narrer l'histoire de chaque plat. Le dîner achevé, pour retenir les dames auprès de nous je faisais enlever la table, et de temps en temps, le maître de musique leur venant en aide, les jeunes filles nous régalaient d'un fort agréable concert. Les promenades, le thé, les contre-danses, les gages touchés abrégeaient pour nous le reste de la journée, sans qu'on eût recours aux cartes, attendu que j'ai tous les jeux en horreur, sauf le *backgammon* auquel mon vieil ami et moi nous hasardions de temps en temps une bagatelle. Encore ne faut-il pas omettre une circonstance de mauvais présage qui signala notre dernière partie. Cinq fois de suite, ayant besoin d'amener quatre points, il m'arriva de jeter deux as.

Quelques mois s'étaient écoulés de la sorte, lorsqu'il parut enfin convenable de fixer le jour du mariage, et de satisfaire ainsi au vif désir de notre jeune couple. Inutile de décrire ici, pendant ces apprêts de noces, l'importance affairée de ma femme et les regards malins de nos filles; j'avais d'ailleurs l'esprit à toute autre chose, occupé que j'étais de terminer un dernier opuscule sur le sujet favori de mes pieuses élucubrations. C'était à mes yeux, sous le rapport du style aussi bien que comme argumentation, un véritable chef-d'œuvre : et je ne pus m'empêcher de le communiquer à mon ancien ami, M. Wilmot, bien certain d'avance de l'approbation que lui arracherait une œuvre aussi distinguée. C'était là cependant une fausse démarche, et je m'aperçus, un peu trop tard, que ce digne homme tenait fortement à l'opinion contraire, ayant pour cela d'excellentes raisons, car, en ce

moment même, il était en instance pour contracter un quatrième mariage. Ceci, comme on peut le deviner, donna lieu entre nous à une discussion qui, mêlée de quelque aigreur, menaçait de déranger nos combinaisons matrimoniales : nous ajournâmes cependant le débat définitif à la veille même du jour où nos enfants devaient être unis.

La joûte fut convenablement soutenue des deux côté. Wilmot m'accusait d'hétérodoxie, et je lui renvoyai le mot sans hésiter. Il riposta, je répliquai, bref, la controverse allait s'échauffant, lorsque je fus appelé par un particulier de ma connaissance qui, de l'air le plus grave, me pria de remettre la discussion après le mariage de mon fils :

« Comment, m'écriai-je, déserter la cause de la vérité ; permettre à ce malheureux, sur le point de consommer l'absurdité la plus notable, de se remarier encore une fois. Autant vaudrait me conseiller de renoncer à ma fortune entière. Je n'y tiens pas plus qu'à mes arguments...

— Votre fortune, répliqua mon ami, je suis bien fâché d'avoir à vous le dire, votre fortune et rien sont à peu près la même chose. Le négociant chez qui vos fonds étaient placés vient de s'éclipser pour éviter une déclaration de banqueroute frauduleuse, et on ne suppose pas qu'il lui reste de quoi couvrir un vingtième de son passif. Je voulais vous épargner cette fâcheuse révélation, à vous et à votre famille, jusqu'au moment où le mariage aurait été conclu ; mais comme elle peut aujourd'hui vous prémunir contre les entraînements d'une discussion poussée avec trop d'ardeur, je n'ai pas cru devoir la différer davantage. Votre pru-

dence, je le suppose du moins, vous conseillera de caler un peu plus doux, jusqu'à ce que votre cher fils ait en mains la jeune personne et la fortune qu'elle lui apporte.

— Ma foi, lui repartis-je, si ce que vous me dites est vrai, et si je suis réduit à de telle extrémités, la misère ne fera pas de moi un misérable, et ne me contraindra point à désavouer mes principes. Je m'en vais de ce pas informer nos gens de ce qui se passe; pour ce qui est de mon argumentation, je rétracte d'ores et déjà les concessions que j'avais cru pouvoir faire à l'âge de mon antagoniste, et je ne lui accorderai en aucun sens la faculté de redevenir époux.

J'en aurais pour trop longtemps à décrire les sentiments divers que suscita, dans les deux familles, la divulgation de notre désastre; mais auprès du désespoir qu'éprouvèrent les deux amoureux, nos émotions sembleraient bien pâles. M. Wilmot, déjà prédisposé à rompre le mariage, n'hésita plus en face du malheur qui nous frappait. Il possédait excellemment une vertu précieuse, la prudence, — et c'est la seule qui fréquemment nous reste, quand nous dépassons soixante-dix ans.

III

Changement d'habitation. — Nous finissons généralement par nous apercevoir que ce qu'il y a d'heureux dans notre vie nous vient de nous-mêmes.

Désormais le seul espoir de la famille était que la nouvelle de notre catastrophe pût se trouver ou exagérée ou prématurée : mais une lettre de mon agent d'affaires ne me laissa bientôt aucun doute sur l'exactitude des renseignements que j'avais déjà reçus. Si j'avais été seul, la perte de ma fortune m'eût été facile à supporter : je n'éprouvais d'anxiétés que pour ma famille qui allait se trouver dans une condition des plus humbles, sans qu'aucun enseignement l'eût façonnée, endurcie aux mépris des autres.

Près d'une quinzaine s'était passée sans que j'eusse rien tenté pour modérer l'affliction des miens, car les consolations prématurées ne servent qu'à nous remettre nos chagrins en mémoire. Dans cet intervalle, je n'avais guère songé qu'aux moyens de les maintenir dorénavant, et l'on m'offrit enfin une petite cure de quinze livres sterling par an, dans un district suffisamment éloigné, où je pourrais, sans être molesté, garder intacts les principes dont je m'étais constitué le champion. J'adhérai de grand cœur à cette proposition, ayant résolu d'ajouter à mon salaire les profits que pourrait me donner l'exploitation d'une petite ferme.

Ce projet arrêté, je ne songeai plus qu'à rassembler les épaves de ma fortune, et toutes créances liquidées, toutes dettes payées, il se trouva que sur quatorze mille livres sterling il nous en restait tout au plus quatre cents. Mon plus grand soin, dès lors, fut de ramener l'orgueil de ma famille au niveau des circonstances qui nous étaient faites, rien n'étant plus misérable, en notre monde, que la pauvreté vaniteuse « Vous savez fort bien, enfants, m'écriai-je, que toute la prudence possible n'aurait pu nous mettre à l'abri du désastre dont nous sommes victimes. La prudence, en revanche, peut en atténuer singulièrement les fâcheux résultats. Nous voilà pauvres, mes chéris, et la sagesse exige que nous nous conformions à ce nouvel état. Sans vains regrets, sans inutiles révoltes abandonnons ces splendeurs au sein desquelles tant de gens se trouvent à plaindre, et dans une situation à laquelle rien ne nous préparait, cherchons cette paix qui donne à tous le bonheur. Les pauvres trouveront bien le moyen de se passer de nous, pourquoi n'apprendrions-nous pas à nous suffire, nous aussi? Non, mes enfants, à partir de ce jour, plus de prétentions, plus d'affectations patriciennes. Il nous reste de quoi être heureux si nous sommes sages, et si nous savons demander à la satisfaction intime ce que la fortune a cessé de nous accorder. »

Rien ne manquant à mon fils aîné de ce qui constitue un *scholar*, je me déterminai à l'envoyer à Londres où ses talents pouvaient le faire vivre et le mettre à même de nous aider. Ces séparations forcées, qui dispersent les parents et les amis sont peut-être, parmi les inconvénients de la pauvreté, celui qui

touche le plus au cœur. Le jour des adieux arriva bientôt, et ces adieux étaient les premiers. Mon fils, quand il eut pris congé de sa mère et des autres, larmes et baisers se mêlant sur ses joues, vint me demander une dernière bénédiction. Je la lui donnai de tout cœur, et c'était, avec cinq guinées, tout le patrimoine que je pus mettre à sa disposition.

« Vous partez à pied pour la capitale; c'est ainsi, mon garçon, m'écriai-je, c'est ainsi que votre glorieux ancêtre Hooker accomplit avant vous le même voyage. Recevez de moi la même monture qu'il reçut lui-même du bon évêque Jewell, à savoir ce bâton de pèlerin précieusement conservé par nous; prenez aussi ce livre qui vous sera un viatique réconfortant. Vous y trouverez deux lignes qu'il ne faudrait pas en effacer au prix d'un million : « *J'ai été jeune et maintenant je suis* « *vieux. Pourtant je n'ai jamais vu le juste dans l'abandon,* « *ni sa postérité réduite à mendier le pain de chaque jour.* » Que ceci soit, en route, votre consolation permanente. Va, mon enfant! quoi qu'il t'arrive, fais en sorte que je te voie une fois chaque année; ne perds pas courage et reste dans la bonne voie... »

Le sachant plein d'honneur, de délicatesse et de droiture, je le jetais sans crainte, nu comme les athlètes d'autrefois, aux luttes du cirque, aux rudes combats de la vie. Vainqueur ou vaincu, j'étais assuré qu'il me reviendrait sans tache.

Son départ précéda le nôtre de quelques jours et nous fraya pour ainsi dire le chemin de l'exil. Ce ne fut pas sans verser plus d'une larme (il eût fallu bien du courage pour les contenir) que nous quittâmes un pays où nous avions vécu tant de jours paisibles.

D'ailleurs un voyage de soixante-dix milles, imposé à une famille dont les plus lointaines excursions n'avaient pas été poussées au septième de cette distance, nous remplissaient d'appréhensions, et le cortège de nos pauvres clients qui nous accompagnèrent à bonne distance en versant des pleurs, ne faisait qu'augmenter notre inquiétude.

La première journée de route nous amena sains et saufs à trente milles de notre résidence future, et nous fîmes halte pour la nuit dans une auberge de petit renom, dépendante d'un village que le grand chemin traversait. Quand on nous eut assigné notre logement, je demandai à l'hôtelier, — c'était dans mes habitudes, — de se rafraîchir avec nous, ce qu'il fit volontiers, sa consommation personnelle devait grossir la note du lendemain. Cet homme était d'ailleurs au courant de tout ce que je pouvais désirer savoir au sujet du pays que j'allais habiter désormais. Il me parla surtout du « squire Thornhill, » sur les terres duquel je serais, et qui résidait à quelques milles seulement de notre abri futur. Ce *gentleman*, au dire de l'aubergiste, n'appréciait que les plaisirs du monde, et se faisait remarquer tout spécialement par son goût pour le beau sexe. Les plus farouches vertus n'étaient pas à l'abri de ses artifices et de sa persévérante assiduité : il n'était guère, dans un rayon de dix milles, une fille de fermier qui n'eût à se plaindre de ses triomphes et de son inconstance.

Ce discours ne sonnait pas bien à mes oreilles. Il n'en fut pas de même pour mes filles dont je vis les visages s'épanouir au pressentiment d'une prochaine victoire : ma femme elle-même, confiante dans leurs attraits et dans leur vertu, semblait partager leur satisfaction.

Pendant que chacun de nous réfléchissait ainsi à part soi, l'hôtesse survint, pour informer son mari que le *gentleman* étranger installé depuis deux jours dans leur maison, ne pouvait, faute d'argent, acquitter la note qu'on lui avait présentée.

« Faute d'argent! répliqua l'hôte, voilà qui est impossible. Pas plus tard qu'hier il a donné trois guinées au bedeau de la paroisse, afin qu'on ménageât les coups de fouet à un soldat invalide, condamné pour vol de chiens ».

L'hôtesse néanmoins ne démordait pas de ses assertions et son mari, déjà levé, allait quitter la chambre en jurant « qu'il se ferait payer de manière ou d'autre », lorsque je le priai de vouloir bien me mettre en rapports avec l'étranger si charitable dont il venait d'être question. Il satisfit à ce désir en me présentant, quelques minutes plus tard, un gentleman d'une trentaine d'années, vêtu d'un vieil habit, galonné jadis. De belle taille, au surplus, et portant sur son visage l'empreinte de pensées profondes. Son élocution, un peu brève et sèche, semblait indiquer ou qu'il n'entendait rien aux belles manières, ou qu'il s'en piquait médiocrement. L'hôte une fois parti, je ne pus m'empêcher de manifester à l'inconnu la peine que j'éprouvais à voir un gentleman dans une position aussi critique, et je lui offris ma bourse pour répondre aux exigences dont il était victime.

« Monsieur, me dit-il, j'y puiserai de grand cœur, et je suis ravi que la négligence avec laquelle je me suis dépouillé de l'argent qui me restait me procure la certitude qu'il existe encore quelques hommes de votre espèce. Avant tout, cependant, je désire être

informé du nom et de l'adresse de la personne qui veut bien me rendre service, afin de pouvoir m'acquitter dans le plus bref délai ».

Je lui donnai là-dessus pleine satisfaction, car je le mis au courant de mon nom, de ce qui m'était arrivé, du lieu où j'allais m'établir, et cela sans la moindre réserve.

« Tout ceci, s'écria mon homme, se présente mieux que je n'aurais osé l'espérer, car je vais à la même destination que vous; l'inondation seule m'a retenu ici depuis deux jours; mais il y a tout lieu de penser que dès demain les routes seront praticables... »

Je lui témoignai combien sa compagnie me serait agréable et, secondé par les instances de ma femme, j'obtins qu'il resterait à souper. Sa conversation, tout à la fois instructive et piquante, me l'aurait fait retenir longtemps encore, mais il était plus que l'heure de s'aller mettre au lit et de se préparer aux fatigues de la journée suivante.

Le lendemain, nous partîmes tous ensemble, ma famille à cheval, M. Burchell, notre nouvelle connaissance, marchant sur le sentier à piétons qui longeait la route :

« Il ne voulait pas, nous dit-il, abuser de ce que nous étions mal montés, pour nous laisser derrière lui. Sa générosité s'y opposait. »

Les eaux ne s'étant pas encore retirées de partout, nous fûmes réduits à louer un guide qui trottait en avant, tandis que M. Burchell et moi formions l'arrière-garde. Nous charmions l'ennui de la route par des disputes philosophiques, dans lesquelles il était passé maître. Mais ce qui m'étonna le plus fut de

m'assurer que son rôle d'emprunteur ne le gênant guère, il défendait ses idées avec autant d'obstination que s'il eût été mon patron au lieu de se trouver mon obligé. Au fur et à mesure que s'offrait en vue de la route quelque résidence seigneuriale, il me renseignait aussi sur le compte de leurs propriétaires.

« Celle-ci, s'écria-t-il en désignant une magnifique villa située à quelque distance, celle-ci appartient à M. Thornhill, un jeune *gentleman* entré en jouissance d'une grande fortune, bien qu'elle ne lui appartienne pas tout à fait. Il est dans l'absolue dépendance d'un sien oncle, sir William Thornhill, qui, retiré du monde et content de peu, abandonne tout le surplus à ce neveu pour être libre de rester à Londres et d'y vivre à sa guise.

— Comment, m'écriai-je à mon tour, mon jeune propriétaire est donc le neveu de cet homme si universellement connu par ses vertus, sa générosité, ses bizarreries ! J'ai entendu parler de sir William Thornhill comme d'un des hommes les plus désintéressés et comme d'un parfait original, la bienfaisance même, ajoute le bruit public.

— Une bienfaisance quelque peu outrée, repartit M. Burchell; au moins l'a-t-il poussée trop loin dans sa première jeunesse, car il eut toujours les passions vives; or comme elles l'entraînaient au bien, il leur laissa carrière trop franche, et passa de beaucoup la juste mesure. De bonne heure il avait ambitionné la gloire des armes et celle des sciences. L'armée le compta bientôt au nombre des officiers les plus distingués, et il obtint quelque réputation parmi les

hommes instruits. Les ambitieux ne manquent jamais d'adulateurs, la flatterie leur étant plus chère qu'à personne. Celui dont nous parlons se vit entouré d'une foule de gens qui lui montraient leur caractère sous un seul aspect : aussi finit-il par perdre de vue les intérêts individuels, pour ne se préoccuper que du sort des masses. Il embrassa l'humanité tout entière dans cet élan sympathique, car son opulence lui laissait ignorer combien de coquins en font partie. Les médecins nous signalent une maladie par suite de laquelle le corps tout entier est investi d'une telle sensibilité que le plus léger contact lui devient une souffrance. Ce que d'autres ont ainsi éprouvé au physique définirait assez bien ce qui advint du moral de notre *gentleman*. Réelle ou fictive, la moindre infortune le touchait au vif, et son âme, envahie par une sensibilité maladive, souffrait des misères d'autrui comme elle eût souffert des siennes propres. Toujours prêt à secourir, il fut, cela se devine, environné de solliciteurs. Ses profusions, qui détérioraient sa fortune, laissaient intacte sa bonté, — disons mieux, sa faiblesse, — qui semblait croître à mesure que diminuaient les ressources dont il avait abusé. Son imprévoyance marchait de pair avec sa pauvreté, qui progressait chaque jour, et, parlant comme un homme d'esprit, il se conduisait en véritable sot. Toujours assiégé des mêmes importunités, et ne pouvant plus donner satisfaction aux demandes qui pleuvaient sur lui, le pauvre hère, au lieu d'*argent*, donna des *promesses*. Il ne lui restait pas autre chose, et il lui en eût trop coûté de froisser quelqu'un par des refus explicites. Ceci l'entoura d'une foule de gens qui

comptaient sur lui, et qu'il était certain de désappointer à la longue, malgré son vif désir de leur venir en aide. Ils s'attachèrent quelque temps à sa fortune et le quittèrent ensuite, non sans mépris, non sans reproches, ceux-ci mérités en partie. A mesure qu'il se voyait méprisé par les autres, il se méprisait lui-même. Son âme, étayée jusqu'alors par leurs adulations, s'effondra pour ainsi dire quand elles vinrent à lui manquer. Son approbation intime, qu'il n'avait pas assez appris à respecter, ne lui causait aucun plaisir, et ne mêlait aucune douceur à l'amertune de ses déceptions. Le monde, à ses yeux, changeait d'aspect. Les flatteries de ses amis devenaient peu à peu une simple approbation; l'approbation prit bientôt le caractère de charitables remontrances, et celles-ci, négligées ou repoussées, se transformèrent en blâmes. Il ne put dès lors se dissimuler que les amis attirés autour de lui par ses bienfaits n'étaient guère dignes d'estime. Il découvrit bientôt que pour avoir droit au cœur d'un autre, il faut en échange livrer le sien. Je m'aperçus ensuite... que... que... Je ne sais vraiment pas ce que j'allais dire... Bref, monsieur, il prit le parti d'avoir enfin pour ses propres intérêts le respect qui leur était dû, et sur un plan donné, recommença l'édifice de sa fortune à peu près détruite. Dans ce but, original comme il le fut toujours, il entreprit, à travers l'Europe, un voyage de simple piéton et maintenant, bien qu'il atteigne à peine sa trentième année, il est aussi riche qu'il le fut jamais : en revanche, sa bienfaisance est renfermée dans de plus justes bornes, et s'exerce avec plus de modération, plus de discernement que jadis. Il conserve pourtant les allures

d'un humoriste, et les vertus excentriques sont celles qu'il pratique le plus volontiers. »

Mon attention était si complètement absorbée par le récit de M. Burchell, que je regardais à peine devant nous jusqu'au moment où, les cris de ma famille venant tout à coup m'alarmer, j'aperçus, en me détournant, ma fille cadette emportée par un rapide courant où son cheval venait de la précipiter. Elle luttait en vain contre le torrent. Deux fois déjà nous l'avions vue disparaître sous l'eau et je n'étais pas en mesure de me dégager à temps pour courir à son aide. Mes sensations, d'ailleurs, étaient trop violentes pour me laisser libre de mes mouvements; elle aurait donc infailliblement péri sans notre compagnon qui, voyant l'imminence du danger, plongea aussitôt vers elle, et, non sans effort, la ramena saine et sauve sur la rive opposée. En remontant un peu au-dessus de l'endroit périlleux, le reste de la famille opéra, sans accident, le passage, et il nous fut alors permis de joindre nos remercîments à ceux de la pauvre Sophia. Sa reconnaissance est plus facile à imaginer qu'à décrire; elle l'exprimait par ses regards plus que par ses paroles, et continuait à s'appuyer au bras de son sauveur, comme si elle eût pris plaisir à lui devoir une assistance nouvelle. Ma femme, elle aussi, manifestait l'espérance de pouvoir un jour, en le recevant chez elle, témoigner sa reconnaissance au généreux inconnu. Ce fut dans ces termes que nous en restâmes avec lui, car, après avoir dîné ensemble à l'auberge où nous avions fait halte pour nous reposer, M. Burchell, appelé dans un autre district du même pays, prit congé de nous, et nous achevâmes seuls notre voyage.

Ma femme remarqua, chemin faisant, que ce jeune homme lui plaisait beaucoup.

« — Véritablement, ajouta-t-elle, s'il avait une naissance, une fortune qui lui permissent de s'allier à une famille aussi bien placée que la nôtre, je ne vois pas où l'on trouverait quelqu'un à lui préférer. »

Je ne pus retenir un sourire, quand je l'entendis s'exprimer avec tant de hauteur; mais je n'ai jamais eu qu'une sorte de sympathie pour ces innocentes chimères qui vont, en somme, à nous rendre plus heureux.

IV

Où l'on prouve que la fortune, même la plus humble, peut donner le bonheur, qui dépend, non de la position, mais du caractère.

Notre nouvelle résidence nous plaçait au centre d'un modeste entourage. Nos voisins étaient tous de bons fermiers, cultivant en personne, et aussi loin de la richesse que de la pauvreté. Comme ils trouvaient en eux-mêmes toutes les ressources de l'existence, ils allaient rarement demander aux cités un surcroît de bien-être ou de plaisirs. Étrangers aux formes du monde, ils gardaient intacte la tradition des mœurs simples et hospitalières, et la frugalité de leurs habitudes leur laissait même ignorer que la tempérance fût une vertu. Les jours ouvrables, ils travaillaient dur et gaiement; mais ils observaient avec plaisir, comme un repos nécessaire, l'oisiveté prescrite aux jours fériés. Noël et ses cantiques, les « lacs d'amour » à la Saint-Valentin, les crêpes en carnaval, les engins aux poissons du premier avril, tout cela se conservait chez eux, et, le soir de la Saint-Michel, ils cassaient leurs noix avec la plus religieuse ponctualité. Instruits de notre arrivée, les gens de la paroisse vinrent en corps au-devant de leur ministre, vêtus de leurs habits de fête, précédés du flageolet et du tambourin. On avait aussi préparé en notre honneur un festin auquel nous nous assîmes de grand cœur; et ce qui

manquait à nos joyeux propos, en fait de bel esprit, fut remplacé par la franchise des éclats de rire que soulevait chaque intention de plaisanterie.

L'habitation dont nous avions l'usage était située au pied d'une colline doucement inclinée : un beau taillis la protégeait par derrière, un petit cours d'eau gazouillait le long de sa façade; à droite un pré clos, à gauche une verte pelouse. Ma ferme, dont j'avais acquis le droit au bail, moyennant cent livres payéesà mon prédécesseur, comprenait environ vingt acres d'excellente terre. Mon petit clos et le bâtiment étaient on ne peut mieux distribués et tenus, entourés de haies et d'ormeaux admirables. La maison n'avait qu'un étage, et sa toiture de chaume lui donnait un aspect des plus confortables. Les murs intérieurs, proprement blanchis à la chaux, suggérèrent immédiatement à mes filles l'heureuse idée de les orner de peintures, qu'elles se chargèrent d'inventer. La même pièce nous servait, il est vrai, de cuisine et de salon, mais elle n'en était que mieux chauffée. D'ailleurs, tenue avec la plus minutieuse propreté, les plats, les assiettes, la vaisselle de cuivre y brillaient au soleil, étalés sur des rayons, et dispensaient d'une décoration plus coûteuse, tant l'œil était agréablement occupé par leurs éclatantes rangées. Il y avait trois autres chambres, dont une pour ma femme et moi, une pour nos deux filles, incluse dans celle qui nous était réservée, la troisième, à deux lits, pour le reste des enfants.

La petite république dont le gouvernement m'était confié suivait à peu près les règles que voici. Au lever du jour, nous nous rassemblions tous dans la pièce commune, où la domestique avait préalablement allumé

le feu. Après nous être souhaité le bonjour suivant les rites d'une étiquette invariable que j'ai toujours maintenue avec soin, — persuadé qu'une excessive liberté n'est pas sans porter préjudice aux bons sentiments dont les égards mutuels sont l'expression et le symbole extérieur, — nous nous agenouillions ensemble devant ce Dieu qui nous accordait un jour de plus. Ce devoir rempli, nous partions, mon fils et moi, pour nos travaux du dehors, tandis que ma femme et mes filles s'occupaient de pourvoir au déjeuner, toujours servi à heure fixe. J'accordais une demi-heure pour ce repas, une heure pour le dîner, et ce temps que mes filles employaient à converser gaiement avec leur mère, nous le passions, moi et mon fils, en argumentations philosophiques.

De même que nous nous levions avec le soleil, de même, cet astre une fois couché, nous cessions invariablement nos travaux, pour retourner à la maison où la famille nous attendait avec des regards affectueux, un foyer en bon ordre, un feu réjouissant. Et les hôtes ne manquaient pas ; tantôt le fermier Flamborough, le plus bavard de nos voisins, tantôt l'aveugle joueur de cornemuse, venaient nous rendre visite et goûter notre vin de groseilles, dont nous n'avions ni perdu la recette, ni laissé perdre la réputation. Ces braves gens avaient différents moyens de se montrer agréables compagnons : tandis que le premier soufflait dans ses pipeaux, l'autre chantait quelque tendre ballade, le *Dernier Bonsoir de Johnny Armstrong* ou la *Cruauté de Barberine Allen.* La soirée se terminait comme s'était inauguré le matin, nos petits derniers restant chargés de lire l'évangile du jour, et celui qui lisait le plus

haut, le plus distinctement, avec le meilleur débit, recevait le dimanche un beau demi-penny à mettre dans le tronc des pauvres.

Ce dimanche, à vrai dire, était le jour des grandes toilettes, où tous mes édits somptuaires restaient à l'état de lettre morte. J'avais beau me flatter que mes sermons contre le luxe tiendraient en échec la vanité de mes filles, je les trouvais toujours aussi attachées à leurs anciennes traditions d'élégance. Elles aimaient encore les dentelles et les rubans, les grains de jais et les passe-quilles. Ma femme elle même tenait essentiellement à sa padouane de soie rouge, parce que, disait-elle, j'avais trouvé que cette toilette lui seyait à merveille.

Je fus particulièrement mortifié de leur attitude, la première fois que revint ce jour solennel. Dès la veille au soir, j'avais expressément recommandé qu'on fût prêt de bonne heure, attendu que j'aimais à devancer dans le temple les plus zélés de ma petite congrégation. Mes ordres furent exécutés de point en point; mais quand on se réunit le matin pour déjeuner, ma femme et mes filles descendirent dans tout l'appareil de leur ancien temps, les cheveux imprégnés de pommade, les joues peintes à plaisir, leurs longues queues retroussées par derrière et faisant à chaque pas un froufrou inimaginable. Il me fut impossible de ne pas m'amuser de leur vanité, plus spécialement en ce qui regardait ma femme, dont j'aurais espéré plus de discrétion, et, dans ce but, je ne vis rien de mieux que d'appeler mon fils à qui j'enjoignis, avec une certaine solennité, de « faire avancer le carrosse ». Stupéfaction de mes filles, quand elles m'ouïrent donner un pareil ordre; mais je le réitérai d'un ton plus imposant que jamais.

« Vous plaisantez certainement, me dit ma femme. Nous irons fort bien à pied jusque-là. Nous n'avons pas besoin de voiture.

— Pardon, mon enfant, vous faites erreur, lui répliquai-je. Une voiture est indispensable, car si vous allez à l'église attifées comme vous l'êtes, les enfants du village vont nous crier après.

— En vérité, repartit ma femme, je m'étais toujours flattée que mon Charles aimait à voir autour de lui ses beaux enfants bien tenus, bien propres, et...

— Soyez aussi propres que vous voudrez, interrompis-je aussitôt, et je ne vous en aimerai que mieux pour cela. Mais ceci n'est pas propreté, que je sache. Ces manchettes, ce fard, ces mouches vous feront prendre en grippe par toutes les femmes de nos voisins... Non, mes enfants, continuai-je d'un ton plus sérieux, il faudra changer la coupe de ces robes, et en tirer meilleur parti. Ceux qui ont quelque peine à garder la décence du dehors doivent s'abstenir d'un luxe qui ne leur sied point. Je ne suis pas sûr que ce déploiement d'étoffes tapageuses soit jamais bien séant, même pour les riches, surtout quand je songe qu'avec les falbalas de la vanité, on couvrirait, tout calcul modérément fait, les nudités de l'indigence. »

Cette remontrance ne fut point perdue. Mes femmes, sans sourciller, remontèrent chez elles à l'instant même, pour changer de toilettes, et le lendemain, j'eus le plaisir de trouver mes filles, employées, sur leur demande, à tailler dans les queues de leurs robes, des gilets du dimanche pour Dick et Bill, nos petits derniers. Et ce qui ne gâtait rien à l'affaire, les robes ainsi abrégées leur allaient mieux qu'auparavant.

V

Présentation d'une grande et nouvelle connaissance. — Ce qui excite en nous le plus d'espérances nous devient généralement le plus fatal.

Mon prédécesseur avait établi, à peu de distance du logis, un banc de gazon, sur lequel une haie d'aubépine et de chèvrefeuilles projetait son ombre odorante. Là, quand le temps était beau et notre labeur achevé plus tôt qu'à l'ordinaire, nous allions nous asseoir ensemble, pour jouir, pendant un soir calme, du vaste paysage étalé sous nos yeux. Nous y prenions le thé de temps en temps, car ce n'était plus notre habitude quotidienne, et par cela même que cette douceur revenait plus rarement, elle nous égayait davantage, les préparatifs eux-mêmes devenant une occasion de joyeux tumulte et d'embarras charmants. En pareille occurence, nos petits derniers nous faisaient la lecture, et on les servait régulièrement lorsque nous avions fini. Parfois, afin de varier nos passe-temps, les fillettes chantaient en s'accompagnant de la guitare, et pendant ce concert improvisé, nous errions, ma femme et moi, au penchant du coteau, parmi les campanules et les centaurées dont les champs étaient émaillés, parlant de nos chers enfants avec transport, et aspirant à pleins poumons la brise qui nous apportait la santé en même temps que l'harmonie.

Nous commencions à nous apercevoir, dans ces

moments-là, que toute situation, dans la vie, peut avoir ses joies spéciales. Chaque matin ramenait sa tâche laborieuse, mais chaque soir, en nous récréant de si bon cœur, nous nous sentions récompensés de l'avoir accomplie.

C'était au début de l'automne, un jour de fête, — ou de repos, ce qui pour nous revenait au même. J'avais conduit ma famille sur ce théâtre ordinaire de nos ébats, et nos jeunes musiciennes avaient commencé leurs chants habituels. Pendant qu'elles occupaient ainsi notre attention, nous vîmes un cerf bondir avec agilité par-dessus la haie, à vingt pas de l'endroit où nous étions installés; on devinait à sa respiration haletante qu'il était serré de près par les chasseurs. Au surplus, nous n'eûmes pas longtemps à nous apitoyer sur la détresse du pauvre animal, car les chiens se montrèrent presqu'aussitôt, et derrière eux un groupe de cavaliers, lancé au galop sur la piste encore récente. J'aurais voulu faire rentrer immédiatement ma famille; mais, soit la curiosité, soit la surprise, soit même un autre sentiment un peu moins avouable, retint sur leur siège ma femme et nos filles. Le piqueur, qui courait en avant, passa devant nous en grande hâte, suivi de quatre ou cinq autres personnages non moins affairés. En dernier lieu parut un jeune *gentleman*, de meilleure tournure que le reste, et quand il eut arrêté quelques instants ses regards sur nous, au lieu de suivre la chasse, il mit pied à terre, jeta la bride de son cheval au *groom* dont il était accompagné, puis s'avança vers nous avec le sans-gêne que donne la supériorité du rang. Sans croire, apparemment qu'il eût besoin d'aucune présentation,

et comme assuré d'un bon accueil, il allait saluer ces demoiselles; mais nous leur avions appris de bonne heure comment on repousse d'un seul regard ces sortes de présomptueuses tentatives, et le nouveau venu dut s'expliquer en bonne forme. Il s'annonça comme étant M. Thornhill, le propriétaire des domaines qui s'étendaient tout autour de notre demeure. Sur cette préface, il offrit de nouveau ses hommages aux dames de la famille, et pour le coup, — tant est puissant le prestige de la fortune et des beaux habits, — il ne rencontra plus la moindre objection. Nonobstant un excès de confiance, ses manières étaient agréables et nous nous familiarisâmes assez promptement. Lui-même, apercevant les instruments de musique épars autour de nous, sollicita la faveur d'entendre un petit air. Comme je ne goûte que les relations entre égaux, j'indiquai par un clin d'œil à mes filles qu'elles devaient se refuser à cette requête; mais elles reçurent en même temps une insinuation toute contraire des yeux maternels, et d'un air très satisfait, elles entonnèrent à l'instant même une chanson de Dryden, leur morceau favori. M. Thornhill parut charmé de leur exécution et du choix de l'air, puis il s'empara lui-même de la guitare, dont il me parut qu'il pinçait médiocrement. Ceci n'empêcha pas ma fille aînée de lui retourner ses compliments avec usure, en l'assurant qu'elle n'avait jamais entendu personne, — non pas même le professeur dont elle était l'élève, — faire rendre aux cordes un aussi beau son. Il répondit par un salut, qu'elle paya d'une révérence. Il loua le goût dont elle avait fait preuve, elle se félicita d'être si bien comprise; bref, cent années de bonnes relations ne les auraient

pas mieux liés l'un à l'autre, et la bonne mère, non moins satisfaite que ces jeunes gens, insista pour que le propriétaire, entrant à la maison, vînt goûter son vin de groseilles.

Toute la famille semblait rivaliser pour plaire à M. Thornhill. Nos demoiselles lui servaient, pour le divertir, tout ce qu'elles croyaient être les dernières nouveautés de la saison, tandis que Moïse, au contraire, lui posait une ou deux questions tirées des anciens auteurs, lesquelles lui valurent le plaisir d'être raillé sans miséricorde. Mes petits n'étaient pas moins fascinés, et se collaient, pour ainsi dire, au nouveau venu. Tout au plus pouvais-je les empêcher de flétrir, au contact de leurs menottes mal nettoyées, les galons dorés de son habit et de soulever le parement de ses poches pour procéder à l'inventaire de leur contenu. Vers la tombée de la nuit, il prit congé de nous, mais non sans nous avoir demandé la permission de réitérer sa visite, permission qui fut aussitôt accordée à notre propriétaire.

A peine était-il parti que ma femme ouvrit une délibération sur les événements de la journée. Elle les trouvait d'un heureux augure, et on avait vu des choses plus extraordinaires que celles dont la prévision nous était permise. A ce compte, le jour viendrait peut-être où nous pourrions de nouveau porter la tête aussi haut que les plus fiers ; suivit, en guise de conclusion, qu'elle ne voyait pas pourquoi les deux *misses* Wrinkler se marieraient richement, et non pas ses filles...

Comme cet argument m'était adressé de façon spéciale, je répondis, qu'en effet, il n'y avait aucune raison pour croire à une telle différence, « pas plus qu'il n'y

en avait, ajoutai-je, pour que le gros lot de dix mille livres sterling échût à M. Simpkins lors du dernier tirage, alors que notre numéro n'était pas même sorti.

— En vérité, Charles, se récria ma femme, ce sont bien là de vos traits, pour nous refroidir, mes filles et moi, toutes les fois que vous nous voyez un peu animées. Dites-moi, Sophia, dites-moi, ma chère, ce que vous pensez de notre nouvelle connaissance. Ne lui trouvez-vous pas un bon naturel ?

— Excellent, ma mère, une véritable perfection. Il trouve toujours quelque chose à dire, et moins grave est le sujet, plus il aime à l'approfondir.

— Oui, s'écria Olivia, pour un homme, il n'est point trop mal ; quant à moi, cependant, il ne me plaît guère, et ses familiarités me paraissent friser l'effronterie. Et sa guitare, donc !... Comme il en joue mal !... »

Ces deux opinions me parurent devoir être traduites au rebours de ce qu'elles semblaient signifier, et j'arrivai à découvrir ainsi que Sophia dédaignait au fond de l'âme ce brillant cavalier, tandis qu'Olivia le trouvait admirable.

« Mes enfants, leur dis-je, quels que soient vos jugements, je dois à la vérité de dire que ce jeune homme ne m'a point prédisposé en sa faveur. Les amitiés disproportionnées entraînent infailliblement des déceptions, et malgré l'affabilité de ses manières, ce gentilhomme m'a paru apprécier parfaitement la distance qui nous sépare. N'ayons pour compagnons que nos égaux. Il n'y a pas au monde un rôle plus méprisable que celui de *coureur de dots*, et je ne vois pas pourquoi une *coureuse d'héritiers* serait beaucoup

plus recommandable. Ainsi donc, en supposant ses vues parfaitement légitimes, nous ferions encore, dans l'hypothèse la plus favorable, quelque chose d'assez laid.... Mais s'il en était autrement!... cette seule pensée me fait frissonner. La conduite de mes enfants ne me laisse, il est vrai, rien à craindre; mais la réputation de ce monsieur n'est pas tout à fait aussi rassurante. »

J'aurais insisté sur ce texte, mais je fus interrompu par un domestique du *squire* qui nous envoyait, avec ses compliments, un quartier de venaison, plus la promesse de venir dîner chez nous à quelques jours de là. Ce présent opportun plaida plus puissamment en sa faveur que je n'aurais su plaider contre lui les circonstances aggravantes. Je me tus donc, croyant avoir assez fait en signalant le danger, et me fiant pour l'éviter, à la discrétion d'un chacun. Les vertus qui veulent être gardées à vue ne valent pas, c'est mon avis, la sentinelle qu'on met auprès.

VI

Le bonheur d'un coin du feu à la campagne.

La discussion dont je viens de rendre compte s'étant un peu animée, il fut convenu, pour accommoder les affaires, que nous aurions au souper une partie de la venaison survenue si à propos dans notre garde-manger, et nos fillettes se mirent en besogne sans se faire prier.

« Je suis fâché, m'écriai-je, qu'aucun de nos voisins, aucun étranger ne profite avec nous de cette bonne aubaine. L'hospitalité ajoute une saveur de plus à ces sortes de festins.

— Bonté du ciel, dit alors ma femme, voici justement venir notre ami M. Burchell, le sauveur de Sophia, le même qui réfutait si bien tous vos arguments.

— Me réfuter, enfant? répondis-je... Ce n'est pas le premier venu qui pourrait s'en flatter, ma bonne amie... Quand il s'agira de mettre une oie en pâté je ne contesterai jamais votre compétence; mais je vous prierai de me laisser le domaine de la logique... Je parlais encore au moment où M. Burchell entra chez nous, bien accueilli de toute la famille. Chacun lui offrit sa poignée de mains et le petit Dick lui avança d'office un bon fauteuil.

Deux motifs principaux me rendaient précieuse l'amitié de ce pauvre diable. Je savais en premier lieu qu'il avait besoin de la mienne, et je le voyais, par

rapport à nous, aussi affectueux que sa nature lui permettait de l'être. Tous nos voisins le traitaient en enfant prodigue, et, bien qu'il n'eût pas encore atteint la trentaine, on déplorait le mauvais emploi de sa jeunesse. Ses propos, néanmoins, respiraient çà et là une sagesse consommée; mais, en général, il ne se plaisait guère qu'avec les enfants, par lui traités de « petits hommes inoffensifs ». Sa réputation était faite à cet égard; j'entendais parler à tous, et des ballades qu'il leur chantait, et des contes qu'il savait leur dire. Il était bien rare qu'il arrivât les poches vides, sans une réserve de pain d'épices ou quelque sifflet d'un demi-penny. Une fois l'an, d'ordinaire, on le voyait arriver dans nos environs pour y passer quelques jours chez nos voisins toujours prêts à lui donner le vivre et le couvert.

Ce soir-là, il accepta notre souper, et ma femme ne ménagea pas le vin de groseilles. Les historiettes allaient leur train; il nous chanta de vieilles complaintes et débita aux enfants mille contes d'autrefois, Buck de Beverland, les malheurs de la patiente Griselidis, les aventures de Peau-d'Ane, et le Berceau de la belle Rosemonde. Notre coq, qui chantait régulièrement à onze heures, nous avertit cependant que le temps du repos était venu : mais personne n'avait pourvu au coucher de notre hôte, et tous les lits se trouvaient occupés. Impossible, à pareille heure, de l'envoyer frapper à la taverne la plus proche. Que faire, donc, et comment sortir de cet embarras? Le petit Dick, en ce moment critique, offrit de céder à l'inconnu la moitié de son lit, pourvu que Moïse consentît à le recevoir dans le sien :

« Et moi, se hâta d'ajouter le petit Bill, je ne demande pas mieux, si mes sœurs veulent me prendre avec elles, de céder l'autre moitié à M. Burchell.

— A la bonne heure, enfants, m'écriai-je, l'hospitalité compte parmi les premiers devoirs du chrétien. L'animal sauvage se retire dans son fourré, l'oiseau regagne son nid, mais l'homme abandonné ne peut trouver refuge que sous le toit de ses pareils. Des êtres que le monde a traités en étrangers, le plus grand était descendu sur terre pour sauver le monde. Jamais il n'eut de domicile propre, comme s'il eût voulu constater ce qui restait ici bas de traditions hospitalières... Deborah, ma chère, continuai-je en m'adressant à ma femme, donnez à chacun de ces garçons un morceau de sucre, et arrangez-vous pour que Dick ait le plus gros. C'est lui qui a parlé le premier ».

Le matin, de bonne heure, j'éveillai la famille pour qu'on m'aidât à faucher et à rentrer un magnifique regain, et notre hôte ayant offert son assistance, il fut admis au nombre des faneurs. Le travail marcha bien, nous couchions les herbes fauchées du côté du vent. J'étais en avant, les autres venaient ensuite, l'un après l'autre. Je remarquai, malgré moi, quel zèle M. Burchell déployait pour épargner à ma fille Sophia une part de la besogne qu'elle avait à faire. Aussitôt terminée celle qui lui revenait, il courait se placer à côté d'elle, se mettait de moitié dans son travail, et ils couraient, ils jasaient, sans jamais élever la voix, de manière à me mettre martel en tête si je n'avais eu trop bonne opinion de Sophia, de sa raison, et aussi de son ambition, pour craindre qu'un homme ruiné pût lui inspirer un intérêt trop vif. Quand la journée

fut faite, on invita M. Burchell comme la veille, mais il refusa cette fois, devant coucher, nous dit-il, chez un de nos voisins au fils duquel il apportait un sifflet d'étain.

Quand il fut parti, l'entretien tomba naturellement, à souper, sur les malheurs de notre ex-convive « Quel exemple frappant nous offre ce pauvre hère, commençai-je en regardant mes fils, de tous les maux que peuvent engendrer les inconséquences, les extravagances du jeune âge! Il ne manque certainement pas de bon sens, et ce bon sens ne peut servir maintenant qu'à lui rendre plus amères ses folies d'autrefois. Pauvre abandonné, que sont devenus les parasites, les flatteurs auxquels il s'imposait naguère, et dont les volontés se pliaient à la sienne? où sont-ils? peut-être chez l'indigne complaisant qu'ont enrichi les prodigalités insensées de ce malheureux. Les mêmes éloges dont ils l'enivraient, ils en rassasient cet infâme proxénète. Les transports où les jetaient ses saillies sont devenus des sarcasmes décochés à son absurde conduite. Il est pauvre, et peut-être sa pauvreté n'est elle pas imméritée, car il n'a ni l'ambition d'être indépendant, ni l'art de se rendre utile. »

Il se peut que certaines raisons secrètes eussent donné à ces observations une âpreté que notre Sophia trouva excessive, car avec l'accent d'une douce remontrance :

« Il me semble, mon père, me dit-elle, que sans revenir sur la conduite passée de ce malheureux, sa condition présente devrait le protéger contre le blâme. Les torts qu'il a pu avoir jadis, il les expie par son indigence actuelle, et je vous ai entendu dire, à vous-

même, qu'il ne fallait jamais ajouter nos inutiles rigueurs à celles dont la Providence flagelle ses victimes.

— Voilà qui est parler d'or, s'écria mon fils Moïse, et un ancien a énergiquement caractérisé une si malveillante intervention quand il nous signale ce paysan qui veut écorcher Marsyas déjà dépouillé de sa peau, suivant le récit mythologique. J'ignore d'ailleurs si la situation de ce pauvre homme est bien celle qu'imagine mon père. Nous ne pouvons apprécier les sentiments d'autrui, en les supposant pareils à ceux que nous éprouverions nous-mêmes dans des circonstances analogues. Si obscure que l'habitation de la taupe semble à nos yeux, cet animal lui-même la trouve suffisamment éclairée. Puis, convenons-en, chère sœur, l'âme de cet homme, son moral si vous voulez, paraît s'adapter parfaitement au rôle que les événements lui ont fait, car je n'ai jamais entendu causerie plus vive, plus animée, que n'était la sienne, cette après-midi, quand vous lui donniez la réplique... »

Ceci fut dit sans la moindre arrière-pensée, et pourtant le rouge monta aux joues de ma fille qui, pour dissimuler sa confusion, affecta un rire quelque peu contraint.

Elle protesta qu'elle n'avait guère pris garde à ce que M. Burchell lui disait, bien qu'elle le regardât comme ayant dû être, en son temps, un gentilhomme accompli. L'empressement qu'elle avait mis à se justifier, comme aussi cette rougeur suspecte, n'étaient point, à mon avis, d'heureux symptômes; mais je chassai les idées qu'ils me suggéraient.

Notre propriétaire s'étant annoncé pour le lende-

main, ma femme alla préparer le pâté de venaison. Moïse lisait, tandis que je donnais leurs leçons aux petits. Mes filles avaient l'air tout aussi affairées que le reste de la famille, et je les voyais, auprès des fourneaux, occupées à cuire quelque chose : — Sans doute, pensai-je, elles prêtent la main à leur mère... Mais point : mon petit Dick m'informa tout bas qu'elles fabriquaient une *lotion* pour le visage. J'ai toujours eu, pour les cosmétiques de tout genre, une antipathie naturelle, sachant d'ailleurs qu'au lieu d'embellir le teint, ils le gâtent. Aussi, sans faire semblant de rien, je rapprochai petit à petit mon fauteuil de la cheminée, et prenant le *poker* comme pour le redresser, je renversai dans le feu, — par accident, cela se conçoit, — la précieuse composition. Or il était trop tard pour en commencer une autre.

VII

Portrait d'un bel esprit de la ville. — Les individus les plus bornés peuvent apprendre à faire rire une soirée ou deux.

Le jour venu de recevoir notre jeune propriétaire, on croira facilement que, pour faire bonne figure, nous avions épuisé nos approvisionnements. On se doute aussi que ma femme et mes filles étaient parées de leurs plus beaux atours. M. Thornhill nous amena un couple d'amis, son chapelain et son veneur. Il voulait poliment expédier sa nombreuse livrée au cabaret le plus proche, mais ma femme, dans un bel élan d'hospitalité, crut devoir insister pour que tout le monde restât, ce qui par parenthèse mit à la portion congrue, trois semaines durant, toute la maisonnée. M. Burchell nous ayant appris la veille que notre hôte avait fait quelques démarches en vue d'un mariage avec miss Wilmot, — la prétendue de mon fils Georges, — cette circonstance avait d'abord jeté quelque froid dans notre accueil; mais le hasard de la conversation nous tira bientôt d'embarras, car une des personnes présentes ayant prononcé le nom de la demoiselle en question, M. Thornhill, sous la foi d'un serment plus que profane, déclara qu'il était ridicule de ranger parmi nos belles un laideron de cet ordre : « Le ciel me confonde et me rende affreux comme elle, continua-t-il, si je n'aimerais autant aller cher-

cher une maîtresse sous le lampion de l'horloge, devant saint Dunstan! »

Cette plaisanterie lui parut sans doute fort bonne, et il se mit à rire, en quoi nous l'imitâmes aussitôt, car les riches sont spirituels à peu de frais. Olivia ne manqua pas de remarquer à voix basse, — mais de façon à être entendue, — que notre convive possédait un inépuisable fond d'originalité.

A l'issue du repas, je portai mon premier toast, comme d'ordinaire « à l'Église établie! » Le chapelain, là-dessus, crut me devoir un remerciement, l'Église, disait-il, étant la reine de ses affections.

« Voyons, Frank, dit le *squire* avec sa malice accoutumée, répondez loyalement à la question que je vais vous poser... Placé entre l'Église, votre reine, en longues manches de linon, et miss Sophia que voici, sans l'ombre d'un linon quelconque, pour laquelle des deux seraient vos préférences?

— Pour l'une et l'autre, s'écria le chapelain.

— A la bonne heure, mon Frank, reprit le *squire*, car je consens à ce que ce verre de vin m'étouffe, si une belle fille ne vaut pas tout ce qu'il y a de prêtres en ce bas monde. Leurs dîmes, et toutes les rubriques par lesquelles ils vident nos poches, à quoi cela sert-il? Je prouverais au besoin qu'ils nous en imposent, qu'ils usent d'imposture.

— Essayez donc, je vous prie, s'écria mon fils Moïse; il me semble que je n'aurais pas de peine à vous répondre.

— Fort bien, monsieur, recommença le *squire*, trop heureux d'avoir à berner cet innocent, et qui nous avertit par un coup d'œil de ses bienveillantes inten-

tions, s'il vous plaît d'argumenter à froid sur cette question brûlante, vous avez trouvé votre homme. Mais d'abord, comment raisonnerons-nous? Par analogie ou par dialogie?

— Raisonnons rationnellement, cela me suffit, s'écria Moïse tout heureux que la discussion lui fût ouverte.

— De mieux en mieux, repartit son antagoniste, et pour commencer par le commencement, vous ne me contesterez pas, j'espère, mes prémisses... Tout ce qui est, est... Si vous ne m'accordez pas ce premier point, je m'arrête court.

— Oh! répliqua Moïse, je puis vous faire cette concession, et me tirer d'affaire tout de même.

— Je compte également, recommença M. Thornhill, que vous ne me refuserez pas cette seconde proposition : la partie est moindre que le tout.

— Accordé, dit Moïse, car la raison et l'équité le veulent ainsi.

— Nierez-vous, par hasard, continua le *squire*, que les deux angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits?

— Rien à contester là-dedans, répondit Moïse qui promenait ses regards sur l'auditoire, avec son importance habituelle.

— A merveille, s'écria le *squire*, dont le débit s'accéléra tout à coup. Nos prémisses étant posées, je passe à cette remarque essentielle, que la concaténation de l'existence propre, procédant par la raison double de la réciproque, doit inévitablement produire un dialogisme problématique, lequel, dans une certaine mesure, établit combien l'essence de la spiritualité peut être ramenée à une cause seconde susceptible d'être prédite.

— Doucement, doucement! cria l'autre... Je nie formellement tout ceci. Pensez-vous donc que je vais accepter, à première vue, ces doctrines hétérodoxes?

— Que parlez-vous d'accepter? reprit le *squire* feignant d'entrer en colère; répondez d'abord à cette simple question. Pensez-vous qu'Aristote est dans le vrai quand il dit que les relatifs sont en rapport?

— Sans nul doute, répondit Moïse.

— Eh bien, alors, poursuivit M. Thornhill, je vous demanderai une réponse directe à la question suivante : Estimez-vous que l'investigation analytique de la première partie de mon enthymême pèche *secundum quoad* ou *quoad minus*? Dans les deux cas, fournissez vos raisons, mais rappelez-vous que je les veux directes.

— Je proteste, s'écria mon pauvre garçon. Il m'est encore impossible d'apprécier à fond la vigueur de votre raisonnement, mais si vous voulez bien le réduire à une proposition simple, m'est avis qu'alors j'y pourrai trouver une réponse.

— Ici, monsieur, je demeure votre très humble serviteur, répondit le *squire*... Il me faudrait donc, à ce compte, vous fournir les arguments et l'intellect pardessus le marché?... Non, monsieur, non, vos exigences sont un peu trop dures... » Un rire général éclata, làdessus, contre l'infortuné Moïse, qui seul gardait un visage sérieux au milieu de toutes ces faces épanouies. Aussi n'articula-t-il plus une syllabe pendant le reste de l'entretien.

Tout ceci me réjouissait médiocrement, mais il n'en était pas de même d'Olivia qui prenait pour argent comptant ces misérables facéties, apprises par cœur de longue main, et non pas improvisées séance tenante.

M. Thornhill, lui, semblait le type du *gentleman*, et on voudra bien lui pardonner cette erreur si l'on veut bien tenir compte du rôle important que jouent, en pareille matière, l'élégance de la tournure, les recherches de la mise, le prestige de la richesse. Nonobstant son ignorance réelle, ce jeune homme s'exprimait avec facilité; les banalités qui alimentent la conversation de chaque jour ne le trouvaient jamais à court ni en défaut. Comment s'étonner que des talents de cet ordre l'aient fait remarquer d'une jeune fille qu'on avait instruite à regarder les dons extérieurs comme fort importants pour elle, et qui devait dès lors en faire grand cas chez les autres.

Après le départ du jeune *landlord*, ses mérites furent de nouveau mis en question. Comme ses regards et sa conversation étaient, la plupart du temps, à l'adresse d'Olivia, on ne doutait plus qu'elle ne fût l'objet des assiduités dont il nous honorait. Elle ne parut pas trop mal prendre les inoffensives railleries que son frère et sa sœur crurent pouvoir se permettre à cette occasion. Et Deborah, ma femme Deborah, revendiquant sa part du triomphe, exaltait la victoire de sa fille, comme si elle-même pouvait s'en attribuer l'honneur.

« Maintenant, mon ami, me dit-elle expressément, je puis convenir que je suis pour quelque chose dans la complaisance avec laquelle mes filles ont prêté l'oreille aux doux propos de ce beau monsieur. — J'ai toujours visé haut, Dieu merci, et vous voyez bien que j'avais raison; qui sait, en effet, où tout ceci peut nous mener?

— Comme vous dites, qui le sait? répondis-je avec un soupir. Je n'y vois pas, pour ma part, de quoi tant

se féliciter, et j'eusse préféré un honnête homme sans fortune à ce gentilhomme riche et sans foi. S'il est ce que je suppose, tenez-vous pour dit que jamais un libre penseur n'épousera une de mes filles.

— Écoutez, père, vous êtes un peu trop rigide en ces matières, s'écria Moïse. Le ciel lui-même ne lui demandera pas compte de ce qu'il aura cru, mais de ce qu'il aura fait. Tout homme conçoit mille pensers mauvais, qui naissent en lui sans résistance possible de sa part. Ce peut être involontairement que ce gentilhomme prend ainsi partie contre la religion. En admettant que ses idées soit fausses, il ne dépend pas de lui d'en avoir d'autres; l'assentiment qu'il leur donne est tout à fait passif. Il n'est donc pas plus blâmable pour ses erreurs que ne l'est le gouverneur d'une ville ouverte, quand il loge, faute de pouvoir résister, les envahisseurs de son pays.

— D'accord, mon fils, dis-je à mon tour : mais si le gouverneur convie l'ennemi à prendre cette direction, il cesse d'être innocent. Et c'est toujours de là que viennent les erreurs humaines en matière de religion. Le crime n'est pas de se rendre aux preuves qu'on a vues, mais de fermer les yeux aux preuves qui vous ont été offertes. Aussi, bien que nos fausses opinions soient involontaires au moment où elles se forment, cependant, — comme nous nous sommes montrés, en leur donnant créance, ou corrompus de propos délibéré, ou du moins très négligents envers nous-mêmes, — nous méritons ou un châtiment pour notre malice, ou, comme insensés, le mépris universel.

Ma femme alors, sans entrer dans le débat, se mêla, de la conversation. Elle fit observer que plusieurs

hommes de notre connaissance, fort avisés du reste, comptaient parmi les libres penseurs, et faisaient, en somme, d'excellents maris. Elle connaissait aussi des filles d'esprit qui avaient eu l'art de ramener insensiblement leurs époux aux saines doctrines...

« Et qui sait, mon ami, qui sait, poursuivit-elle, ce qu'Olivia pourrait faire en ce genre?... L'enfant ne manque pas de ressources et n'est étrangère à aucun sujet. Elle a même, autant que j'en puis juger, un certain talent pour la controverse.

— Grand Dieu, répliquai-je, quelles controverses a-t-elle donc pu lire? Je ne sache pas, bonne amie, que je lui aie jamais placé sous les yeux des ouvrages de ce genre. Vous devez, ce me semble, vous exagérer ses talents.

— Eh bien, papa, je crois que ma mère est dans le vrai, répondit Olivia tout aussitôt. J'ai lu je ne sais combien de polémiques religieuses... J'ai lu la discussion entre Thwackum et Square, la controverse de Robinson Crusoé avec le sauvage Vendredi, et je suis maintenant occupée de celle qu'on trouve dans la *Religious Courtship*...

— A la bonne heure, m'écriai-je, voilà ce que j'appelle une fillette bien apprise. Je vois que vous avez tout ce qu'il faut pour opérer des conversions. Aussi vous prierai-je d'aller aider votre maman à faire sa tarte aux groseilles. »

VIII

Un incident qui promet peu de bonheur et qui cependant peut en donner beaucoup.

Nous reçûmes encore, le lendemain, la visite de M. Burchell, et, pour certaines raisons à moi connues, je commençais à ne pas trouver de mon goût ses assiduités trop marquées. Pourtant je n'aurais su lui refuser sa place au coin du feu, ni le privilège de m'entretenir. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que son travail couvrait, et bien au delà, les frais qu'il ajoutait à notre dépense ordinaire, car il ne ménageait pas ses bras, et soit dans la prairie, soit devant la meule, c'était toujours lui qui besognait le mieux. Puis il avait toujours le mot pour rire, ce qui allégeait nos fatigues, à la fois si excentrique et si spirituel qu'on ne pouvait se défendre de l'aimer, de le prendre en pitié, de rire à ses dépens, pour ainsi dire du même trait. Une seule chose en lui me choquait, l'attachement qu'il manifestait pour ma fille. Il l'appelait, en plaisantant, « sa petite mie », et quand il offrait aux deux sœurs un nœud de rubans, celui de Sophia était toujours plus joli que l'autre. Comment cela se faisait, je l'ignore, mais il semblait chaque jour devenir plus aimable, son esprit se développait, et sa simplicité première prenait les hautes allures de la sagesse elle-même.

La famille dîna dans les champs, et nous étions assis ou plutôt étendus autour d'un modeste repas, la nappe mise sur un tas de foin, tandis que M. Burchell nous égayait de son mieux. Pour ajouter à nos bonnes dispositions, deux merles posés sur des haies parallèles dialoguaient à perte de souffle; le rouge-gorge, toujours sans façon, venait picorer jusque dans nos doigts les miettes de notre pain, et le calme universel semblait se traduire par ces bruits confus que l'écho nous apportait à l'état de vague harmonie : « Je ne me trouve jamais ainsi, assise à l'ombre et livrée au repos, dit Sophia, sans songer à ces deux amants dont M. Gay a raconté le trépas d'une manière si touchante, et que l'on trouva foudroyés dans les bras l'un de l'autre. Cette description m'émeut si bien que je l'ai relue peut-être plus de cent fois, toujours avec un nouveau transport.

— Selon moi, s'écria mon fils, les plus belles touches de ce tableau sont bien inférieures à celles qui recommandent l'*Acis et Galathée* du vieil Ovide. Le poète de Sulmone entend mieux l'art des contrastes, et c'est de cette figure de rhétorique, habilement ménagée, que dépend la force du pathétique.

— Il est assez remarquable, dit à son tour M. Burchell, que l'un et l'autre des poètes par vous nommés aient également faussé le goût de leurs pays respectifs, en surchargeant leurs vers d'épithètes accumulées. Les écrivains médiocres ont trouvé facile d'imiter leurs défauts, et la poésie anglaise — comme celle de l'Empire romain dans ses derniers temps — n'est plus rien qu'une combinaison d'images surabondantes, sans aucun plan défini, sans connexion logique, un

chapelet d'épithètes qui, par leur vaine sonorité, n'ajoutent absolument rien au sens des vers. Mais peut-être, en me voyant si sévère pour les autres, trouverez-vous juste, madame, que je leur fournisse matière à représailles, et à parler vrai, je n'ai hasardé ces réflexions que comme prétexte à certaine ballade que j'aimerais à vous soumettre. Telles que puissent être ses autres imperfections, je la crois exempte du défaut que je viens de signaler.

BALLADE

Viens, doux Ermite, viens
Guider ma course solitaire
Vers l'endroit où ce flambeau égaye le val
De ses rayons hospitaliers.

Abandonné, perdu, je traîne, tu le vois,
Lentement mes pas affaiblis,
Du côté de ces déserts qui s'étendent immenses,
Et dont les limites semblent fuir devant moi.

— « Garde-toi, mon fils, s'écrie l'Ermite,
De te fier à cette périlleuse lueur!
Ce fantôme perfide se dérobe
Pour t'attirer à ta perte.

Ici, le misérable sans abri
Trouve encore une porte ouverte :
Et si je n'ai pas grand'chose à lui donner,
Ce peu du moins est cordialement offert.

Entre donc, ce soir, et partage sans scrupule
Ce que ma cellule peut te fournir ;
Ma couche de roseaux, mon frugal repas,
Ma bénédiction, le calme qui m'environne.

Les troupeaux vagabonds qu'on laisse errer
 Ne tombent pas sous ma main meurtrière;
Instruit par ce pouvoir qui a pitié de moi,
 J'ai appris à prendre pitié d'eux.

Au flanc des montagnes gazonnées,
 Je trouve de quoi me nourrir sans crime :
Des herbages, des fruits dans une corbeille,
 Et l'eau des sources murmurantes.

Viens donc, pèlerin; oublie tes peines!
 Les peines terrestres sont illusoires;
L'homme, ici-bas, n'a que peu de besoins,
 Et il les a pour bien peu de temps.

Douces comme la rosée qui descend du ciel
 Tombaient de ses lèvres ces affectueuses paroles
L'inconnu s'incline modestement.
 Et suit l'Ermite en sa cellule.

Au fond d'un ténébreux désert
 S'élevait l'habitation solitaire,
Refuge des voisins sans abri
 Et du voyageur égaré.

Sous son humble toit, aucun trésor
 N'exigeait la surveillance d'un maître;
La petite porte, ouvrant au loquet,
 Admit le couple innocent.

Et à l'heure où les foules laborieuses se retirent
 Pour prendre le repas du soir,
L'Ermite, accommodant son feu tranquille,
 Voulut encourager son hôte pensif.

Il étala devant lui son festin rustique,
 Et le conviait à manger avec un sourire:
Puis, versé dans la science des légendes,
 Il charmait la marche lente des heures.

Autour d'eux, gaîment sympathique,
 Le chat se livre à ses malices;
Le grillon chante au fond de l'âtre;
 Le fagot pétillant se disperse en étincelles.

Mais aucun charme, dans tout ceci,
  Qui pût adoucir la tristesse de l'inconnu;
Son cœur pliait sous le douloureux fardeau,
  Et ses larmes commencèrent à couler.

L'Ermite, attentif à ces marques d'affliction,
  Et gagné par la contagion du chagrin :
— « D'où viennent, malheureux enfant, s'écria-t-il,
  Les soucis qui rongent ton cœur?

Repoussé de plus brillantes demeures,
  Est-ce malgré toi que tu portes ici tes pas errants?
Est-ce une amitié non payée de retour,
  Est-ce un amour méconnu qui cause tes pleurs?

Hélas! les joies que le hasard nous donne
  Sont bien vaines et bien vite usées;
Plus vains encore les esprits
  Qui s'attachent à ces choses sans valeur.

L'amitié, qu'est-elle, sinon un mot,
  Un charme qui endort notre pensée;
Une ombre attachée à la richesse, à la gloire,
  Et qui abandonne le malheur à ses noirs soucis?

Et l'amour, qu'est-il, son plus vide encore?
  Un jeu pour nos belles d'à présent,
Inconnu sur terre, ou fait seulement
  Pour réchauffer le nid de la tourterelle.

Par pudeur, bon jeune homme, fais taire tes chagrins;
  Méprise, ajouta-t-il, un sexe perfide!... »
Mais tandis qu'il parlait, une rougeur naissante
  Trahissait son hôte, victime d'amour.

Il voit, surpris, des beautés nouvelles pour lui
  Se révéler rapidement à ses yeux,
Comme les riches couleurs d'un ciel matinal,
  Aussi brillantes, aussi fugitives.

Timides regards, sein agité,
  Indiquent et font naître de mutuelles alarmes.
Le bel étranger dépose le masque :
  C'est une jeune fille avec tout le charme de son âge.

— « Daigne, oh! daigne pardonner à l'étranger importun,
Au malheureux être abandonné, s'écria-t-elle,
Dont les pieds profanes ont envahi
Cet asile où le ciel habite avec toi.

Accorde une part de miséricorde à une pauvre enfant
Que l'amour égara dans ses voies trompeuses,
Et qui cherche le repos, mais n'a d'autre escorte,
D'autre compagnon que le désespoir!

Mon père vivait aux bords de la Tyne;
C'était un riche seigneur,
Et toute son opulence devait me revenir,
A moi, son enfant unique.

Pour m'attirer hors de ses bras caressants,
Arrivèrent des prétendants innombrables,
Qui, vantant mes charmes réels ou supposés,
Ressentaient ou feignaient une vive flamme.

A chaque heure du jour, leur foule mercenaire
M'entourait des offres les plus brillantes;
Parmi les autres, je vis s'incliner le jeune Edwin;
Mais celui-là ne parlait jamais d'amour.

Vêtu du plus simple appareil, humble en ses dehors,
Il n'avait ni richesse, ni puissance :
Sagesse, mérite, voilà tous ses biens;
Ils étaient à moi sans réserve.

Et lorsqu'assis près de moi, dans les vallons,
Il livrait aux échos ses chants amoureux,
Son souffle ajoutait un parfum à la brise,
Une harmonie à celles des bosquets frémissants.

La fleur qui s'ouvre aux rayons du matin,
Les roses que le ciel distille,
N'ont pas la pureté qu'il faudrait
Pour rivaliser avec celle de ce noble cœur.

La rosée, la fleur de l'arbuste
N'ont qu'un charme inconstant, un éclat éphémère;
Ces charmes, il les possédait; mais, malheur à moi,
Leur inconstance était mienne.

Je tentai tour à tour mille artifices
  Inspirés par le désir de plaire et de tromper,
Et tandis que sa passion touchait mon cœur,
  Je me glorifiais de le voir souffrir.

Enfin, découragé par tant de mépris,
  Il me laissa face à face avec mon orgueil,
Et chercha une solitude lointaine
  Où la mort vint le frapper en secret.

A moi reste la faute, à moi le remords;
  Ma vie paiera l'une et finira l'autre;
Je chercherai la solitude où il s'était réfugié;
  Je m'étendrai sur le sol que son corps foula..

Et cachant là mon douloureux abandon,
  Je me coucherai pour y mourir.
C'est ce qu'Edwin a fait pour moi;
  C'est ce que pour Edwin je veux faire. »

— « Non, grâces au ciel! » s'écria l'Ermite,
  En la pressant sur son cœur...
La belle offensée allait se plaindre,
  Mais cette étreinte était celle d'Edwin lui-même.

— « Regarde, Angelina toujours aimée.
  Ma charmeresse, regarde et vois,
Vois ici ton Edwin, longtemps perdu,
  Qui retrouve l'amour et toi.

Laisse-moi te garder ainsi sur mon cœur.
  Et abdiquer tous mes soucis :
Pourrions-nous jamais être séparés,
  Toi, ma vie et tout ce qui est mien?

Non, jamais, à partir de cette heure,
  N'auront vécu, n'auront aimé plus fidèles cœurs,
Et quand le tien cessera de battre,
  Celui d'Edwin s'arrêtera. »

Pendant la lecture de cette ballade, la physionomie de Sophia n'exprimait pas une simple approbation;

j'y remarquai une nuance d'attendrissement : mais notre tranquillité fut bientôt troublée par un coup de fusil parti à quelques pas de nous, et nous vîmes presqu'aussitôt un homme se faire jour à travers la haie pour venir ramasser le gibier qu'il venait d'abattre. Ce chasseur n'était autre que le chapelain du *squire*, et il avait tué justement un des merles dont le ramage nous avait tant divertis. Cette détonation, si proche, avait fait tressaillir mes filles, et je pus constater en passant que, cédant à son premier effroi, Sophia s'était réfugiée dans les bras de M. Burchell. Le chapelain s'avança et nous demanda pardon de nous avoir dérangés, affirmant qu'il ne nous savait pas si près de lui. Puis il s'assit auprès de ma fille cadette, et, par une galanterie de *sporstman*, il lui offrit sa chasse du matin. Sur le point de refuser, un secret coup d'œil de sa mère l'avertit qu'elle allait faire fausse route ; elle accepta donc ce présent, non sans quelque répugnance. Ma femme, obéissant comme d'ordinaire aux inspirations de l'orgueil féminin, ne tarda pas de nous faire remarquer à voix basse « que Sophy avait fait la conquête du chapelain, tout comme Olivia celle du *squire* ». Je soupçonnais pourtant, avec plus de probabilité, que notre cadette avait placé autrement son affection.

Le chapelain était chargé par M. Thornhill de nous dire qu'il avait l'intention de nous donner un petit bal, au clair de lune, sur la pelouse en face de notre maison. La musique, les rafraîchissements étaient commandés :

« J'avouerai, continua notre ambassadeur, que je n'apporte pas le message sans y avoir quelque

intérêt personnel, et j'espère, à titre de récompense, obtenir l'honneur de figurer à côté de miss Sophy. »

Ma fille répondit à ce compliment qu'elle ne demanderait pas mieux, si elle pouvait, en toute justice, lui donner cette satisfaction :

« Mais voici un *gentleman*, continua-t-elle en regardant M. Burchell, qui a été toute la journée mon compagnon de travail, et il est juste qu'il soit de même associé à nos plaisirs... »

M. Burchell la remercia de ses bonnes intentions, mais résigna tous ses droits entre les mains du chapelain, attendu qu'il avait encore cinq milles à faire pour assister à un souper de moissonneurs.

Son refus m'étonna quelque peu, et je ne comprenais guère qu'une fille d'esprit comme notre cadette, préférât ainsi un homme ruiné à un autre dont les chances d'avenir étaient bien plus brillantes. Mais de même que les hommes apprécient mieux le mérite des personnes du sexe, de même les dames, en ce qui nous regarde, sont douées d'une perspicacité spéciale. On dirait que ces deux grandes divisions de l'humanité, mâle et femelle, chargées de s'espionner l'une l'autre, ont été investies d'aptitudes différentes, nécessaires à cette inspection mutuelle.

IX

Présentation de deux dames de grande qualité. — Une belle toilette fait toujours supposer de bonnes manières.

M. Burchell avait à peine pris congé de nous, et Sophia se décidait à danser avec le chapelain, quand nos petits vinrent en courant nous apprendre que le *squire* était arrivé en nombreuse compagnie. A notre retour, en effet, nous trouvâmes le propriétaire avec un couple de *gentlemen* en sous ordre, plus deux jeunes dames très bien mises qu'il nous présenta comme des personnes fort distinguées et fort à la mode, récemment arrivées de Londres. Il se trouvait que nous n'avions pas assez de sièges pour toute la compagnie, mais M. Thornhill, rarement embarrassé, insinua aussitôt que chaque cavalier s'asseoirait au besoin sur les genoux d'une dame. Je m'y opposai formellement, malgré un regard désapprobateur que me jeta ma femme. On envoya donc quérir, par Moïse, une paire de chaises, et comme il manquait des dames pour compléter le quadrille, les deux *gentlemen* partirent avec mon fils, en quête de deux danseuses. Chaises et *partners* se trouvèrent en peu de temps. Les *gentlemen* ramenèrent les fraîches fillettes du voisin Flamborough, toutes pavoisées de beaux rubans rouges. Mais on n'avait pas prévu certain détail désastreux : les *misses* Flamborough, bien que réputées les meilleures

danseuses de la paroisse tant qu'il s'agissait de gigues et rondes rustiques, n'entendaient absolument rien à la contredanse. Ceci ne laissa pas, au premier abord, de nous désappointer; mais après quelques préliminaires, poussant l'une par-ci, tirant l'autre par-là, elles en sortirent à leur honneur. L'orchestre se composait de deux violons, plus le flageolet et le tambourin du village. Le clair de lune était magnifique; M. Thornhill et ma fille menaient le bal, au grand plaisir d'une nombreuse assistance, car nos voisins, apprenant ce dont il s'agissait, n'avaient pas manqué de s'attrouper autour de la maison. Ma fille déployait dans tous ses mouvements tant de grâce et de vivacité, que ma femme, cédant à un mouvement d'orgueil, ne put s'empêcher de me glisser à l'oreille que la petite friponne tenait d'elle ces jolis pas exécutés, d'ailleurs, avec une remarquable intelligence. Les dames de Londres s'efforçaient d'imiter cette aisance, cette désinvolture naturelles, mais sans y réussir le moins du monde. Elles ondoyaient, glissaient, tantôt prenant des airs de langueur, tantôt subitement regaillardies, rien n'y faisait. Les spectateurs restaient bouche béante, estimant que c'étaient là des merveilles, sans y comprendre grand'chose. Mais le voisin Flamborough remarqua fort bien que les pieds de miss Livy étaient exactement d'accord avec la musique. — Ce sont de vrais échos, disait-il avec enthousiasme. Après une heure de sauteries, les deux belles dames, craignant de prendre le froid, mirent aux voix la clôture du bal. Une d'elles, à cette occasion, donna son avis en termes qui me choquèrent singulièrement, et je ne l'entendis pas sans surprise déclarer que « nom d'un

bonhomme! elle n'avait pas un fil de sec sur toute sa personne ».

Rentrés au logis nous y trouvâmes un souper froid, des mieux apprêtés, que M. Thornhill avait eu soin de faire apporter. La conversation était, pour le quart-d'heure, un peu plus réservée qu'auparavant. Les deux dames éclipsaient mes filles en affectant de ne parler que du grand monde, des gens de qualité, et abordaient tour à tour les sujets à la mode : les tableaux, le goût, Shakspeare et les *harmonica*. Une ou deux fois, à la vérité, il leur échappa des jurons qui nous scandalisaient fort, mais je n'y voyais pour ma part qu'un gage plus assuré de leur extrême distinction; (j'ai su depuis lors que ces brusqueries de langage ne sont pas précisément de mode). D'ailleurs, la richesse de leur accoutrement jetait un voile sur la vulgarité de leur entretien. Mes filles semblaient leur envier tant de talents, et ce qu'on pouvait trouver à dire était mis sur le compte d'une éducation ultra-raffinée. Mais c'était en fait de condescendance que ces dames se montraient tout à fait supérieures. L'une d'elle daigna remarquer que miss Olivia se trouverait fort bien d'avoir vu le monde. Et l'autre ajouta d'emblée qu'un hiver à Londres ferait de Sophia bien autre chose que ce qu'elle était. Ma femme brocha sur le tout avec une ardeur singulière. Rien, disait-elle, ne lui ferait plus de plaisir que de pouvoir donner à ses filles le « poli » d'une seule *saison*. Je ne pus m'empêcher de remarquer, à cette occasion, que leur éducation était déjà supérieure à leur fortune, et qu'un surcroît de culture aurait pour unique effet de rendre la pauvreté ridicule. Pourquoi d'ailleurs développer en elles le goût de plai-

sirs auxquels elles ne pouvaient aspirer? « Et quels plaisirs devraient être refusés à qui peut en donner tant? s'écria le galant propriétaire. Quant à moi, continua-t-il, j'ai une assez jolie aisance. L'amour, la liberté, le plaisir, voilà mes dieux. Mais si la moitié de ce que je possède pouvait faire le bonheur de la charmante Olivia, je ne lui demanderais en échange que de m'accepter, avec le reste, par-dessus le marché. »

Je n'étais pas assez étranger aux belles manières pour ignorer que ces formules du jargon à la mode masquaient l'insolence des propositions les plus humiliantes, mais je pris sur moi de réprimer mon indignation : « Monsieur, m'écriai-je, la famille que vous voulez bien honorer de vos attentions a été élevée dans des sentiments d'honneur aussi délicats que les vôtres. On n'y porterait pas atteinte impunément. Notre honneur, monsieur, est tout ce qui nous reste pour le moment; c'est assez vous dire que nous veillons avec grand soin sur ce débris de notre ancienne fortune. »

Je regrettai presqu'aussitôt de m'être exprimé en termes si vifs, car le jeune *gentleman*, serrant ma main dans les siennes, protesta que ma fierté lui semblait admirable, bien que mes soupçons n'eussent rien de fondé : « Votre dernière insinuation, ajouta-t-il, me force à déclarer que mon cœur est étranger à toute pensée de ce genre. Par tout ce qui peut tenter ici-bas, je vous jure que les vertus solides, aux approches difficiles, et qui veulent un siège en règle, ne sont nullement mon fait. Toutes mes amourettes sont l'affaire d'un coup de main. »

Les deux *ladies* — qui avaient affecté de rester étrangères au reste de la discussion, — parurent désobligées de l'entendre s'expliquer aussi librement. Un dialogue discret s'établit, dont la vertu était le texte, et auquel nous nous joignîmes bientôt, ma femme, le chapelain et moi, si bien que le jeune *squire* fut peu à peu réduit à regretter explicitement les licences de son langage. Nous parlâmes de la tempérance, et de la radieuse lumière qui brille dans les cœurs où règne encore la pureté primitive. Je prenais tant de plaisir à traiter ce sujet, que mes petits, à l'édification desquels je me figurais travailler ainsi, allèrent se coucher plus tard que d'habitude. M. Thornhill renchérit sur mes paroles, en me demandant si je voudrais bien réciter la prière du soir. Cette proposition me combla de joie, et la soirée se passa ainsi, le plus confortablement du monde, jusqu'au moment où nos hôtes s'avisèrent qu'il était temps de songer au retour. Les deux *ladies* semblaient quitter à regret nos jeunes filles, qui leur inspiraient, disaient-elles, une affection toute particulière, et nous demandèrent, à titre de faveur, que ces chères enfants eussent congé de les reconduire. Le *squire* appuya cette requête, et ma femme y joignit une foule d'insistances. Les fillettes me regardaient aussi, comme pour me supplier de les laisser partir. Dans cette embarrassante situation, je cherchai deux ou trois mauvaises excuses que mes filles se chargèrent de réfuter sur place, si bien que j'en fus réduit à un refus péremptoire, qui me valut, pour toute la journée du lendemain, des regards en dessous et des réponses un peu trop succinctes.

X

La famille s'efforce d'aller de pair avec des gens au-dessus d'elle. — Malheur du pauvre quand il essaye de paraître plus qu'il n'est.

Je commençais à m'apercevoir que mes sermons, renouvelés à grand'peine, sur la tempérance, la simplicité, les conditions du bonheur, étaient absolument perdus. Les égards que nous avaient témoignés des personnages placés au-dessus de nous, venaient de réveiller un orgueil que j'avais pu assoupir, mais non détruire. De nouveau, comme jadis, on vit nos croisées se garnir de *lotions* pour le cou et pour le visage; le soleil du dehors fut traité en ennemi de la peau, et le feu, au dedans, soigneusement évité comme portant dommage à la fraîcheur du teint. Ma femme crut avoir remarqué que ses filles, en se levant de bonne heure, altéraient la limpidité de leur regard, que le travail du soir rougissait leurs nez, et parvint à me convaincre que les mains les plus oisives étaient aussi les plus blanches. Donc, au lieu de faire les chemises de George, elles se mirent à façonner leurs anciennes robes de bal, et à se tailler, en plein *marly*, des cottes surabondamment fournies. Les pauvres misses Flamborough, ces gaies compagnes jadis si goûtées, se virent tenues à distance comme des relations d'un ordre vulgaire, et on ne parla plus chez nous que *high-life*, gens du grand

monde, tableaux, bon goût, Shakspeare, enfin, et harmonica.

Peut-être encore se fût-on tiré d'affaire, sans une diseuse de bonne aventure, une *gipsey*, qui vint nous transporter dans les régions les plus sublimes. Cette sibylle bronzée se fut à peine révélée au public, que mes filles accoururent auprès de moi, pour obtenir l'indispensable shilling avec lequel on fait la croix sur la main de ces devineresses. Convenons-en, j'étais fatigué de jouer sans cesse le rôle de rabat-joie, et je finis par obtempérer à leur requête, dont le succès, disaient-elles, les rendrait si heureuses. Chacune eut son shilling, tiré de ma poche. Je dois mentionner ici, pour l'honneur de la famille, qu'elles ne sortirent oncques sans argent, vu que ma femme ne manquait jamais de leur confier une guinée à garder. Il était bien entendu que cette guinée ne se changeait pour aucun motif, et en aucune circonstance.

Lorsqu'elles eurent été quelque temps enfermées en compagnie de leur nécromancienne, je les vis sortir avec des physionomies où se lisaient clairement les grandes promesses dont on les avait enivrées; « Voyons, mes enfants, tout va-t-il bien? Dis-moi, Livy, t'en a-t-on donné pour un penny?

— En vérité, me répondit l'enfant, il faut qu'elle ait commerce avec des êtres qui ne sont pas à nommer ici, car elle m'a positivement annoncé que j'épouserais le *squire* avant que l'année soit révolue.

— Et vous, Sophie, quel mari vous a-t-on prédit?

— Moi, répondit-elle gravement, j'aurai un lord, peu après le mariage de ma sœur et de M. Thornhill.

« Comment, m'écriai-je, pour vos deux shillings, on

ne vous a pas trouvé de plus belles espérances ? Allons, allons, petites sottes, je vous aurais promis, à cinquante pour cent de rabais, une Altesse et un Nabab. »

Cette curiosité qu'elles avaient ainsi satisfaite, n'en eut pas moins de très sérieuses conséquences. Nous commençâmes à croire en nos étoiles, qui devaient nous porter au premier rang, et nous anticipions volontiers sur notre grandeur future.

Suivant une observation mille fois faite, et que je ne puis m'empêcher de renouveler, les heures données à l'espérance du bonheur sont plus agréablement employées que celles où on est en pleine possession de la félicité rêvée. Dans le premier cas, nous accommodons nous-mêmes, selon notre appétit, ce mets chimérique ; dans le second, la nature est chargée de ce soin, et ne se conforme pas toujours à nos préexigences. Je ne saurais vraiment énumérer les brillantes illusions qui nous berçaient tour à tour. Notre fortune, un moment éclipsée, allait renaître, et comme il se disait généralement que le *squire* était épris de ma fille, elle ne manqua pas, excitée par ce propos flatteur, de le prendre en grande passion. Ma femme, de son côté, pendant cette agréable éclaircie, faisait chaque nuit les plus beaux rêves du monde, et nous les racontait chaque matin, avec tous les détails, toute la solennité désirables. Tantôt c'était un cercueil et des ossements en croix, signes certains d'une noce prochaine ; une autre fois, elle avait vu les poches de ses filles remplies de *farthings*, indubitable présage que ces mêmes poches seraient bourrées d'or avant longtemps. Les petites elles-mêmes avaient aussi leurs pronostics. Elles sentaient des lèvres étrangères

effleurer les leurs; elles voyaient des anneaux se former autour de la flamme des bougies, des bourses sauter hors du foyer, et des lacs d'amour embusqués au fond des soucoupes dans lesquelles avaient débordé les tasses trop pleines.

Vers la fin de la semaine, nous reçumes, de nos dames de Londres, un billet où elles manifestaient, à grand renfort de compliments, l'espérance de nous voir le dimanche suivant, à la chapelle. En conséquence, dès le samedi matin, je constatai que ma femme et mes filles, sans cesse en conférences plus ou moins secrètes, jetaient çà et là de mon côté des regards où se trahissait l'existence d'un complot difficile à pénétrer. Je dois dire, pour être franc, que je pressentis dès lors quelques propositions absurdes, ayant pour objet de rendre tout à fait splendide notre exhibition du lendemain.

Leurs opérations commencèrent, le soir même, par des approches régulières, ma femme s'étant chargée de mener le siège.

« Charles, me dit-elle, immédiatement après le thé, lorsqu'elle me supposa de bonne composition, il y aura fort grande compagnie, demain, à notre modeste église.

— Cela se peut, ma chère, mais vous n'avez point à vous en inquiéter; le sermon, dans tous les cas, sera le même.

— Naturellement, reprit-elle, mais il me semble que nous devons tâcher d'y paraître décemment, car, enfin, on ne sait ce qui peut arriver, n'est-il pas vrai?

— Louable préoccupation que la vôtre. Je n'aime

rien tant qu'un modeste maintien, une tenue décente au pied des autels. Nous devons nous y montrer humbles et pieux, joyeux et remplis de calme.

— Mais oui, mais oui, je sais cela, s'écria ma femme. Ce que je prétends, c'est que nous devons nous y présenter le mieux possible, et non pas comme des laveuses de vaisselle.

— Parfaitement dit, répondis-je encore, et vous ne faites que devancer une proposition à laquelle je songeais. La manière qui nous convient, à nous, est d'y arriver le plus tôt possible, afin de nous ménager tout le loisir d'une dévote méditation, avant le début des cérémonies.

— Mon Dieu, Charles, rien de plus vrai; seulement vous ne me comprenez guère. Je ne voudrais pas que nous parussions là comme les premiers manants venus. Vous savez que l'église est à deux milles d'ici. Or, je vous assure que je n'aime pas à voir nos filles se démener vers leur banc, essouflées, rougies par la marche, et dans le même état que si elles venaient de gagner une chemise à la course. Voici donc, cher ami, ce que je propose. Nous avons deux chevaux de charrue, le poulain qui nous est né il y a neuf ans, et son compagnon Blachberry, qui depuis un mois n'a rien fait au monde. Ces deux animaux engraissent et se rouillent à vue d'œil. Pourquoi donc ne travailleraient-ils pas aussi bien que nous? J'ajouterai, si vous voulez bien le permettre, que lorsque Moïse se donne la peine de leur faire un bout de toilette, ils ont véritablement bonne tournure... »

J'objectai, en réponse de ces adroites insinuations, que Blackberry ayant les yeux vairons, et le poulain

étant dépourvu de queue, il serait cent fois plus élégant d'aller à pied que de mettre en réquisition un pareil attelage. Ces animaux, d'ailleurs, n'avaient jamais été dressés; ils étaient vicieux l'un et l'autre; nous n'avions, en tout, dans la maison qu'une selle d'hommes et un coussinet à usage de femmes... Raisonnements inutiles, auxquels personne ne voulut entendre, et malgré lesquels il me fallut céder encore.

Le lendemain matin, il me parut que tous s'évertuaient à rassembler les objets requis pour l'expédition projetée : mais, voyant que cela ne finirait pas de longtemps, je pris les devants du côté de l'église, où mes gens promettaient d'arriver presqu'aussitôt. J'attendis en chaire, pendant près d'une heure, qu'ils eussent paru, mais ne les voyant pas venir, il fallut bien commencer les prières, non sans une véritable appréhension des accidents qui avaient dû les retenir. Cette crainte devint encore plus vive lorsque, le service fini, je constatai l'absence de toute la famille. Aussi me décidai-je à prendre la grand'route, malgré le détour de cinq milles qu'elle me faisait faire, tandis que le sentier des piétons n'en comportait pas plus de deux, et seulement à mi-chemin de la maison j'aperçus le cortège équestre qui lentement s'avançait dans la direction de la chapelle : ma femme, mon fils et les deux petits sur une des deux bêtes; mes deux filles sur l'autre, cela va de soi. Je demandai l'explication d'un pareil retard; mais leurs physionomies consternées me faisaient déjà deviner que mille incidents fâcheux s'étaient rencontrés sur leur chemin. Les chevaux, d'abord, ne voulaient pas démarrer et, pour leur faire franchir le seuil de la cour, M. Burchell, fort à propos

survenu, avait dû employer les coups de bâton, pendant les premiers cent mètres. Un peu plus loin les courroies du coussinet s'étaient rompues; il avait fallu faire halte pour les raccommoder. Quand on fut libre de repartir, un des chevaux s'obstinant à ne plus bouger, ni prières ni coups ne purent obtenir de lui qu'il mît un pied devant l'autre. Au moment où je rejoignis la cavalcade il venait tout justement de revenir sur cette fatale détermination; mais une fois rassuré, j'avoue que la mortification des miens ne me fut pas autrement désagréable; elle me promettait mainte occasion de rabattre, à l'avenir, le caqu et de mesdemoiselles mes filles, et de leur inspirer plus d'humilité

XI

La famille persiste à lever la tête.

Le lendemain se trouvant être la Saint-Michel, nos bons voisins les Flamborough nous avaient invités à rôtir des noix, prétexte de jeux innocents. Nous étions sous le coup de nos récentes mortifications, sans quoi il est probable que nous aurions dédaigné des plaisirs aussi vulgaires. En l'état des choses, il nous parut possible de nous amuser comme tout le monde. L'oie et les *dumplings* de notre digne hôte étaient véritablement fort bons, et ses pommes cuites à l'ale, — sa *laine d'agneau*, comme il disait, — furent généralement appréciées, même de ma femme, qui s'y connaît. A vrai dire, ses histoires n'étaient point d'un aussi incontestable mérite. Il les prolongeait beaucoup, ne les variait guère, et s'en constituait volontiers le héros; de plus, nous en avions déjà ri au moins dix fois; malgré cela, et pour lui faire plaisir, nous voulûmes bien en rire encore.

M. Burchell, qui était des nôtres, organisait volontiers les jeux, et mit un *colin-maillard* en train parmi nos gas et nos fillettes. Ma femme consentit à s'y joindre, et je fus tout enchanté de la voir encore aussi jeune. Mon voisin et moi, cependant, nous contemplions ces ébats folâtres, riant de chaque prouesse, et nous remémorant notre agilité, nos bons tours

d'autrefois. Vint ensuite la *main-chaude*, puis les questions et les gages touchés; finalement on s'assit en rond pour faire courir le « furet », autant vaudrait dire la pantoufle. Tout le monde n'étant pas au fait de ce divertissement primitif, il peut être utile de remarquer ici que les joueurs, assis à terre, forment un cercle au milieu duquel l'un d'eux se place debout, ayant pour mission d'arrêter au passage un soulier que les autres se font passer le plus rapidement et le plus mystérieusement possible, à peu près comme circule et passe, presque invisible, la navette du tisserand. La dame qui se trouve au centre ne pouvant faire face à tous en même temps, le plus beau du jeu est de lui appliquer, avec le talon de la pantoufle, une bonne tape, naturellement dirigée contre la portion la plus accessible et la moins défendue de toute sa personne. C'est ainsi que ma fille aînée, bloquée de toutes parts, atteinte fort souvent, de bonne humeur malgré tout, les cheveux en désordre, les joues enluminées, s'essoufflait à crier : *Franc-jeu! franc-jeu!* d'une voix que lui eût enviée un chanteur de complaintes, quand, — ô regrets, ô confusion! — apparurent dans la salle.... qui?.... nos deux grandes dames de Londres, lady Blarney et miss Carolina Wilhelmina Amélia Skeggs? Où trouver des mots qui puissent peindre cette nouvelle déconvenue? Miséricorde! être surpris par des dames si parfaitement élevées, dans un abandon si vulgaire! Voilà bien ce qu'on devait attendre d'un passe-temps pris chez M. Flamborough et proposé par un homme de sa classe? Nous demeurâmes un instant cloués au sol, et comme pétrifiés par l'imprévu d'une pareille situation.

Les deux *ladies* étaient venues frapper à notre porte, et nous trouvant absents, avaient cru devoir nous relancer chez nos voisins, afin d'obtenir quelques renseignements sur l'accident qui avait empêché ma famille d'assister aux offices de la veille. Olivia se chargea de la réponse, et sans entrer dans aucun détail se contenta d'attribuer brièvement à « une chute de cheval » cette absence devenue l'objet de tant de sollicitude. Nos dames en témoignèrent « le plus vif regret »; par contre, apprenant que personne n'avait eu de mal, elle s'en déclarèrent « enchantées »; mais, instruites que mes filles avaient « failli mourir de peur », elles exprimèrent un « vrai désespoir » auquel succéda un « vrai ravissement » quand il leur fut dit que nous avions tous passé une excellente nuit. Il eût été impossible de se montrer plus empressées pour mes filles. De chaleureuses que leurs professions d'amitié avaient été lors de leur dernière rencontre, elles devenaient ardentes, et ces obligeantes personnes voulaient absolument que leurs relations avec nous prissent un caractère durable. Lady Blarney semblait s'attacher particulièrement à Olivia; miss Carolina Wilhelmina Amélia Skeggs (j'aime à lui donner tous ses noms) manifestait un goût plus vif pour notre cadette. Elles tenaient à elles deux le sceptre de la conversation, et mes filles, muettes d'admiration, écoutaient religieusement ces merveilleux échantillons de l'éducation la plus raffinée. Comme, au surplus, le lecteur le moins bien placé dans le monde est naturellement avide de connaître la langue qu'on y parle, les sujets qu'on y traite, les anecdotes concernant les membres de la pairie, leurs illustres

dames, et les chevaliers de la Jarretière, je demanderai la permission de placer ici la conclusion du dialogue auquel nous assistions ébahis.

«.... Tout ce que je sais de cette histoire, s'écria miss Skeggs, c'est qu'on peut avec autant de raison la croire ou véritable ou fausse; mais ce que j'ose affirmer à Votre Seigneurie, c'est que le plus grand désordre régna aussitôt dans le *raout*. Le noble gentleman changea de couleur, milady se pâma, mais sir Tomkyn, la main sur la garde de son épée, jura qu'il lui consacrerait jusqu'à la dernière goutte de son sang.

— Je le veux bien, repartit notre pairesse; mais alors comment se fait-il que la duchesse ne m'en ait jamais soufflé le premier mot? Sa Grâce, vous le savez, n'a guère de secrets pour moi. Voici, par exemple, sur quoi vous pouvez compter; c'est que, le lendemain, mylord duc cria par trois fois à son valet de chambre : « Jernigan, Jernigan!... Jernigan!... apporte-moi mes jarretières!... »

J'aurais dû, préalablement à ces intéressants discours, mentionner l'incivilité de M. Burchell, qui se tenait tout le temps le visage tourné vers le feu, et plaçait invariablement à la fin de chaque phrase une exclamation désobligeante pour nous tous : « *Fudge!* disait-il, et on ne saurait croire quel froid jetait dans la conversation ce refrain des plus vulgaires.

« D'ailleurs, ma chère Skeggs, reprenait notre pairesse, vous ne trouverez aucune allusion à ceci dans les vers que le docteur Burdock a composés sur cet incident.

— *Fudge!*

— Vous m'en voyez toute surprise, s'écriait miss

Skeggs, car ordinairement il n'omet rien, et se gêne d'autant moins que, s'il écrit, c'est pour son plaisir. Votre Seigneurie sera-t-elle du reste assez obligeante pour me les communiquer?

— *Fudge!*

— Eh, ma bonne, répliqua la *right honourable*, vous figurez-vous, par hasard, que je porte ces choses-là sur moi?... Ce n'est pas que les vers ne soient bien tournés, et je pense un peu m'y connaître... Je sais du moins comment il faut s'y prendre pour me plaire... Et vraiment j'ai toujours singulièrement goûté ces petites compositions du docteur Burdock. A part ce qu'il fait, et ce que fait notre chère comtesse de Hanover-square, on ne voit que misères et platitudes à faire rougir la nature. Pas un de nos poëtereaux n'a la moindre notion de la vie du grand monde.

— *Fudge!*

— Nous en excepterons, si vous daignez le permettre, riposta l'autre sans hésiter, vos propres écrits dans le *Lady's Magazine*. Vous conviendrez bien qu'il n'y a rien là dedans qui sente la vulgarité!... Mais je crains bien que nous n'ayions plus rien à espérer de ce côté.

— *Fudge!*

— Hélas! chère, vous savez que ma demoiselle de compagnie, qui était en même temps ma lectrice, vient de me quitter pour épouser le capitaine Roach; et comme l'état de mes pauvres yeux ne me permet pas d'écrire moi-même, voici déjà pas mal de temps que j'en cherche une autre. Il n'est pas facile de trouver une personne qui convienne, et je dois bien reconnaître, d'ailleurs, qu'un salaire de trente livres par an ne représente pas grand'chose pour une fille bien élevée,

offrant toutes garanties, qui sait lire, écrire et figurer dans un salon. Quant à ces petites péronnelles de Londres, on ne peut les souffrir autour de soi.

— *Fudge!*

— Je le sais par expérience, cria miss Sheggs. Sur trois demoiselles de compagnie que j'ai eues depuis six mois, la première refusait de coudre une heure par jour, la seconde trouvait que vingt-cinq guinées par an ne constituent pas une rémunération suffisante, et je me suis vue forcée de renvoyer la troisième que je soupçonnais d'une intrigue avec le chapelain. La vertu, chère lady Blarney, la vertu ne saurait se trop payer... Mais où la trouve-t-on, la vertu?

— *Fudge!* »

Ma femme écoutait avec le plus vif intérêt la conversation des deux *ladies*; mais cette dernière partie sembla surtout l'impressionner vivement. Trente livres d'un côté, vingt-cinq guinées de l'autre, feraient par an un joli total de cinquante-six livres cinq shillings, monnaie anglaise, le tout paraissant ne devoir coûter qu'une simple demande, et pouvant être aisément acquis à la famille. Elle chercha quelque encouragement sur ma physionomie, et — je l'avouerai sans détour, — je pensais justement, moi aussi, que deux places de ce genre conviendraient admirablement à nos deux fillettes. D'ailleurs, en supposant que le *squire* eût réellement conçu quelques sentiments favorables à ma fille aînée, c'était là le meilleur moyen de la préparer à la haute position où une pareille union devait l'appeler. Ma femme ne voulut donc pas qu'une vaine timidité nous privât de tous les avantages que lui laissaient entrevoir les ouvertures indirectes de nos impo-

santes visiteuses, et se fit, en cette occasion, le porte-paroles de la famille :

« J'espère, s'écria-t-elle, que Vos Seigneuries voudront bien me pardonner la présomption que je vais montrer présentement. Nous n'avons aucun droit, je le reconnais, à de telles faveurs, mais vous comprendrez la sollicitude d'une mère qui cherche à pousser ses enfants dans le monde. J'ose dire, en outre, que mes deux filles ont été assez bien élevées, et que les moyens naturels ne leur font point défaut; sous ce double rapport, je ne pense pas que le pays puisse fournir beaucoup mieux. Elles savent lire, écrire et calculer; elles entendent le maniement de l'aiguille, point arrière, point de chausson, bref, toute la couture ordinaire. Elles savent festonner, faire les jours, piquer et marquer les plis; avec cela un peu de musique; elles font au besoin les peignoirs, camisoles et jupons de bonnes; mon aînée découpe fort proprement sur papier, et ma cadette tire les cartes d'une manière assez agréable.

— *Fudge!*

A l'issue de cette harangue, vraiment éloquente, les deux dames se regardèrent pendant quelques minutes, et gardèrent une attitude qui exprimait le doute, l'indécision, comme il arrive en toute matière de quelque importance. En fin de compte, miss Carolina Wilhelmina Amélia Skeggs voulut bien exprimer l'opinion que « ces jeunes personnes, autant qu'elle en pouvait juger après des relations si récentes et si sommaires, lui semblaient fort capables de remplir des fonctions de ce genre... Mais, ajouta-t-elle s'adressant à ma digne moitié, quand il s'agit de questions

aussi délicates, on ne peut, madame, examiner assez à fond les caractères, et pour cela, il faut se connaître un peu mieux... Non certes, madame, continua-t-elle, que je mette en doute, le moins du monde, la sagesse, la réserve, la discrétion de ces jeunes demoiselles, mais en toute chose, il y a des règles... Des règles, madame, il y a des règles. »

— *Fudge!*

Ma femme approuva fort ces scrupules, étant elle-même très soupçonneuse; mais elle en référait à tous nos voisins pour les renseignements à fournir, ce que notre pairesse déclara inutile, la recommandation de leur cousin Thornhill devant très bien suffire, et ce fut sur l'appui du *squire* que nous comptâmes désormais pour le succès de notre demande.

XII

La fortune semble décidée à humilier la famille de Wakefield. — Des mortifications sont parfois plus douloureuses que des malheurs réels.

De retour au logis, le reste de la soirée fut consacré à ces projets dont nous attendions monts et merveilles, Déborah déploya une grande dose de sagacité dans les conjectures qu'elle assemblait pour deviner à laquelle de ses deux filles devaient échouer le meilleur lot et les plus belles occasions de se produire au sein du monde élégant. Aucun autre obstacle à notre ambition que les soins à prendre pour nous assurer la recommandation du *squire*; mais nous avions déjà trop de preuves de l'intérêt qu'il voulait bien nous témoigner, pour douter, dans la circonstance présente, de sa bonne volonté. Jusque dans le lit conjugal, ma femme continua de traiter le même sujet.

« Entre nous, mon Charles, disait-elle, je crois que nous avons admirablement tiré parti de cette ouverture.

— Assez bien, répondis-je sans trop me rendre compte de mes paroles.

— Eh quoi, seulement assez bien? reprit-elle... Très bien, à mon sens serait mieux dit. N'est-il pas naturel de supposer que nos filles, une fois dans la capitale, trouveront à se créer des relations distinguées? Ce qui est certain, c'est que de tous les endroits du monde, aucun ne vaut Londres pour y trouver des maris à

choisir, et dans tous les genres. D'ailleurs, mon ami, on voit chaque jour de bien autres miracles; et puisque les dames de qualité trouvent mes filles si à leur goût, pourquoi n'en serait-il pas ainsi des hommes de qualité? Je vous dirai aussi, *entre nous*, que j'aime infiniment lady Blarney... Que d'obligeance et de courtoisie!... Ce n'est pas l'embarras, miss Carolina Wilhelmina Amélia Skeggs m'a gagné le cœur... Et pourtant vous avez vu, dès qu'il a été question de place à prendre à Londres, comme j'ai saisi la balle au bond, et ce que j'ai su faire de ces grandes dames... Voyons, cher ami, ne trouvez-vous pas que mes filles me doivent un beau cierge?...

— Certes, répondis-je, ne sachant trop que penser encore, et le ciel veuille que, d'ici trois mois, elles s'en trouvent mieux loties. »

C'était là, soit dit en passant, une de ces observations, peut-être banales, au moyen desquelles je prétendais donner à ma femme une haute idée de ma capacité. Les jeunes filles venant à réussir, je me trouvais l'auteur d'un souhait pieusement formulé, qui se réalisait bel et bien. Mais si quelque chose allait mal, ce simple vœu pouvait être regardé comme une sorte de sinistre prophétie. Au surplus, tout cet exorde n'était mis en avant que pour préparer mon esprit à d'autres plans que mon instinct me faisait redouter d'avance. Ils consistaient en ceci : puisque nous allions décidément relever la tête, et nous montrer sous un aspect un peu moins réduit, il serait convenable de vendre le poulain, devenu trop vieux, à une foire prochaine, et d'acheter un cheval qui pût dans l'occasion se monter à une ou deux personnes, ce qui nous don-

nerait bon air soit à l'église, soit pour nos visites. Je m'y opposai d'abord, je puis le dire, avec énergie; mais la cause fut tout aussi énergiquement plaidée, autant par mes filles que par ma femme. A mesure que je faiblissais, mes antagonistes redoublaient de vigueur, et finalement le sacrifice du poulain se trouva décidé.

La foire devant se tenir le lendemain même, j'avais projeté d'y aller en personne; mais ma femme me persuada que j'étais enrhumé, sur quoi elle ne voulut jamais me permettre de quitter la maison.

« Non, mon ami, disait-elle, Moïse, notre fils, est un garçon bien avisé, qui sait fort bien acheter et vendre... Rappelez-vous que l'honneur de tous nos bons marchés revient à cet enfant, qui, grâce à sa tenacité difficultueuse, sa façon spéciale de harasser la pratique, finit toujours par en avoir raison. »

J'avais moi-même bonne opinion de mon fils et de sa prudence : il ne fallut donc pas beaucoup insister pour me déterminer à lui confier cette mission; et, le lendemain matin, je vis ses sœurs fort occupées à l'équiper pour la foire : elles arrangeaient ses cheveux, brossaient ses boucles de soulier, fixaient avec des épingles les bords retroussés de son tricorne. Cette toilette terminée, nous eûmes enfin le plaisir de le voir monté sur le poulain et emportant avec lui, sur le pommeau de sa selle, une boîte de bois blanc où il devait mettre les denrées qu'il avait à prendre chez l'épicier. Il avait un habit fait de ce drap à dessins en zig-zag qu'on appelle « éclairs et tonnerre, » lequel, devenu un peu court, était en trop bon état pour qu'on le mît au rebut. Son gilet, en peau de taupe verte, et

ses cheveux que ses sœurs avaient noués dans un ruban noir, lui donnaient un certain air. Bref, nous le suivîmes à quelques pas de la porte, en lui criant : — Bonne chance, bonne chance!... jusqu'au moment où il se trouva hors de vue.

A peine était-il parti que le sommelier de M. Thornhill vint nous complimenter sur notre heureuse fortune, disant qu'il avait entendu notre jeune propriétaire s'exprimer sur notre compte dans les termes les plus élogieux.

Il semblait que cette bonne aventure ne dût pas être la seule. Survint un autre laquais de la même domesticité, porteur d'un billet à l'adresse de mes filles. Il y était dit que les deux *ladies* avaient reçu de M. Thornhill des renseignements complètement favorables ; aussi, espéraient-elles, après quelques autres démarches, pouvoir se décider conformément à notre désir : — Je vois bien, s'écria là-dessus ma femme, qu'il n'est pas facile de se ménager l'accès de ces grandes familles; mais aussi, une fois qu'on y est admis, on peut, comme dit Moïse, dormir sur les deux oreilles. — Cette plaisanterie (car ma femme avait prétendu faire montre de son esprit) obtint de mes filles, qui en paraissaient ravies, un immense éclat de rire. Ellemême était si enchantée du message qu'elle mit bravement la main à sa poche et ne donna pas au porteur moins de sept *pence* et un demi-penny.

C'était décidément la journée aux visites. La première que nous reçumes ensuite fut celle de M. Burchell, qui, lui aussi, était allé à la foire. Il rapportait à chacun de mes petits pour un penny de pain d'épices, savoir un alphabet complet, que ma femme eut soin de

mettre à part, voulant le leur distribuer lettre par lettre. Pour mes filles, il rapportait aussi une paire de boîtes où elles pouvaient emmagasiner soit des pains à cacheter, soit du tabac, soit des mouches, soit même de l'argent, s'il leur arrivait d'avoir quelques épargnes. Ma femme préférait, pour ce dernier usage, une bourse en peau de belette, qu'elle regardait comme portant bonheur, — ceci soit dit par manière de parenthèse.

Bien que ses récents écarts de conduite et de langage nous eussent désagréablement impressionnés, nous avions encore pour M. Burchell un reste d'amitié; aussi jugeâmes-nous convenable de lui communiquer les heureux événements qui se préparaient, et de lui demander conseil à ce sujet : — formalité pure, ce me semble, car si nous demandions souvent avis, presque jamais il ne nous arrivait de suivre ceux qu'on nous avait donnés. Après avoir lu la lettre des deux dames, il secoua la tête, ajoutant qu'en pareille matière on ne saurait se montrer assez circonspect. Cet air de méfiance déplût excessivement à ma femme. « Je n'ai jamais douté, monsieur, s'écria-t-elle, du mauvais vouloir que vous nourrissez contre moi et mes filles. Votre circonspection, ici, me paraît de trop... Et si nous avons à prendre conseil de quelqu'un, nous nous adresserons désormais à des gens dont la conduite aura prouvé que les bons avis d'autrui n'auront pas été perdus pour eux.

— Madame, répondit-il, la question qui nous occupe n'est pas de savoir ce qu'a pu être ma conduite passée. S'il est vrai que j'aie mal profité des leçons que j'avais reçues, je n'en suis pas moins capable, ma conscience

me le dit, de bien avertir ceux qui voudraient m'appeler à conseil. »

Comme je craignais que cette réponse n'amenât encore une repartie où la vivacité des injures aurait bien pu remplacer la vivacité d'esprit, ie m'empressai de changer de conversation, en manifestant ma surprise de ce que mon fils eût été si longtemps retenu au marché, attendu que la nuit allait se faire.

« N'ayez aucune crainte pour ce garçon, s'écria ma femme. Il n'est pas manchot, tenez-vous-en pour bien assuré. Ce n'est pas lui, je vous le promets, qui vendrait sa poule un jour de pluie. Je l'ai vu conclure des marchés surprenants. Il y a même là-dessus une bonne histoire que je veux vous raconter, et qui vous fera tous mourir de rire... Mais, aussi vrai que j'existe, voici Moïse... Moïse, moins son cheval, et sa caisse sur le dos!... »

Tandis qu'elle se récriait ainsi, Moïse avançait lentement, traînant la patte et tout en sueur sous le poids de sa caisse, qu'il avait fixée à ses épaules comme une balle de colporteur.

« Arrivez enfant, et soyez le bienvenu!... Voyons un peu ce que vous rapportez de la foire?

— Je me rapporte moi-même, s'écria Moïse avec un fin regard d'intelligence, tandis qu'il posait sa caisse sur le dressoir.

— Nous le savons de reste, répliqua ma femme... Mais le cheval?... où est le cheval?

— Je l'ai vendu, dit Moïse... pour trois livres cinq shillings et deux *pence*.

— Bravo, garçon! reprit-elle. Je ne doutais pas que

vous n'en vinssiez à les rouler... Soit dit entre nous, trois livres cinq shillings et deux pence ne constituent pas une mauvaise journée. On se serait contenté de moins. Voyons maintenant cette monnaie...

— Oh! recommença Moïse, je ne rapporte pas d'argent, J'ai tout mis à une emplette que vous allez voir, ajouta-t-il en tirant un paquet de sa poitrine. Regardez-moi ceci?... Toute une grosse de lunettes vertes, montées en argent, dans leurs étuis de chagrin...

— Une grosse de lunettes vertes! répéta ma femme d'une voix éteinte... Comment, vous vous êtes défait du poulain, et vous ne rapportez en échange qu'une grosse de méchantes lunettes vertes?...

— Bonne mère, s'écria l'enfant, voulez-vous fermer l'oreille à la raison? Je les ai eues littéralement pour rien; pensez-vous, sans cela, que je les eusse achetées? Les seules montures en argent se vendraient au double de ce que j'ai donné pour le tout.

— Peste soit des montures! cria ma femme, décidément exaspérée. Je parierais que vous n'en aurez pas pour la moitié de ce que vous avez payé en les vendant au poids, comme vaisselle brisée, cinq shillings par once.

— Ne vous tourmentez pas pour les vendre, lui dis-je alors. Elles ne valent pas six pence chacune, car je viens de constater qu'elles sont tout bonnement en cuivre, fort légèrement blanchi.

— Eh quoi, ce n'est pas de l'argent? reprit ma femme. Ces montures ne sont pas en argent?

— Non, répondis-je, pas plus que vos casseroles.

— Par conséquent, recommença-t-elle, nous aurons échangé le poulain contre une grosse de lunettes montées en cuivre avec leurs étuis de chagrin. Une

bonne fièvre quarte sur ces infâmes mystificateurs!... Quant à cet imbécile, qui s'est si bien laissé plumer, il aurait dû connaître un peu mieux ses gens.

— Halte-là, ma chère, me hâtai-je d'interrompre, mieux eût valu pour lui de ne pas les connaître du tout.

— Vit-on jamais pareil idiot?... Me rapporter ce tas d'ordures!... Si je les tenais, je les mettrais au feu, de ma main.

— Et vous auriez tort, ma femme, lui dis-je encore. Ce n'est que du cuivre, mais nous les garderons. Des lunettes de cuivre en somme, valent mieux que rien. »

L'infortuné Moïse commençait justement à être détrompé. Il s'apercevait enfin qu'un escroc aux aguets, voyant son innocente figure, l'avait choisi pour victime, et s'était fait un jeu de sa crédulité. Je voulus savoir en détail par quels artifices il s'était laissé duper. Le cheval vendu, paraît-il, mon fils en cherchait un autre dans tous les coins de la foire. Un personnage, respectable par ses dehors, le conduisit vers une tente, sous prétexte qu'il avait justement un cheval à vendre.

« Là, continua Moïse, nous trouvâmes un autre homme, fort bien vêtu, qui désirait emprunter vingt livres sur deux grosses de lunettes qu'il vendrait, disait-il, au tiers de leur valeur, tant il était pressé d'argent. Le premier de ces individus, qui semblait s'intéresser à moi, me glissa dans l'oreille qu'il ne fallait pas manquer une si belle occasion, et que je ferais bien d'acheter le lot tout entier, si j'avais de quoi. Sur ce, j'envoyai quérir M. Flamborough, à qui ces gens-là tinrent les mêmes propos, jusqu'à ce que, persuadés tous deux, nous eussions acheté les deux grosses à frais communs. »

XIII

On s'aperçoit que M. Burchell était un ennemi ; car il a le courage de donner un avis qui déplaît.

Notre famille avait déjà fait mainte tentative pour se distinguer ; mais, chaque fois, quelque désastre impossible à prévoir était venu contre-carrer nos desseins à peine ébauchés. J'aurais voulu tirer parti de tous ces désappointements pour faire tourner au profit de notre bon sens les revers de nos ambitions. « Voyez, enfants, m'écriai-je, combien peu nous rapportent ces vaines tentatives pour en imposer au monde en cherchant à égaler nos supérieurs ! Les personnes pauvres qui n'en veulent pas moins frayer exclusivement avec les riches, sont détestées par ceux qu'elles évitent et dédaignées par ceux qu'elles recherchent. Ces combinaisons inégales sont invariablement désastreuses pour l'élément le plus faible, les riches ayant tous les plaisirs, et les pauvres tous les inconvénients qui en peuvent résulter... Voyons, Dick, avance à l'ordre, cher petit, et, pour le bien de qui nous écoute, récite la fable que nous lisions ce matin !

« Il y avait une fois, dit aussitôt le petit lecteur, un géant et un nain qui formèrent amitié, décidés à n'aller jamais l'un sans l'autre. Ils firent pacte de ne s'abandonner oncques, lorsqu'ils seraient ensemble à chercher aventures. Leur premier combat fut contre

deux Sarrasins. Le nain, qui était des plus courageux, porta un rude coup à l'un des champions. A peine blessé, celui-ci leva son grand sabre et d'une seule estafilade abattit le bras du pauvre nain, qui se trouvait en mauvaise condition, n'eût été que le géant vint à son aide et coucha les deux Sarrasins, en un tour de main, sur le champ de bataille, ce qui procura au nain rancuneux le plaisir de couper la tête de son antagoniste défunt. Une autre aventure leur échut ensuite. Il s'agissait, cette fois, de châtier trois sanguinaires Satyres, lesquels venaient d'enlever une infortunée damoiselle. Le nain, tant soit peu radouci, frappa cependant encore le premier, et il lui fut riposté par un affreux revers qui lui creva l'œil. Survint aussitôt le géant qui eût fait bonne et prompte justice des trois ravisseurs, si ces derniers n'avaient gagné pays à grande vitesse. Cette victoire leur fit à tous bien grand plaisir, et la damoiselle secourue, trouvant le géant fort aimable, le choisit pour époux. Ils voyagèrent ensuite, et plus loin que je ne saurais dire, jusqu'au jour où ils rencontrèrent une bande de brigands. Le géant, pour la première fois, entama l'affaire; mais le nain marchait de fort près sur ses traces. Le combat fut long et acharné. Partout où se montrait le géant, les ennemis tombaient comme l'herbe fauchée; en revanche le nain faillit être tué plus de quatre fois. Finalement la victoire se déclara pour nos deux aventuriers; mais le nain avait perdu l'une de ses jambes. Il lui manquait donc, à tout jamais, un bras, une jambe, un œil, tandis que le géant n'avait pas la moindre égratignure. Là-dessus, s'adressant à son compagnon :

« Il faut convenir, mon petit héros, lui dit-il, que nous faisons une agréable campagne. Encore une victoire à gagner, et nous aurons acquis de la gloire pour le reste de nos jours.

— Ma foi non, s'écria le nain, devenu plus sage. Non, je n'en suis plus, je ne tire plus l'épée, car je m'aperçois qu'en chaque rencontre, l'honneur et les récompenses sont pour vous, tandis que tous les horions me reviennent infailliblement. »

J'allais commenter les paroles de cette fable, quand notre attention fut appelée par unè vive discussion, entre ma femme et M. Burchell, sur le projet d'envoyer nos filles dans la capitale. Ma femme insistait chaleureusement, faisant valoir l'avantage qu'elles en pourraient tirer; M. Burchell, au contraire, mettait une grande ardeur à l'en dissuader. Quant à moi, je gardais la neutralité. Le discours actuel de notre ami semblait être le complément de celui qu'il avait prononcé le matin même, et qui avait été si mal reçu. Peu à peu la dispute s'anima, la pauvre Déborah criant toujours plus fort au lieu de raisonner plus serré, si bien qu'enfin, pour éviter une défaite trop absolue, elle en vint à de véritables clameurs. La conclusion de sa harangue nous déplut d'ailleurs à tous : « Elle connaissait, dit-elle, des gens qui avaient de secrètes raisons pour donner tels ou tels conseils, désintéressés seulement en apparence... Et pour sa part elle préférait que ces gens-là ne vinssent plus, à l'avenir, faire leurs embarras dans la maison.

— Madame, répondit M. Burchell avec un air calme qui devait irriter encore davantage son interlocutrice, vous ne vous trompez point en m'attribuant des rai-

sons secrètes. J'en ai, que je m'abstiendrai de mentionner ici jusqu'à ce que vous ayez trouvé moyen de répondre à ces autres raisons dont je me dispense de faire mystère; mais, comme mes visites ont cessé d'être agréables, je vais prendre immédiatement congé de vous, en me réservant tout au plus le droit de venir vous offrir mes adieux quand je quitterai définitivement ce pays. »

Ce disant, il prit son chapeau, et les regards mêmes de Sophie, qui semblaient lui reprocher sa précipitation, ne l'empêchèrent pas de nous quitter.

Lorsqu'il fut parti, nous nous regardâmes l'un l'autre, quelques minutes durant, avec une certaine confusion. Ma femme, qui se sentait responsable de cette algarade, dissimulait sous un faux sourire le chagrin qu'elle en éprouvait. Elle prenait aussi des airs d'assurance qu'il me parut bon de rabattre : « Comment, ma femme, lui dis-je l'apostrophant, est-ce ainsi que nous traitons les étrangers? Est-ce ainsi que nous payons leurs services? Sachez que vos paroles dernières, les plus âpres que j'aie jamais ouïes sortir de vos lèvres, m'ont été particulièrement désagréables.

— Aussi, répondit-elle, pourquoi m'a-t-il provoquée?... D'ailleurs, je ne me trompe pas sur les motifs qui le font parler. Il voudrait empêcher nos enfants d'aller à Londres, pour se ménager ici la société de notre cadette. Mais, quoi qu'il arrive, elle saura bien se donner d'autres compagnons qu'un viveur de bas étage comme celui-ci.

— Qu'appelez-vous, ma chère, un viveur de bas étage? m'écriai-je tout aussitôt. Il est fort possible

que nous nous méprenions grossièrement sur le compte de cet homme, car, en certaines occasions, il m'a paru se conduire comme le *gentleman* le plus accompli.... Parlez-moi franchement, Sophia, ma bonne fille, vous a-t-il jamais entretenue secrètement de l'affection qu'il paraît avoir pour vous?

— Ses conversations avec moi, répondit ma fille, ont toujours été marquées au coin de la réserve, du bon sens, et des plus exquises convenances... Quant au reste, non; jamais, jamais il ne m'en a rien dit... Une seule fois, cependant, je l'ai entendu s'écrier qu'il n'avait connu aucune femme capable de trouver du mérite à un homme réputé pauvre.

— Ceci, ma chère, m'écriai-je, est l'ordinaire jargon de tous les pauvres diables que la paresse a mis ou laissés dans le pétrin. J'espère, toutefois, que vous en savez assez long pour vous méfier de ces gens-là, et que vous ne remettrez pas volontiers le soin de votre félicité à ceux qui n'ont pas mieux su administrer la leur. Votre mère et moi, nous avons en vue, pour vous, de meilleurs partis. L'hiver prochain, que vous passerez sans doute à Londres, vous fournira l'occasion de faire un choix plus conforme à la prudence. »

Je ne saurais dire quelles furent, en cette circonstance, les réflexions de Sophia. Pour moi, tout compte fait, j'étais assez joyeux de voir éloigné de chez nous un hôte dont je pouvais avoir fort à craindre. Notre violation des lois de l'hospitalité me laissait bien quelques remords, mais je fis taire ma conscience au moyen de deux ou trois arguments spécieux, qui m'eurent promptement réconcilié avec moi-même.

Le remords du mal une fois consommé n'est jamais chose qui dure. La conscience humaine est lâche, et quand elle n'a pas eu la force d'empêcher certains méfaits, il est rare qu'elle soit assez juste pour nous les dénoncer longtemps de suite.

XIV

Nouvelles mortifications : une preuve que ce qui a l'air d'un mal peut être un bien réel.

Le départ de mes filles pour Londres était désormais affaire décidée, M. Thornhill ayant bien voulu promettre qu'il inspecterait lui-même leur conduite et nous en rendrait bon compte par écrit. Mais on jugea nécessaire de mettre leurs dehors en harmonie avec les vastes espérances conçues à leur sujet, ce qui ne se pouvait faire qu'à grand renfort de finance. Nous agitâmes donc, en grand conseil, les moyens les moins ardus que nous pourrions employer pour nous procurer de l'argent; — en d'autres termes plus catégoriques, ce que nous avions de plus propre à être vendu. La délibération ne se prolongea guère; on constata que le cheval unique dont nous restions pourvus était également impropre à la charrue, faute d'un compagnon, — et à la selle, attendu qu'un œil lui manquait : il fut décrété, en conséquence, qu'on s'en déferait à une des plus prochaines foires, dans l'objet ci-dessus indiqué; puis, afin d'éviter toute tromperie, que j'irais moi-même l'y conduire. Bien que ce fût là une des premières transactions mercantiles de ma vie, encore ne douté-je pas de m'en tirer honorablement. L'opinion qu'un homme se forme de sa prudence en affaires est réglée par l'estime qu'elle inspire à son entourage, et

en me jugeant ainsi, d'après ce que ma famille pensait de moi, je n'étais nullement porté à présumer peu de ma sagesse mondaine. Ma femme, pourtant, je dois le dire, me rappela lorsque j'étais déjà sur la route, pour m'avertir à voix basse d'avoir l'œil au guet.

En arrivant à la foire, j'avais, selon l'usage, fait prendre au cheval, successivement, toutes ses allures, mais de prime-abord il ne se présenta pas d'acquéreurs. Un chaland, enfin, s'approcha, et après avoir bien examiné la bête sous tous ses aspects, la trouvant borgne, ne voulut faire aucune espèce d'offres. Un second lui succéda, qui remarqua l'existence d'un éparvin et partit de là pour déclarer qu'il ne prendrait pas la bête, n'eût-il qu'à la conduire chez lui. Un troisième signala une molette, et ne voulut pas même dire son prix. Un quatrième reconnut, d'après l'état des yeux, que l'animal était rongé de vers. Le cinquième manifesta son étonnement que j'eusse conduit en foire un pareil bidet, aveugle et criblé de vices rédhibitoires, qu'on aurait dû abattre depuis longtemps pour le donner en curée à quelque meute. Peu à peu je me sentais gagné, moi aussi, par un profond mépris pour l'infortuné quadrupède, et l'approche de toute nouvelle pratique me causait une espèce de honte. Sans croire, en effet, tout ce que ces gaillards-là me disaient, je ne pouvais m'empêcher de remarquer, à part moi, que le nombre des témoignages concomitants établissait une présomption en leur faveur, — opinion que professe également saint Grégoire, dans son *Traité sur les bonnes œuvres*.

J'étais aux prises avec cette pénible situation, lorsqu'un de mes collègues du clergé, une ancienne con-

naissance à moi, qui avait aussi affaire sur le foirail, vint me donner une poignée de mains et m'inviter à prendre quelque chose dans une des tavernes environnantes. J'acceptai de grand cœur cette offre méritoire, et le maître de l'*ale-house* où nous entrâmes nous conduisit dans une petite arrière-salle où se trouvait seul un vieillard du plus vénérable aspect, absorbé dans la lecture d'un gros volume ouvert devant lui. Jamais figure ne me parut plus sympathique. De longues boucles grises, aux reflets d'argent, décoraient un front majestueux, et cette verte vieillesse semblait emprunter sa sérénité à une santé robuste, à une bienveillance inaltérable. Devant un pareil tiers nous nous crûmes dispensés de toute réserve, et la conversation commencée ne s'arrêta point. Nous parlions, mon ami et moi, des chances diverses que notre carrière avait subies, de la controverse engagée avec Whiston, de mon dernier pamphlet, de la réponse publiée par l'archidiacre, et des rigoureuses mesures auxquelles je m'étais vu en butte. Toutefois nous ne pûmes nous empêcher de remarquer l'entrée d'un jeune homme qui vint, avec tous les dehors du respect, glisser quelques paroles dans l'oreille du vieillard inconnu : « Pas d'excuses, mon enfant, lui dit aussitôt ce dernier... Quand on fait le bien, on s'acquitte simplement d'une dette contractée envers tous nos semblables. Prenez ceci : je voudrais pouvoir faire davantage; mais puisqu'il suffit de cinq livres pour vous tirer d'embarras, je suis heureux de vous les offrir. » Le modeste jeune homme était ému jusqu'aux larmes et pourtant j'ose dire que sa reconnaissance égalait à peine la mienne : j'aurais voulu,

tant sa bienfaisance me touchait, presser le bon vieillard dans mes bras. Il reprit sa lecture et nous continuâmes notre causerie jusqu'au moment où mon interlocuteur, se rappelant je ne sais quels soins à prendre, me pria de l'excuser et de l'attendre quelques instants. Il allait revenir tout à l'heure, ajouta-t-il, ne se souciant pas de perdre l'occasion qui lui était donnée de passer quelques moments de plus avec le docteur Primrose... Le vieux gentleman, dès qu'il m'entendit nommer, parut me regarder attentivement, et lorsque mon ami se fut éloigné, il me demanda, sur le ton le plus déférent, si j'avais de manière ou d'autre quelque parenté avec le célèbre Primrose, le courageux monogame, qui s'était montré le boulevard de l'Église établie. Jamais mon cœur n'avait ressenti un plus vif et plus sincère élan de joie.

« Monsieur, m'écriai-je, l'approbation d'un aussi digne homme que vous devez l'être, j'en suis certain, ajoute encore à la douce joie que votre bienfaisance me causait tout à l'heure. Vous voyez devant vous, Monsieur, ce docteur Primrose, le monogame, que vous voulez bien qualifier de célèbre : vous voyez également ici le malheureux ecclésiastique qui a si longtemps, et — peut-être ne devrais-je pas le dire, — avec tant de succès, combattu la deutérogamie du siècle.

— Monsieur, s'écria l'étranger, comme frappé d'une sorte de stupeur admirative, je crains bien d'avoir poussé la familiarité un peu loin... Mais vous voudrez bien excuser, n'est-il pas vrai, ce mouvement de curiosité?

— Comment donc, monsieur, m'écriai-je à mon tour en lui saisissant la main, votre familiarité, loin de me

déplaire, m'honore, et je vous prie, vous qui avez déjà mon estime, d'accepter en outre mon amitié...

— Ce sera donc avec une profonde reconnaissance, répondit-il en serrant la main que je lui avais tendue, ô toi, glorieuse colonne de l'inébranlable orthodoxie, et quand je vois... »

Ici je crus à propos de mettre une digue à son enthousiasme, car bien que je puisse, en ma qualité d'auteur, digérer une bonne dose de flatterie, ma modestie naturelle, cependant, se trouvait mise à une trop rude épreuve. Jamais, du reste, amoureux de roman ne cimentèrent une tendresse aussi soudaine. Nous traitâmes tour à tour différents sujets, et le trouvant, au premier abord, plus dévot que savant, je le classai parmi ceux qu'a frappés le néant de l'érudition humaine. Ceci ne le rabaissait aucunement dans mon estime, attendu que, dans ces derniers temps, j'avais moi-même nourri quelques idées de ce genre. Je saisis donc l'occasion de faire observer que le monde, en général, commençait à professer, en matière de doctrine, une indifférence blâmable, et qu'il s'abandonnait trop aux spéculations purement humaines.

— Ah certes, monsieur, répondit-il, comme s'il eût tenu toute sa science en réserve pour l'occasion présente. Le monde vieilli a perdu la meilleure de ses facultés, et pourtant la cosmogonie ou la création du monde s'est posée, comme une énigme insoluble, devant les philosophes de toutes les époques. Que d'opinions incohérentes n'ont-ils pas entassées sur les origines de l'univers! Sanchoniathon, Manéthon, Bérose, Ocellus Lucanus se sont pris successivement et vainement à ce problème en quelque sorte invin-

cible. Le dernier, par exemple, a posé ce principe: *Anarchon ara kai ateleutaion to pan*, d'où il résulterait que les choses créées n'auront pas de fin, n'ayant pas eu de commencement. Manéthon, lui aussi, contemporain de Nebuchadon-Asser, — *Asser* étant un mot syriaque donné comme surnom à tous les rois du pays, tels que Teglat-Phael-Asser, Nabon-Asser, etc. — Manéthon, dis-je, s'abandonne à une conjecture non moins absurde, car, de même que nous disons volontiers : *ektos biblion kubernetes*, ce qui implique l'impossibilité que le monde soit instruit par les livres, de même voulut-il porter ses investigations... Mais pardon, monsieur, je me laisse entraîner, ce me semble, hors de la question ». En ceci, j'étais de son avis, car je n'aurais pu, même sous peine de mort, deviner en quoi la création du monde se rattachait au sujet de mon discours; mais mon homme en avait dit assez pour me prouver qu'on devait le classer parmi les lettrés, et je sentis grandir encore le respect qu'il m'inspirait. Au surplus j'étais décidé à pousser l'épreuve jusqu'au bout, mais sa douceur, sa bénignité naturelle se refusaient à toute espèce de conflit. Toutes les fois que m'échappait une observation qu'on aurait pu prendre pour un appel à la controverse, il souriait, secouait la tête, et ne disait rien, d'où j'augurais que s'il eût voulu parler, il aurait eu beaucoup à dire.

Peu à peu, et par d'insensibles transitions, nous passâmes des choses de l'antiquité aux affaires pour lesquelles nous étions tous deux venus à la foire. Je lui appris que j'avais un cheval à vendre, et — voyez quelle chance! — il se trouva qu'un de ses tenanciers l'avait chargé de pareille emplette. La bête fut bientôt

exhibée, et le marché finit par se conclure. Il ne restait plus qu'à me payer, et le bon vieillard, tirant de sa poche un billet de banque de trente livres sterling, me demanda la monnaie qui lui revenait. Il va sans le dire que je n'avais pas de quoi lui rendre; aussi fit-il appeler son valet de pied qui parut en livrée de fort bon aspect.

« Tenez, Abraham, allez me chercher de l'or en échange de ce papier!... Vous en trouverez chez le voisin Jackson ou chez tout autre. »

Pendant que le messager remplissait son office, ma nouvelle connaissance déplora, d'un ton pathétique, la rareté de l'argent, à quoi je ripostai par une élégie non moins touchante sur la rareté de l'or, bien autrement remarquable, si bien qu'au retour d'Abraham nous étions tombés d'accord que jamais on n'avait eu tant de mal à se procurer de la monnaie. Abraham nous fit savoir qu'il avait couru toute la foire sans rencontrer personne qui voulût lui donner le change de son billet, bien qu'il eût offert jusqu'à une *crown* de prime. C'était pour nous tous un sérieux désappointement, mais le vieux gentleman, après y avoir quelque peu songé, me demanda si je connaissais, dans mes environs, un certain Salomon Flamborough, et comme je lui appris que nous habitions porte à porte :

« En ce cas, reprit-il, nous allons pouvoir nous arranger. Vous emporterez un billet sur lui, payable à vue, et je ne crois pas vous rien apprendre en vous disant qu'il n'y a pas, dans un rayon de cinq milles, un homme aussi régulier en affaires. Voici bien des années que nous sommes dans les meilleurs termes,

l'honnête Salomon et moi. Je me souviens que, dans notre jeune âge, je le battais toujours aux trois enjambées; par exemple il sautait à cloche-pieds beaucoup plus longtemps que moi. »

Un billet sur mon estimable voisin était pour moi de l'or en barres, car je n'avais aucun doute ni sur sa bonne foi, ni sur sa solvabilité. La traite fut donc signée et mise en mes mains, après quoi le vieux gentleman, M. Jenkinson, son valet Abraham, et mon vieux cheval, Blackberry, s'en allèrent au grand trot, fort satisfaits l'un de l'autre.

Quelques réflexions, que je fis une fois resté seul, me donnèrent à penser que j'avais peut-être agi inconsidérément en acceptant une lettre de change, ainsi tirée, d'un particulier à moi tout à fait inconnu, et je jugeai prudent de courir après l'étranger, comptant lui redemander mon cheval. Mais il était trop tard pour le reprendre, et je m'en retournai directement chez nous, bien décidé à présenter sans retard le billet qu'il s'agissait de monnayer.

Je trouvai mon digne voisin qui fumait sa pipe sur le pas de sa porte, et quand je lui eus annoncé que j'avais un petit effet à lui faire acquitter, il le lut par deux fois d'un bout à l'autre.

« J'imagine, m'écriai-je, que vous pouvez déchiffrer la signature... *Éphraïm Jenkinson...*

— Oh, oui, répondit-il, le nom est tracé en caractères fort lisibles. Quant au personnage, il ne m'est pas non plus inconnu. C'est le plus grand drôle que l'on puisse trouver sous la voûte des cieux. Le même, sachez-le, qui nous a vendu les lunettes. Un homme, n'est-il pas vrai, du plus vénérable aspect avec ses

cheveux gris et ses poches sans parements?... Ne vous a-t-il pas débité une longue litanie scientifique sur les Grecs, la cosmogonie, l'origine du monde, etc.?

— Oui, continua-t-il, après ma réponse affirmative, notre homme n'a guère que ce lambeau dans son sac, et toutes les fois qu'il se trouve en compagnie d'un lettré, il ne manque pas d'en faire parade; mais je connais maintenant le pèlerin, et je tâcherai de l'attraper à mon tour. »

Bien que je fusse déjà mortifié très suffisamment, le plus amer déboire me restait encore à subir, savoir le moment où je me retrouverais en face de ma femme et de mes filles : Jamais marmot, au retour de l'école buissonnière, n'a redouté le visage de son professeur autant que j'appréhendais ma rentrée au logis. Je m'étais pourtant arrêté à cette idée de prendre les devants sur leurs reproches furibonds, et de me mettre en colère tout le premier.

Mais hélas, je vis bien, dès l'entrée, que personne chez moi ne se trouvait d'humeur à me chercher noise. Mes femmes étaient toutes en larmes, M. Thornhill leur ayant annoncé lui-même, peu d'instants avant, que leur voyage à Londres n'était plus possible. Les deux *ladies*, à la suite de certains renseignements émanés d'une personne qui nous était hostile, venaient de repartir le jour même. Il n'avait pu découvrir ni l'auteur ni l'exacte portée de ces calomnies, mais sans s'inquiéter ou de ce qu'elles étaient en elles-mêmes, ou de leur mystérieuse origine, il n'en continuait pas moins à vouloir être regardé comme l'ami et le protecteur de notre famille.

Je trouvai mes femmes, par suite de ce triste inci-

dent, très résignées au désappointement qui venait de m'atteindre : il était en quelque sorte noyé dans le leur, bien autrement considérable. Mais nos perplexités venaient surtout de la complète ignorance où nous étions relativement à la personne assez vile pour chercher à perdre de réputation une famille comme la nôtre, trop humble pour exciter l'envie, trop inoffensive pour semer des rancunes sur son chemin.

XV

Toute la scélératesse de M. Burchell se découvre. — A force d'être trop sage on devient fou.

La soirée tout entière et une partie du lendemain furent perdues en vaines démarches ayant pour but de démasquer nos ennemis. A peine nos soupçons épargnèrent-ils une seule famille des environs, et chacun de nous avait, pour les accuser ainsi l'une après l'autre, des raisons spéciales qu'il gardait par devers lui. Tandis que nous étions livrés à toutes ces perplexités, un de nos petits, étant allé jouer au dehors, rapporta un portefeuille qu'il venait de ramasser sur la pelouse. On le reconnut aussitôt comme appartenant à M. Burchell, qui s'en était maintes fois servi devant nous, et nous y trouvâmes, en l'examinant, des remarques, des mémoranda sur différents sujets. Le plus curieux de tous nous parut un pli cacheté, dont la suscription portait ces mots : *Copie d'une lettre à faire remettre aux dames de Thornhill Castle.* Nous demeurâmes immédiatement convaincus que nous avions la main sur notre méprisable calomniateur, et on se demanda si le cachet devait être rompu. Un acte pareil me répugnait fort, mais Sophia « bien assurée, disait-elle, qu'il était le dernier homme du monde auquel on pût attribuer une conduite aussi méprisable », insista pour qu'il fût donné lecture de cette missive. Le reste de la famille

joignit ses instances à celle de notre cadette, et à la requête universelle, voici ce que je lus :

Mesdames,

« Le porteur ne vous laissera point ignorer de qui vous vient la présente. Celui qui l'a écrite est l'ami de l'innocence, et l'antagoniste déclaré de quiconque veut la séduire. Je sais, à n'en pouvoir douter, que vous projetez d'emmener à Londres, comme demoiselles de compagnie, deux jeunes personnes que j'ai pu connaître et apprécier. Comme je ne veux souffrir, ni qu'on abuse de la simplicité, ni que la pureté reçoive la moindre souillure, je viens vous faire savoir que, selon moi, l'inconvenance d'une pareille démarche ne serait pas sans de graves périls. Je ne me suis jamais regardé comme en droit de traiter avec une grande rigueur les êtres flétris dont la débauche fait ses agents, et je n'aurais pas pris ce moyen de vous révéler ma pensée ou de censurer la vôtre, si je ne voyais à tout ceci un but criminel. Acceptez donc le conseil d'un ami, réfléchissez sérieusement au danger d'introduire l'infamie et le vice dans des abris où n'ont habité jusqu'à présent que l'innocence et la paix. »

Plus de doutes, maintenant, plus d'incertitudes. Il y avait bien, dans cette épître, des passages pour ainsi dire à double tranchant, qui pouvaient s'entendre aussi bien des personnes auxquelles elle était adressée, que de celles dont il était question : mais l'intention de nuire était évidente, et nous n'en demandions pas davantage. Ma femme eut à peine la patience de me

laisser achever, et déchaîna contre l'auteur de la lettre tout ce que sa raillerie avait de plus mordant. Olivia se montra tout aussi sévère, et Sophia elle-même resta confondue de tant de bassesse. Pour ce qui me concerne, je regardais cette conduite comme un triste échantillon de l'ingratitude la moins justifiable, et ne pouvais me l'expliquer qu'en l'imputant au désir qu'avait eu M. Burchell de faire demeurer notre cadette au pays, afin de se ménager avec elle de plus fréquentes entrevues. Nous ruminions donc ainsi nos projets de vengeance, lorsque notre second petit garçon vint tout courant nous avertir que M. Burchell approchait à l'autre extrémité des cultures. On comprend mieux qu'on ne les saurait décrire les sensations complexes que procurent à la fois le chagrin d'une récente injure et le plaisir d'une revanche qui ne va plus tarder. Nous ne voulions que lui reprocher son ingratitude, mais au moins fallait-il donner à nos reproches la forme la plus incisive. Nous convînmes, dans ce but, qu'il serait accueilli, comme à l'ordinaire, par le sourire de tous; que l'on bavarderait ensuite avec lui, en lui témoignant une bienveillance encore plus affectueuse, pour la mettre tout à fait hors de garde; et qu'enfin, au sein de ce calme trompeur, éclatant comme un tremblement de terre, nous l'écraserions sous la honte de sa propre infamie. Ceci étant bien entendu, ma femme se chargea de la mise en scène, car elle avait réellement une certaine aptitude aux besognes de ce genre.

Nous le vîmes approcher peu à peu. Il entra, prit une chaise et s'assit :

« Il fait bien beau, monsieur Burchell.

— Très beau, docteur. Je crains cependant que nous n'ayons de la pluie; mes cors me font grand mal.

— Ah! vraiment?... vos cors?... s'écria ma femme avec un bruyant éclat de rire... Puis elle lui demanda pardon, s'excusant sur ce qu'elle aimait beaucoup la plaisanterie.

— C'est de grand cœur que je vous pardonne, ma chère dame, répondit-il... mais je vous assure que si vous ne m'en aviez prévenu, jamais je ne me serais douté que j'eusse dit quelque chose de plaisant.

— Possible, mon cher monsieur, reprit ma femme en nous jetant un regard d'intelligence. Je pense, néanmoins, que vous nous diriez sans peine ce qu'il entre de bons mots dans une once de cette denrée.

— Il faut, madame, repartit Burchell, que vous ayez lu ce matin quelque recueil facétieux, car l'idée de plaisanteries pesées à l'once est vraiment des plus ingénieuses... Je vous avouerai pourtant qu'une demi-once de bon sens m'irait encore davantage.

— De votre part, cela se conçoit, s'écria ma femme, qui continuait à nous sourire, bien que la partie fît mine de tourner contre elle. Je n'en ai pas moins vu tels hommes prétendre au bon sens qui n'en avaient mie.

— Peut-être avez-vous rencontré de même, répliqua son antagoniste, telles femmes qui courent après l'esprit sans la moindre chance de l'atteindre jamais. »

Je commençais à trouver que ma femme aurait quelque peine à mettre les rieurs de son côté; aussi pensai-je qu'il me convenait d'intervenir plus sérieusement. « Esprit et bon sens, m'écriai-je, il ne faut pas y attacher trop d'importance lorsqu'on n'y joint pas

l'intégrité du caractère. C'est là ce qui fait la véritable valeur de l'homme. Le paysan qui ne sait rien, mais n'a rien à se reprocher, est au-dessus du philosophe souillé de vices. Le courage, le génie, qu'est-ce que tout cela, sans la pureté du cœur?

Un honnête homme est le chef-d'œuvre de Dieu.

« J'ai toujours tenu ce lieu commun que Pope a mis en vers, répondit M. Burchell, pour indigne d'un homme de génie, et je le lui reproche comme une abdication de sa légitime supériorité. De même que la réputation des livres ne tient pas au plus ou moins de défauts que la critique y trouve à reprendre, mais à l'éminence des qualités qu'elle y signale, de même les hommes devraient-ils être classés, non d'après leur impeccabilité plus ou moins avérée, mais selon la grandeur des vertus qui se manifestent en eux. L'érudit peut ne rien entendre aux affaires, l'homme d'État se montrer orgueilleux, le guerrier être sourd aux inspirations de la clémence; faudra-t-il pour cela leur préférer l'ouvrier qui creuse péniblement l'ornière de son existence, sans mériter jamais ni l'applaudissement ni le blâme. Autant vaudrait mettre la peinture minutieuse et vulgaire des maîtres flamands au-dessus des œuvres inspirées que les pinceaux italiens offrent à notre admiration.

— Monsieur, répondis-je, cette dernière observation ne manque pas de justesse lorsqu'on juxtapose des vertus éminentes et des défauts secondaires; mais lorsque, dans le même cœur, de grands vices coexistent avec des vertus hors ligne, je tiens que l'ensemble est digne de mépris.

— Peut-être, s'écria-t-il, trouverait-on, en les cherchant bien, quelques monstres comme ceux dont vous venez de parler, unissant des vertus de premier ordre à des vices énormes, mais il ne m'a pas été donné d'en rencontrer un seul depuis que je suis au monde. J'ai toujours constaté, au contraire, que l'ampleur de l'intelligence s'alliait à la bonté des instincts naturels. C'est même une des faveurs de la Providence qu'elle ait bien voulu atténuer l'intelligence chez les êtres dont l'âme est corrompue, et restreindre ainsi la puissance dont l'abus était à craindre. Cette règle paraît même s'étendre au reste des animaux; la perfidie, la cruauté, la couardise sont le partage des faibles et des immondes; les forts, les puissants, sont généreux, intrépides et doux.

— Ces remarques sonnent à merveille, répliquai-je, et pourtant il me serait facile, à ce moment même, de désigner un homme (ici je l'envisageai fixement) dont la tête et le cœur offrent le plus détestable contraste... Oui, monsieur, continuai-je, élevant la voix, et je suis charmé que cette occasion se soit offerte de le démasquer, alors qu'il se croit en pleine sécurité... Tenez, monsieur, reconnaissez-vous ce portefeuille?

— Sans doute, monsieur, répondit-il avec la plus imperturbable assurance. Ce portefeuille m'appartient, et je suis charmé que vous l'ayez retrouvé.

— Et cette lettre, la connaissez-vous? m'écriai-je. Voyons, soyez homme, ne balbutiez pas, regardez-moi bien en face!... Connaissez-vous cette lettre?

— Cette lettre?... mais certainement, puisqu'elle est de moi.

— Et comment se fait-il, repris-je, que vous ayez pu

écrire une pareille lettre, monument de bassesse et d'ingratitude.

— Et vous-même, répliqua-t-il avec une effronterie dont je n'avais jamais rencontré la pareille, par quel abus de vos droits vous êtes-vous permis de rompre ce cachet?... Ne savez-vous pas que vous me donnez ainsi le droit de vous mener tous à la potence?... Je n'ai qu'à me rendre d'ici chez le premier juge du pays venu, et en prêtant serment que vous avez rompu la serrure de mon portefeuille, je vous fais tous pendre devant sa porte. »

Cette bravade m'échauffa tellement les oreilles que je pus à grand'peine contenir ma colère en de justes bornes.

« Sors, m'écriai-je, misérable ingrat!... Ne souille plus ma demeure par ton ignominie!... Sors, et que je ne te revoie jamais!... Franchis ce seuil, et je ne te veux d'autre châtiment que les angoisses de ta conscience, appelée à te servir de bourreau. »

Parlant ainsi, je lui jetai son portefeuille qu'il saisit au vol avec un sourire, et quand il en eut refermé l'enveloppe sans se troubler le moins du monde, il nous laissa tout stupéfaits de son étrange sérénité. Ma femme, surtout, s'exaspérait en voyant que rien n'altérait son beau sang-froid et ne le faisait rougir de ses honteuses menées.

« Ma chère, lui criai-je afin de calmer les passions que je voyais se déchaîner outre mesure autour de moi, il ne faut point nous étonner que les méchants n'aient point de pudeur. Ils ne sont humiliés que si on les surprend à faire le bien; leurs vices, au contraire, ils s'en glorifient.

« La Faute et la Honte, dit l'allégorie, furent compagnes dès le début, et pendant la première partie de leur voyage, on les vit toujours ensemble. A la fin cependant, cette inséparable union parut peser à l'une et à l'autre. La Faute troublait fréquemment le repos de la Honte, et la Honte mettait au jour bien des complots que la Faute eût voulu cacher. En conséquence, après de longues querelles, elles consentirent enfin à se quitter pour toujours. La Faute s'en alla seule, d'un pas audacieux, cherchant à rejoindre le Destin qui marchait devant elle sous la forme d'un bourreau; mais la Honte, timide par nature, revint tenir compagnie à la Vertu, qu'elles avaient, dès le départ, laissée en arrière. De même, enfants, après que les hommes ont franchi quelques étapes sur la route du vice, la Honte les abandonne, et revient veiller auprès des quelques vertus dont ils peuvent encore être doués. »

XVI

La famille emploie la ruse; à rusé, rusé et demi.

A part Sophia, dont je ne me permettrai pas de scruter les sentiments secrets, le reste de la famille se consola facilement de l'absence de M. Burchell, grâce aux visites de notre jeune propriétaire, chaque jour plus fréquentes et plus longues. Bien que déçu dans son espoir de procurer à mes filles les plaisirs de la capitale, il saisissait avec empressement toutes les occasions de leur fournir les menus passe-temps que pouvait admettre notre existence retirée. D'ordinaire, il venait le matin, pendant que mon fils et moi nous vaquions à nos travaux extérieurs, et assis parmi nos femmes, il les amusait en leur racontant les merveilles de Londres, qu'il paraissait connaître à fond. Il leur répétait les moindres propos des coulisses, et les saillies de nos beaux esprits, longtemps avant que les almanachs de la ville en eussent fait leur pâture. Dans les entre-temps de la causerie, il enseignait le *piquet* à mes filles, ou bien encore dressait nos petits à se boxer l'un l'autre, pour les « dégourdir », c'était là son mot. Il y aurait eu là-dessus bien des choses à dire, mais l'espérance de l'avoir pour gendre nous fermait les yeux sur tous ses défauts. Il faut bien convenir que ma femme mettait en œuvre une foule de stratagèmes pour le faire tomber dans le piège; c'est-

à-dire, — employons des mots plus doux, — elle mettait tout en œuvre pour donner du relief aux mérites de sa fille. Si les gâteaux du thé, savoureux et croquants, obtenaient l'approbation générale, c'était Olivia qui les avait fabriqués; si le vin de groseille avait atteint son juste degré de fermentation et de liant, les groseilles avaient été cueillies par Olivia; c'étaient encore les belles mains de notre aînée qui avaient départi à nos conserves ce vert spécial dont on vantait les riches nuances, et quand le *pudding* arrivait à un certain degré de mérite, c'était son intelligence qui avait mesuré la quantité de chaque ingrédient. De temps en temps, la pauvre femme se laissait aller à dire au *squire* qu'elle le croyait d'une taille assortie à celle d'Olivia, et, pour s'en assurer mieux, elle les plaçait debout, côte à côte, en face d'elle. Ces petites ruses, limpides comme cristal, mais qu'elle supposait impénétrables, semblaient plaire à notre bienfaiteur, dont la passion se manifestait chaque jour par quelques nouveaux symptômes. Jamais, à la vérité, de propositions formelles, et pourtant cela y ressemblait fort, et, selon nous, devait y conduire. S'il tardait à se décider, c'était, à notre avis, tantôt par le fait de sa timidité naturelle, tantôt à cause de son oncle qu'il craignait de s'aliéner. Un léger incident, qui survint peu après, nous parut établir, d'une manière certaine, qu'il comptait entrer dans notre famille. Ma femme alla jusqu'à y voir une promesse formelle.

Elle et ses filles étant allées rendre visite à nos voisins Flamborough, apprirent que les membres de cette famille venaient de faire faire leurs portraits par un peintre nomade qui courait le pays et vous

mettait sur la toile, ressemblance garantie, à raison de quinze shillings par tête. Comme depuis longtemps, entre cette famille et la nôtre, il existait une sorte de rivalité en matière de bon goût, cette marche gagnée sur nous jetait l'alarme dans nos esprits, et nonobstant tout ce que je pus dire — je parlai beaucoup, cependant, — il fut résolu que nous nous ferions peindre, nous aussi. Une fois le peintre venu — car il avait bien fallu en passer par là, — nous avisâmes aux moyens de prouver que nous avions, sur le choix des attitudes, des notions plus relevées que nos chers voisins. Ils étaient sept, et s'étaient fait représenter tenant en main sept oranges, conception d'un goût équivoque, en opposition flagrante avec le sentiment des beaux arts. Nous désirions quelque chose de plus ingénieux, et après maints débats, nous tombâmes enfin d'accord qu'on nous représenterait ensemble dans un vaste tableau d'histoire. Ce serait évidemment meilleur marché, puisque le même cadre servirait pour tous, et sous le rapport aristocratique, quelle énorme différence! Presque toutes les grandes familles de notre connaissance avaient employé cette méthode. Ne trouvant pas, de prime abord, dans nos souvenirs, un sujet historique adapté à la circonstance et où chacun de nous trouvât sa place, nous nous contentâmes d'être représentés chacun dans un rôle spécial. Ma femme voulut être peinte en Vénus, et il fut recommandé à l'artiste de n'épargner les diamants ni sur la pièce d'estomac, ni dans la coiffure de la Déesse. Nos deux petits derniers figuraient naturellement à côté d'elle, en qualité d'Amours, tandis qu'avec ma soutanelle et mon rabat je lui présentais les pamphlets de

ma polémique contre Whiston. Olivia serait en amazone, assise sur un banc de gazon fleuri, vêtue d'un habit de cheval en drap vert, passementé d'or, et un fouet à la main. Sophia, costumée en bergère, devait avoir autour d'elle autant de brebis que le peintre voudrait en fournir *gratis*. Moïse enfin porterait une plume blanche à son chapeau.

Le *squire* trouva notre combinaison de si bon goût qu'il insista pour figurer comme un des nôtres, en Alexandre, aux pieds d'Olivia. Nous ne pouvions envisager cette requête que comme indiquant le désir d'entrer dans la famille, et il était impossible d'y répondre par un refus. Le peintre se mit donc à l'œuvre, et comme il travaillait rapidement, avec une assiduité vraiment exemplaire, en moins de quatre jours tout fut terminé. Le morceau était vaste, et notre homme n'avait pas lésiné sur la couleur, ce dont ma femme le loua chaudement. Nous étions tous très satisfaits de l'ouvrage; mais nous venions de constater, une fois le tableau fini, une circonstance désastreuse qui nous plongea bientôt dans une véritable consternation. Il était de telles dimensions que nulle part, dans la maison, nous n'avions assez d'espace pour l'accrocher. On ne comprend guère que nous n'eussions pas prévu cette difficulté si essentielle; mais le fait, l'inexorable fait nous accusait d'une impardonnable négligence.

Il en résulta que ce tableau, dont notre amour propre espérait tant de jouissances, demeura collé au mur de la cuisine (où il avait été peint), trop grand de beaucoup pour passer pas aucune porte, et qu'il devint ainsi la risée de nos voisins. Celui-ci le compa-

rait à la chaloupe de Robinson Crusoé, trop lourde pour être lancée à la mer; celui-là prétendait l'assimiler à un dévidoir dans une carafe, d'autres enfin, — tous se demandant comment il pourrait sortir de la cuisine, — s'étonnaient qu'il y fût jamais entré.

On aurait encore pu prendre son parti d'être ainsi en butte au ridicule, mais si quelques-uns se contentaient de railler, un grand nombre se permettaient les suggestions les plus malveillantes. Le portrait du *squire* placé parmi les nôtres, nous faisait tant d'honneur que l'envie devait naturellement se déchaîner. De fâcheux propos commencèrent à circuler tout bas, et notre repos était sans cesse compromis par de braves gens qui venaient « en amis » nous prévenir de ce que nos ennemis avaient débité contre nous. Nous rétorquions ces mauvais propos avec toute la vivacité possible, mais la médisance ne faisait que gagner à être contredite ainsi.

Nous dûmes ouvrir une nouvelle délibération sur les moyens à prendre pour imposer silence à toutes ces langues malveillantes, et nous en vînmes à un parti que, pour ma part, je trouvais infiniment trop subtil. Voici en quoi il consistait. Notre principal objet étant de mettre à l'épreuve les intentions de M. Thornhill et de savoir ce que signifiaient au juste ses assiduités, ma femme se chargea de le sonder, sous prétexte de lui demander conseil pour le choix d'un mari destiné à sa fille aînée. Si ce préliminaire effrayant ne suffisait pas pour l'amener à se déclarer, on stimulerait ses craintes en lui donnant un rival. Jamais cependant je ne voulus consentir à cette dernière démarche, sans avoir obtenu d'Olivia la solennelle assurance qu'elle

épouserait la personne ainsi appelée à jouer le rôle de concurrent, — sauf le cas où M. Thornhill, voulant empêcher cette union, se déciderait à la prendre pour femme. Ainsi fut convenu ce plan qui n'obtint jamais mon entière approbation, bien que je ne m'y fusse pas opposé avec assez d'énergie.

En conséquence, la première fois que M. Thornhill nous vint voir, mes filles prirent soin de ne point paraître, afin de laisser à leur mère la libre exécution de ses manœuvres : mais elles s'étaient retirées dans la pièce voisine, d'où elles purent suivre la conversation sans en perdre un mot. Ma femme commença par faire adroitement remarquer qu'une des misses Flamborough avait trouvé un excellent parti en la personne de M. Spanker. Le Squire en tomba d'accord, et ma femme partit de là pour ajouter que les bonnes dots attiraient naturellement les bons maris.

« Quant aux filles mal pourvues, le ciel leur vienne en aide! continua-t-elle. A quoi sert la beauté, monsieur Thornhill, à quoi la vertu, à quoi servent tous les mérites du monde, en ce siècle cupide et mercantile? Qu'*a*-t-elle? demande-t-on, et non qu'*est*-elle?... Démentez-moi si vous l'osez.

— Madame, répondit-il, la justesse de vos remarques me frappe autant que leur nouveauté; mais si j'étais roi les choses iraient tout autrement. Mon règne serait l'âge d'or pour les demoiselles sans fortune, et nos deux jeunes amies seraient les premières que je voulusse établir.

— Vous aimez à plaisanter, monsieur, répliqua ma femme. Quant à moi, je voudrais aussi être reine, et je

sais bien alors où j'irai chercher un mari pour mon aînée. Mais, pour parler sérieusement de ce sujet que vous m'avez mis en tête, dites-moi, monsieur Thornhill, si vous n'auriez personne à me recommander pour Olivia. Voici qu'elle a dix-neuf ans ; sa croissance, son éducation me paraissent terminées ; et si l'amour-propre maternel ne m'aveugle point, elle ne manque pas d'un certain charme.

— Madame, répliqua-t-il, si mon choix était libre, je voudrais vous trouver un gendre ayant toutes les perfections de nature à faire le bonheur d'un ange. Je le souhaiterais sage et riche, homme de goût, homme loyal ; c'est là le mari qui conviendrait à miss Olivia.

— Fort bien, monsieur, mais connaissez-vous l'original de ce beau portrait ?

— Non, madame, et je crois impossible de connaître quelqu'un à qui pareil trésor dût être confié. Que dis-je, un trésor ? C'est une déesse, sur ma parole, et, sans flatterie, c'est un ange des cieux.

— Ah ! mon Thornhill, vous exaltez beaucoup trop le mérite de cette pauvre enfant ; mais nous songeons à lui faire épouser un de vos tenanciers, qui a perdu sa mère tout récemment, et qui cherche une bonne ménagère. Vous savez de qui je veux parler, le fermier Williams. C'est un homme dont la position est satisfaisante, monsieur Thornhill, et chez qui elle ne manquera pas de pain blanc. Il l'a déjà demandée à plusieurs reprises (ce qui était vrai), mais avant tout, monsieur, dit-elle par manière de péroraison, je désirerais que cet hymen eût votre aveu.

— Mon aveu, madame ?... Vous me demandez d'approuver un pareil choix ? Jamais, jamais je ne verrai

d'un œil tranquille sacrifier tant d'attraits, tant d'esprit, tant de bonté, à une créature incapable de comprendre la valeur d'un pareil lot. Il y a là une iniquité dont je ne serai jamais complice. D'ailleurs, j'ai mes raisons...

— Vraiment, monsieur? interrompit Déborah. Ceci change bien la thèse. Mais, ces raisons, j'aimerais que vous m'en fissiez part.

— Excusez-moi, madame, reprit-il, elles sont trop profondément enfouies (mettant ici la main sur son cœur) pour que je puisse les produire à la lumière du jour. »

Après son départ, le grand conseil, en séance, demeura fort empêché de tirer au clair ces beaux sentiments. Olivia les regardait comme le témoignage de la passion la plus exaltée; mais je ne partageais pas ces vues optimistes. Il me semblait au contraire assez clair que tout ceci flairait l'amour plutôt que le mariage. De façon ou d'autre, on n'en résolut pas moins de donner suite à la combinaison du fermier Williams, qui, dès l'arrivée de ma fille dans le pays, s'était montré fort épris d'elle.

XVII

Il n'y a guère de vertu qui résiste à une longue et douce tentation.

N'ayant en vue que le vrai bonheur de mon enfant, j'étais flatté des soins assidus de M. Williams, qui était en bonne condition de fortune, rempli de prudence, et d'une sincérité irréprochable. Pour faire revivre son ancienne flamme, il suffit de quelques encouragements, si bien que s'étant rencontrés une ou deux fois à la maison, M. Thornhill et lui, lorsqu'ils venaient y passer la soirée, ils me parurent s'examiner l'un l'autre avec un air peu conciliant; mais, en somme Williams ne devait point de terme à son propriétaire et ne tenait pas grand compte de l'irritation ainsi manifestée par ce dernier. Olivia, pour sa part, jouait à merveille son rôle de coquette — si tant est qu'on joue ce qu'on est naturellement, — et semblait avoir reporté toute sa tendresse sur son nouveau soupirant, préférence que M. Thornhill ne put voir sans en paraître abattu. Il prit congé d'un air pensif, et me laissa quelque peu surpris de ce que, peiné comme il affectait de l'être, il ne songeât pas au moyen si simple par lequel il aurait écarté de lui cette amertume, — savoir le franc aveu d'un attachement honorable. Toutefois, quelle que fût son affliction apparente, celle d'Olivia se manifestait bien autrement

difficile à supporter. Après ces entrevues où elle tenait tête aux deux rivaux et qui se renouvelèrent plusieurs fois, elle se retirait habituellement, et dans une solitude absolue s'abandonnait librement à ses pénibles impressions. Ce fut ainsi que je la trouvai pleurant à chaudes larmes, certain soir où elle avait fait montre de la plus folle gaieté.

«Vous voyez, mon enfant, lui dis-je, que votre confiance dans la passion de M. Thornhill était purement chimérique. Il souffre pour rival un homme qui lui est inférieur sous tous les rapports, bien qu'il dépende de lui de vous obtenir au prix d'un loyal aveu.

— Certainement, mon père, me répondit-elle, vous avez raison; mais ce n'est point sans motifs qu'il ajourne le moment de se déclarer. Je suis sûre de ce que je vous dis là. Sa physionomie, ses paroles attestent la sincérité de son affection. J'espère que, d'ici à peu, la générosité de ses sentiments éclatera au grand jour; vous ne pourrez douter, alors, que mon appréciation ne soit plus juste que la vôtre.

— Olivia, ma chère petite, repartis-je sur le champ, tous les moyens, tous les stimulants employés jusqu'ici pour l'amener à une déclaration positive, c'est vous qui les avez conçus et mis en avant. Vous ne pourrez dire que je vous aie gênée en quoi que ce soit. Mais n'allez pas en conclure, ma chère enfant, que je me veuille prêter indéfiniment à faire de son estimable concurrent le jouet et la dupe de ce penchant que vous avez si mal à propos laissé naître en vous. On vous accordera le temps que vous réclamerez pour amener à une explication formelle votre soi-disant admirateur; mais si, le terme expiré, il n'a pas pris la décision

qu'on attend de lui, j'entends et prétends que l'honnête M. Williams soit récompensé de sa constance. Cette décision m'est commandée par tout ce qui a fait la règle de ma vie passée, et ma faiblesse paternelle ne fera jamais tort à mon intégrité virile. Fixons un jour, aussi éloigné que vous le croirez convenable, et d'ici là, ne laissez point ignorer à M. Thornhill l'époque, fixée d'avance, où je vous donnerai à un autre que lui. Si réellement il vous aime, il n'aura aucune peine à comprendre qu'un seul moyen lui reste de ne pas vous perdre à jamais ».

Cette proposition, à laquelle ma fille ne pouvait rien objecter, fut aussitôt acceptée par elle. Elle renouvela, dans les termes les plus positifs, la promesse qu'elle avait déjà faite d'épouser M. Williams si l'autre persistait à se montrer insensible; et nous saisîmes la première occasion de déclarer, en présence de M. Thornhill, que dans le délai d'un mois, jour pour jour, son rival deviendrait l'époux de notre enfant.

Cette marche vigoureuse sembla redoubler les anxiétés de M. Thornhill; mais je dus m'inquiéter quelque peu de l'effet produit sur Olivia par les incidents dont je viens de rendre compte. Pendant cette lutte entre les inspirations de la prudence et celles du cœur, elle perdait peu à peu toute sa vivacité, cherchait avec ardeur les occasions de rester seule, et donnait alors libre cours à ses larmes. Une semaine s'écoula sans que M. Thornhill eût rien fait pour s'opposer au mariage convenu. La semaine suivante, assidu comme toujours, il ne se montra pas plus explicite. Pendant la troisième huitaine, ses visites cessèrent, et loin que ma fille en témoignât la moindre

impatience, comme je m'y attendais, elle parut tranquille et pensive, attitude que je pris pour de la résignation. En ce qui me concernait, j'éprouvais une véritable satisfaction à penser que mon enfant continuerait certainement à vivre dans une modeste aisance, garantie de paix intérieure, et je l'ap rouvai fréquemment d'avoir su préférer aux jouissances de la vanité, celles d'une vie modeste et bien réglée.

Quatre jours seulement devaient s'écouler encore avant la réalisation du projet d'hymen; c'était le soir; ma petite famille, groupée autour d'un excellent feu, se remémorait les historiettes du passé, traçait des plans d'avenir, entassant projets sur projets, et riant à cœur joie de toutes les folies que chacun hasardait tour à tour.

« Voyons, Moïse, m'écriai-je, puisque nous allons voir, d'ici à peu, le mariage d'un membre de la famille, je voudrais savoir ce que vous pensez en général du train des choses humaines.

— Mon opinion, père, me répondit-il, c'est que tout marche à ravir; et si vous voulez savoir à quoi je songe dans le moment, c'est qu'une fois le fermier Williams marié à ma sœur Livy, ce brave homme nous prêtera, sans rétribution, son pressoir à cidre et ses cuves à brasser la bière.

— Indubitable, mon garçon, indubitable; il nous chantera, par-dessus le marché, pour nous tenir le cœur en joie, la ballade de la *Grande dame et la Mort.*

— Celle qu'il a enseignée à notre Dick, s'écria Moïse : savez-vous bien que le petit drôle la chante déjà d'un bout à l'autre, et fort gentiment.

— En vérité? repris-je; il faut voir cela. Où est le

petit Richard?... qu'il se montre et commence hardiment sa musique.

— Mon frère Dick? répondit Bill, notre dernier; il vient de sortir avec sœur Livy. Mais M. Williams m'a aussi appris deux chansons, et je suis tout prêt à vous les chanter, papa, si cela peut vous faire plaisir. Choisissez entre le *Cygne mourant* ou l'*Élégie du chien enragé*.

— L'*élégie*, mon garçon, l'élégie de préférence à tout. Je ne connais pas ce morceau curieux. Vous, Déborah, sachant à quel point la tristesse altère, vous ne nous refuserez pas une bouteille de votre meilleur vin de groseille, afin de nous regaillardir un peu. J'ai tant versé de larmes, depuis quelque temps, sur les élégies dont on nous inonde, que sans un cordial quelconque, celle-ci aurait raison de moi... Sophy, ma mignonne, prenez votre guitare, et par-ci par-là donnez le ton au petit.

ÉLÉGIE

SUR LA MORT D'UN CHIEN ENRAGÉ

Bonnes gens de tout ordre,
  Oyez cette chanson,
Et si vous la trouvez étonnamment courte,
  Elle ne vous aura pas longtemps retenus.

Dans Islington vivait un homme
  De qui le monde pouvait dire
Qu'il était sur le bon chemin
  Chaque fois qu'il allait prier Dieu.

Il avait un cœur doux et pitoyable
  Au service de ses amis et de ses ennemis.
Chaque jour vêtissant la nudité,
  Quand il endossait ses habits.

Et dans la même ville était un chien,
  Un chien comme il s'en trouve beaucoup en ce lieu :
Roquets métis, levriers croisés de caniche,
  Vile plèbe sans aïeux et sans parchemins.

Ce chien et cet homme se lièrent tout d'abord;
  Mais la brouille étant survenue,
L'animal, pour en venir à ses fins,
  Se mit en colère et mordit notre bipède.

A l'entour, de toutes les rues adjacentes,
  Les voisins accoururent fort surpris,
Jurant que ce chien avait perdu la tête,
  De mordre un si digne personnage.

La plaie apparut sous un triste aspect
  A l'œil de tous ces chrétiens,
Et jurant que le chien était enragé,
  Ils juraient aussi que l'homme allait mourir.

Mais bientôt un résultat miraculeux
  Démentit les vains propos de ces manants :
L'homme se remit de sa blessure,
  Et ce fut le chien qui creva.

— Bravo! mon garçon, voilà, sur ma parole une élégie qu'on peut appeler tragique... Allons, petits, à la santé de Bill, et puisse le sort faire de lui un évêque!

— J'y souscris de tout cœur, ajouta ma femme, et s'il prêche aussi bien qu'il chante, je n'ai pas la moindre crainte de le voir échouer. Au surplus, dans sa famille maternelle, presque tous sont nés musiciens. Il est proverbial, chez nous, que les Blenkinsop ne regardent jamais droit devant eux, que les Hugginson ne sauraient souffler une bougie, parmi les Grogram nul n'est en état de chanter une chanson, pas plus que les Marjoram ne peuvent se tirer d'une historiette.

— Dites-en ce que vous voudrez, interrompis-je, la plus vulgaire de toute ces ballades me plaît mieux que les odes ampoulées de notre temps, ces belles odes dont une seule strophe nous pétrifie, et que nous sommes contraints de louer tout en les détestant... Moïse, passez ce verre à votre cadet!... Le grand tort ou le grand malheur de ces élégiaques, c'est qu'ils se désespèrent à plaisir pour des choses dont les personnes de bon sens ne prennent aucun souci. Qu'une belle dame vienne à perdre son manchon, son bichon, son éventail, et le poète de courir chez lui pour mettre en vers ce mémorable désastre.

— Ce peut être la mode, en effet, répliqua Moïse, pour les compositions du genre élevé; mais les échos du Ranelagh nous apportent des refrains beaucoup plus familiers, tous à peu près jetés dans le même moule. Colin rencontre Dolly, un dialogue s'engage entre eux. Il lui donne quelque bijou de foire à mettre dans ses cheveux, elle riposte par un bouquet détaché de son corsage, après quoi ils s'en vont bras dessus bras dessous à l'église, et adressent aux nymphes, aux tendres bergers, le conseil de se marier le plus vite possible.

— Excellent conseil, m'écriai-je, et je ne vois pas dans le monde entier un autre endroit d'où il puisse être donné plus à propos. En effet, si l'église nous conseille de nous marier, elle nous fournit en même temps une femme, et c'est un admirable marché, mon garçon, que celui où tout en nous apprenant ce qui nous manque, on le met à notre disposition.

— Certes, monsieur, repartit Moïse; mais je ne sais en Europe que deux marchés où les femmes soient à

vendre : le Ranelagh en Angleterre, Fontarabie en Espagne. La foire espagnole n'est ouverte qu'un jour par an; mais nos femmes anglaises s'achètent tous les soirs que Dieu fait.

— Vous avez raison, enfant, s'écria sa mère. Il n'y a que la vieille Angleterre pour que les maris y trouvent femme.

— Et pour que les femmes y gouvernent leurs maris, me hâtai-je d'interrompre. On dit proverbialement, hors de chez nous, que si on jetait un pont en travers du détroit, toutes les femmes du continent viendraient prendre modèle sur les nôtres, car, en Europe, il n'en est point qui vaillent ces dernières. Encore une bouteille, ma bien-aimée Déborah, et Moïse nous régalera de quelque bonne chanson. Que de reconnaissance nous devons au ciel pour nous avoir ainsi ménagé la paix intérieure, la santé, le bien-être!... Je m'estime, en ce moment, plus heureux que le plus grand roi de la terre. Il n'a pas un foyer ainsi entouré; il n'a pas sous les yeux de si aimables visages. Oui, ma Déborah, nous nous faisons vieux, mais le soir de notre existence ne manquera probablement pas de sérénité. Nous venons de deux races qu'aucune souillure n'a flétries, et nous laisserons après nous une bonne et vertueuse postérité. Tant que nos enfants vivront, nous trouverons chez eux assistance et joie. Lorsque nous ne serons plus, ils transmettront à leurs descendants notre honneur intact... Voyons, mon fils, nous attendons ta chanson, et nous voici prêts à faire chorus!... Mais où est ma chère Olivia?... Dans nos concerts de famille, c'est elle qui apporte la voix la plus douce... »

Je parlais encore lorsque Dick entra tout courant : « Papa, papa!... Elle est partie... elle s'en va de chez nous... Partie pour toujours, ma sœur Livy!...

— Partie, enfant?...

— Oui, partie... Elle s'en est allée dans une chaise de poste avec deux *gentlemen* : l'un des deux l'embrassait, et se déclarait tout prêt à mourir pour elle... Ma sœur pleurait, et voulait revenir... Mais il insistait, il pressait toujours... Elle a fini par monter en voiture en répétant : Que va dire mon pauvre père en apprenant que je suis perdue!...

— C'est, pour le coup, mes enfants, que notre malheur est consommé, m'écriai-je alors. Nous n'avons plus à espérer ici-bas une heure de joie... Que l'implacable vengeance de la justice éternelle pèse sur cet homme et ceux de sa race!... Elle atteindra ce vil ravisseur, elle le punira : car il a paralysé l'essor de cette âme innocente que je guidais vers le ciel... Une enfant si loyale et si candide... Ah! c'en est fait, désormais, de toute félicité!... Allons, enfants, il faut courber la tête sous la douleur et l'infamie... Je sens, au dedans de moi, mon cœur s'effondrer et se rompre...

— Comment, père, reprit mon fils aîné, est-ce là votre courage?...

— Du courage, enfant?... Ah! certes, il verra que le courage ne me manque pas... Qu'on apporte mes pistolets!... Je veux poursuivre l'auteur de cette trahison... Tant qu'il sera sur cette terre, je ne cesserai de m'attacher à ses pas... Tout vieux que je suis, il verra que je dispose encore de l'aiguillon vengeur... Le lâche!... Que de couardise dans son abominable perfidie!... »

J'avais, tout en parlant, décroché mes pistolets,

lorsque ma pauvre femme, dont l'emportement n'égalait pas le mien, m'étreignit à bras-le-corps.... « Mon bon, mon très cher mari, s'écria-t-elle... La Bible est la seule arme qui convienne à vos mains affaiblies par l'âge... Ouvrez ce saint livre, mon époux bien-aimé!... Puisez-y la patience que réclament ces premières angoisses, si indignement trompés que nous soyons.

— En vérité, reprit mon fils après un moment de silence, votre colère est trop violente, et ne sied point à votre saint caractère. Ma mère devrait trouver en vous un consolateur, et vous irritez la douleur qu'elle éprouve. Sied-il à votre rôle ici-bas de prodiguer ainsi les malédictions, même à votre plus cruel ennemi?... Non, vous ne devez pas le maudire, tout infâme qu'il puisse être.

— Je ne l'ai point maudit, mon enfant... L'aurais-je effectivement maudit?...

— Certes, monsieur, et deux fois de suite.

— En ce cas, que Dieu me pardonne.... et à lui aussi!... En ce moment, mieux que je ne l'avais fait encore, je comprends, mon fils, que pour nous enseigner à bénir nos ennemis, il fallait une charité surhumaine. Amour et gloire au divin maître qui nous donna le premier cette leçon sublime! Pour le bien qu'il nous a donné, pour celui dont il nous prive, bénissons le saint nom de l'Homme-Dieu!... Mais pour appeler des larmes dans ces yeux qui ne pleuraient plus depuis tant d'années, il a fallu, croyez-le bien, une douleur peu commune... Mon enfant... Perdre et flétrir cette chère âme!... Ah! puisse-t-il connaître un jour, lui aussi!... Qu'allais-je dire encore, et le ciel me pardonnera-t-il?... Vous vous rappelez, ma chère femme, combien elle

était bonne et charmante... Jusqu'à cette heure de faiblesse, son unique souci fut de nous rendre heureux... Que n'est-elle morte!... Mais, la voilà perdue, l'honneur de la famille est souillé!... Quant à mon bonheur, il n'est plus de ce monde... C'est ailleurs qu'il faudra désormais le chercher... Voyons, mon enfant, toi qui les as vus partir... Peut-être l'a-t-il emmenée de force... Si cela est, s'il l'a violentée, elle peut encore être innocente.

— Oh non, monsieur, repartit l'enfant... Il se contentait de l'embrasser et de l'appeler : mon ange!... Elle pleurait beaucoup, en s'appuyant sur son bras, et ils se sont éloignés très vite.

— C'est une ingrate, s'écria ma femme, que ses larmes empêchaient d'articuler une parole... Nous n'avions pas mérité qu'elle nous traitât ainsi... Jamais on n'a cherché à contraindre ses affections... Cette misérable fille a honteusement abandonné ses parents, sans avoir été provoquée en rien. Elle ne saurait invoquer aucune excuse pour courber ainsi vers le tombeau votre tête grise... Au reste, je vous y suivrai de bien près... »

Cette soirée, le point de départ de nos vrais malheurs, se passa ainsi dans l'amertume de nos doléances et dans les élans mal soutenus d'une sorte d'enthousiasme passager. Je résolus cependant de découvrir, quel qu'il pût être, le destructeur de notre félicité, pour l'accabler des reproches qui lui étaient dus. Le lendemain, au déjeuner, nos regards cherchaient malgré nous cette malheureuse enfant qui, d'ordinaire, nous y apportait un si riche contingent de vie et de gaieté. Ma femme, comme elle l'avait déjà fait, essayait d'alléger son cœur par d'inutiles invectives.

« Jamais, s'écria-t-elle, jamais ce déshonneur vivant de notre famille n'obscurcira de son ombre un seuil jusqu'à présent immaculé. Je ne lui donnerai jamais plus le nom de fille... Non, non, qu'elle reste, la malheureuse, auprès de l'homme qui l'a séduite... Elle peut encore nous couvrir de honte, mais elle ne nous trompera plus.

— Femme, lui dis-je, cessez de parler aussi durement. Autant que vous je déteste le péché qu'elle a commis. Mais à Dieu ne plaise que cette maison et ce cœur soient pour jamais fermés à la pauvre pécheresse que le repentir nous ramènerait... Plutôt elle se débarrassera du lacet où elle est prise, mieux elle sera venue dans mes bras... Les meilleurs peuvent succomber aux premières attaques. Un cœur novice est mal défendu contre la tromperie, et le charme de la nouveauté dissimule les profondeurs de l'abîme. Une première faute est souvent fille de la simplicité... Celles qui la suivent appartiennent seules à la perversité humaine... Je le répète, cette malheureuse créature trouvera bon accueil dans ce cœur et dans cette maison, y revînt-elle avec la flétrissure du vice. Mon oreille ne restera pas fermée aux harmonies de sa voix, et, comme jadis, je m'appuierai tendrement à sa jeune poitrine, pourvu que le repentir y ait trouvé place... Mon fils, apportez ici ma Bible et mon bâton de voyage!... En quelque lieu qu'elle soit, je prétends l'aller trouver, et si je ne peux la dérober à l'infamie, au moins empêcherai-je que le scandale se perpétue. »

XVIII

Un père cherchant sa fille pour la rendre à la vertu.

Bien que l'enfant ne pût nous décrire l'extérieur du personnage qui avait fait monter ma fille en chaise de poste, mes soupçons n'en tombèrent pas moins de la façon la plus précise et la plus certaine sur notre jeune propriétaire, dont la réputation, en pareille matière, n'était que trop répandue. Je dirigeai donc mes pas vers Thornhill Castle, afin d'y manifester ma légitime indignation, et si cela se pouvait, de ramener ma pauvre fille. Mais, avant d'y être parvenu, je rencontrai un de mes paroissiens, lequel me dit avoir vu passer, dans une chaise de poste, une jeune personne ressemblant à ma fille, en compagnie d'un gentleman qui, d'après la description de ce témoin fortuit, ne pouvait être que M. Burchell; les fugitifs, d'ailleurs, allaient grand train. Ces renseignements, malgré tout, ne me satisfirent point. Je continuai donc vers le château du jeune *squire*, et bien qu'il fût encore de très grand matin, j'insistai pour être immédiatement admis auprès de lui. Bientôt il se présenta, sans le moindre signe d'embarras ni de crainte, et parut stupéfait quand je lui appris l'enlèvement de ma fille, protestant d'ailleurs, sur sa foi de gentleman, qu'il y était totalement étranger. Je me reprochai donc mes premiers soupçons, et n'accusai plus que M. Burchell, avec qui,

tout récemment, — je me le rappelai fort à propos, — Olivia s'était procuré quelques entretiens particuliers Tous mes doutes furent d'ailleurs levés par la comparution d'un autre témoin, déclarant que cet homme et ma fille étaient positivement partis pour les eaux, situées à une trentaine de milles, et où se trouvaient réunis bon nombre de baigneurs.

Arrivé à cet état mental où le besoin d'agir précipitamment domine celui de réfléchir mûrement sur ce qu'il y a de mieux à faire, je ne me demandai pas un seul moment si ces indications ne m'étaient pas fournies par des gens tout exprès apostés pour imprimer une fausse direction à mes recherches, et je résolus de poursuivre ma fille et son prétendu séducteur dans la ville même où leur présence m'était signalée. Je marchai avec une ardeur fiévreuse, et je questionnai plusieurs individus que je rencontrai sur la route. Personne, toutefois, ne me procura le moindre renseignement jusqu'à mon entrée dans la ville, où je fus abordé par un cavalier que je me souvins d'avoir vu quelquefois à la table du *squire*. Il m'assura que si je me donnais le souci de pousser jusques aux courses (tout au plus une trentaine de milles), j'étais certain de rejoindre mes gens. Il les y avait vus, pas plus tard que la veille au soir, et à l'assemblée les grâces de ma fille avaient enlevé les suffrages de tous les assistants. Je partis de grand matin, toujours à pied, pour l'endroit indiqué. A quatre heures de l'après-midi j'arrivai sur le champ de courses. Il était une brillante réunion de gens oisifs et riches, tous préoccupés du même objet, la recherche du plaisir; bien différent était mon but. à

moi qui venais pour arracher au mal une pauvre âme en perdition. Je crus entrevoir M. Burchell à quelque distance de moi; mais, comme s'il redoutait ma rencontre, il se perdit dans la foule au moment où j'allais l'aborder, et je ne le retrouvai plus. Je compris alors, la réflexion m'étant revenue, qu'il serait bien inutile de continuer une pareille poursuite, et je me décidai à reprendre le chemin de mon humble résidence, où toute une innocente famille avait besoin de moi. Mais l'agitation de mes pensées et les fatigues que je venais de subir déterminèrent un accès de fièvre dont je ressentis les premiers symptômes avant d'avoir quitté l'hippodrome. C'était là un nouveau désastre, et bien imprévu, pour un homme qui se trouvait à quelque soixante-dix milles de son logis. J'entrai donc dans une petite *ale-house* placée au bord de la route, et, dans cet asile ordinaire de l'indigente frugalité, je me mis patiemment au lit pour laisser son cours au mal qui me dévorait. Pendant près de trois semaines, ma faiblesse ne me permit pas de bouger; mais, finalement, ma bonne constitution prit le dessus, bien que je n'eusse pas à ma disposition de quoi me faire soigner comme il l'eût fallu. Il se pourrait que l'anxiété où me jetait l'impossibilité de payer ma dépense eût déterminé une rechute, si un voyageur, entré simplement pour se rafraîchir au passage, n'était venu à mon aide. Ce personnage n'était autre que le charitable libraire de *Saint-Paul's Churchyard*, qui a écrit tant de petits ouvrages pour les enfants : il s'intitulait leur ami, mais, à bien parler, il était celui de l'humanité tout entière. A peine descendu de cheval, il se montra pressé de repartir, car il avait

toujours sur les bras quelque affaire de la plus haute importance, et dans ce moment-là même il réunissait tous les éléments d'une grande histoire, celle de M. Thomas Trip. Je me remémorai immédiatement la face rubiconde et bourgeonnée de ce digne homme, chez qui avaient paru quelques-unes de mes réfutations à l'adresse des Deutérogamistes contemporains, et je pus lui emprunter quelques *soverings*, remboursables aussitôt après mon retour. Libre désormais de quitter l'auberge où j'avais trouvé un abri, mais me sentant encore très faible, je me décidai à reprendre, sans me hâter, sur le pied de dix milles par jour, le chemin de mon logis. Avec la santé, mon calme habituel m'était revenu, et je condamnais en moi cet orgueil qui m'avait rendu rebelle au châtiment providentiel. Un homme sait rarement, avant de l'avoir éprouvé, combien de malheurs il est capable d'endurer sans que sa patience soit à bout. De même qu'en gravissant les hauteurs que l'ambition nous a montrées d'en bas si radieuses, chaque pas vers le sommet nous révèle des obstacles et des difficultés d'abord dérobées à nos regards, de même, quand nous descendons des cimes où le plaisir nous a transportés, bien que tout d'abord les tristes vallons que le malheur ouvre devant nous paraissent obscurs et désolés, encore y trouve-t-on (je parle des âmes qui savent s'observer elles-mêmes) de quoi charmer la descente et la rendre presque agréable. A mesure qu'on s'en rapproche, l'objet le plus sinistre perd quelque chose de son horreur, et l'œil de l'esprit, fait aux ténèbres qui l'environnent, sait y démêler une clarté consolante.

J'avançais résolument et je marchais depuis environ

deux heures, lorsque j'aperçus ce que je pris, à distance, pour une voiture publique vers laquelle je me hâtai, dans l'espoir d'y trouver place : il se trouva pourtant que c'était le chariot d'une troupe d'acteurs nomades, chargé de décors et autres accessoires scéniques qu'il transportait dans un village voisin, où la représentation devait avoir lieu. Cette charrette n'avait pour gardiens que le conducteur de l'attelage et un des membres de la troupe, les autres comédiens ne devant arriver que le lendemain. En route, selon le proverbe, un bon compagnon est ce qui fait arriver le plus tôt. Je liai donc conversation avec le pauvre histrion, et comme je m'étais découvert jadis quelques dispositions pour la scène, je dissertai sur son art avec ma liberté habituelle : mais, étant peu au courant du théâtre actuel, je lui demandai le nom des auteurs dramatiques en vogue, je voulus savoir quels étaient les Dryden, les Otway contemporains. « Monsieur, me dit l'acteur, je doute fort qu'aucun de nos dramaturges modernes se crût fort honoré d'être mis sur le même rang que les écrivains dont vous me parlez. Le genre de Dryden et de Rowe est complètement passé de mode; notre goût a reculé d'un bon siècle. Fletcher, Ben Jonson et toute l'œuvre de Shakspeare, on ne veut plus autre chose.

« Comment, m'écriai-je, se peut-il que notre époque s'éprenne de ce dialecte suranné, de cette plaisanterie centenaire, de ces types outrés qu'on trouve en abondance chez les écrivains en question?

— Monsieur, repartit mon compagnon, notre public se préoccupe fort peu du dialecte, des plaisanteries ou des caractères. Là n'est point son vrai souci. Les gens

vont au théâtre pour se divertir, et sont parfaitement satisfaits de la brillante pantomime à grand spectacle qu'on leur sert sous prétexte de Ben Jonson ou de Shakspeare.

— Je suppose alors, m'écriai-je, que les auteurs dramatiques de notre temps cherchent plutôt à prendre modèle sur Shakspeare que sur la réalité même.

— A dire vrai, me fut-il répondu, je ne crois pas qu'ils cherchent à rien imiter, et, au fait, le public ne leur demande rien de pareil. Ce qui, dans une pièce, enlève les applaudissements, ce n'est point la composition même du drame, mais les situations, les surprises qu'on y introduit bon gré mal gré. Je sais une œuvre scénique dans laquelle pas un mot spirituel ne s'est fourvoyé, mais qui n'en est pas moins devenue populaire. J'en sais une autre dont la chute n'a été conjurée que par un violent accès de colique, dont le poète avait gratifié son principal personnage. Non, monsieur, ne vous y trompez point, les ouvrages de Congrève et de Farquhar sont trop ingénieux pour le goût de nos jours, et le dialecte dont nous usons est bien autrement rapproché de la nature. »

Cependant l'équipage de la troupe nomade était parvenu au village où, paraît-il, notre approche avait été signalée, et où chacun était sur sa porte pour nous voir passer; car, — ceci est une remarque de mon compagnon de route, — les comédiens errants ont toujours plus de spectateurs dans les rues qu'à l'intérieur de la salle de spectacle. Je ne pris garde à l'incongruité de ma personne en telle compagnie que lorsque je vis une foule de rustres s'assembler autour de moi. Je me réfugiai, en conséquence, dans la pre-

mière taverne venue, et une fois introduit dans le salon commun, je me vis accoster par un personnage fort bien mis, qui me demanda si j'étais réellement le chapelain de la troupe, ou si je portais simplement le costume de mes rôles. Quand je l'eus mis au courant du véritable état des choses, il eut l'obligeance de nous offrir, à l'acteur et à moi, un grand bol de punch, autour duquel nous l'écoutâmes parler politique avec beaucoup de chaleur et d'une manière très intéressante. Je ne pus voir en lui, tout au moins, qu'un membre du Parlement, et me trouvai à peu près sûr de mon fait, lorsqu'après s'être informé de ce qu'il y avait dans le garde-manger, il insista pour nous emmener souper chez lui, le comédien et moi, ce à quoi il fallut bien consentir, après maint et maint refus de politesse.

XIX

Portrait d'une personne mécontente du gouvernement actuel, et craignant la perte de nos libertés.

La maison où nous devions être reçus se trouvait à petite distance du village; notre hôte, la voiture n'étant pas attelée, proposa de nous conduire à pied, et nous arrivâmes ainsi à l'une des plus magnifiques résidences que j'eusse vues dans cette contrée. Les appartements où on nous fit entrer étaient nouvellement meublés et avec une suprême élégance. Notre hôte sortit pour aller donner quelques ordres, et le comédien, avec un clin d'œil significatif, fit une remarque sur le bon gîte que la Providence nous avait fourni. Notre amphitryon revint peu après, on apporta un souper fin, deux ou trois dames en élégant déshabillé parurent l'une après l'autre, et l'entretien s'engagea sur un ton assez vif. Mais la politique absorbait la pensée de notre hôte, qui ne pouvait se lasser d'y revenir sans cesse, parlant de « la liberté » avec un mélange d'enthousiasme et de terreur.

La nappe une fois enlevée, il me demanda si j'avais lu le *Monitor*, et comme je lui répondis que non :

« Et l'*Auditor* non plus, je suppose? s'écria-t-il fort surpris.

— Pas plus l'un que l'autre, me fallut-il répondre.

— Voilà qui est singulier, fort singulier, reprit

notre Lucullus. Je lis, moi, presque toutes les feuilles qui s'impriment. Le *Daily*, le *Public*, le *Ledger*, la *Chronicle*, le *London Evening*, le *White-hall Evening*, les dix-sept *magazines*, les deux *revues*, et bien qu'ils paraissent s'exécrer, je les aime tous infiniment. La liberté, monsieur, voilà ce dont tout Anglais a le droit de s'enorgueillir, et, par toutes mes mines du Cornouailles, je respecte les hommes qui la maintiennent.

— Je compte bien qu'à ce titre vous respectez aussi le monarque, m'écriai-je avec intention.

— Oui, répliqua mon hôte, quand il fait ce que nous voulons qu'il fasse; mais s'il marche dans la voie où nous l'avons vu s'engager depuis peu, je ne prendrai plus grand intérêt à ses affaires. Veuillez remarquer que je n'en dis rien, mais je n'en pense pas moins. Il y a certaines choses que j'aurais pu mieux diriger si j'eusse été à sa place. Je ne crois pas qu'il soit entouré de conseillers assez nombreux. Il devrait prendre l'avis de toute personne disposée à le lui donner, et nous verrions alors le vaisseau de l'État voguer un peu moins au hasard.

— Quant à moi, m'écriai-je, ces gens qui se mêlent de donner leur opinion quand elle n'est point sollicitée, me paraissent bons à mettre au pilori. Tout honnête homme devrait avoir à cœur et regarder comme un devoir de porter secours au point le plus faible de notre Constitution, à ce pouvoir sacré qui va déclinant de jour en jour, et perd sa légitime part d'influence sur les affaires publiques. Mais les masses ignorantes s'étourdissent du cri de : Liberté! et jettent dans la balance, sur le plateau qui déjà s'abaisse, l'ignoble appoint dont elles disposent.

— Comment, riposta une de nos dames, me faudra-t-il voir un être assez vil, assez sordide pour se poser en ennemi de la liberté, en champion de la tyrannie? De la liberté, ce don sacré du ciel, ce glorieux privilège du peuple anglais?...

— Est-il possible, s'écria notre hôte, que l'esclavage ait encore un défeuseur parmi nous? Est-il un être assez abject pour renoncer aux privilèges de sa race? Je vous le demande, monsieur, en est-il un seul?

— Non, monsieur, répondis-je aussitôt, je tiens pour la Liberté, ce divin attribut, Liberté glorieuse, dont on a fait récemment un thème à déclamations. Je voudrais que tous les hommes fussent rois. Je ne serais pas fâché de porter moi-même la couronne. La nature nous a donné à tous un droit égal de monter sur le trône. A ne prendre que l'origine des choses, nous sommes universellement égaux. C'est mon opinion, comme ce fut autrefois celle d'une secte d'honnêtes gens, qui furent baptisés Niveleurs. Ils voulurent s'ériger en communauté, pour s'assurer une part égale de liberté. Mais hélas! ils se heurtaient à une chimère. En effet, il en était parmi eux qui, supérieurs par la force, supérieurs par la ruse, devenaient petit à petit les maîtres du demeurant, attendu que si le *groom* enfourche le cheval en vertu de sa supériorité d'intelligence, un animal plus fin que le groom doit inévitablement lui monter aussi sur les épaules. Donc, la soumission faisant partie du lot de l'humanité, — quelques-uns, de plus, étant nés pour le commandement, les autres pour l'obéissance, — la question se réduit à savoir, puisque les tyrans sont inévitables, s'il vaut mieux les avoir dans la même maison que

nous, ou dans le même village, ou un peu plus loin encore, savoir dans la métropole. Or, monsieur, moi qui déteste par nature le visage d'un tyran, je suis d'autant plus satisfait qu'on le relègue plus loin de ma personne. Il paraît que la plupart des hommes partagent, à cet égard, mon opinion ; c'est pour cela qu'ils ont unanimement créé les rois, dont l'élection diminue le nombre des tyrans, et met la tyrannie à plus longue distance de ceux qu'elle offusque. Maintenant, les grands de l'État, — tyrans eux-mêmes avant qu'on n'eût monopolisé la tyrannie au profit d'un seul, — se trouvent les ennemis naturels d'un pouvoir qui les réprime, et dont le faix, quoi qu'on fasse, pèsera toujours plus aux classes inférieures qu'à toute autre, précisément parce qu'elles en forment la base et l'appui. Les grands sont par conséquent intéressés à diminuer autant que possible le pouvoir royal, attendu que tout ce qu'ils lui enlèvent leur retourne par la force des choses, et, s'ils ont un rôle dans l'État, c'est celui qui consiste à saper sourdement l'autorité du mono-tyran pour reconquérir celle dont ils étaient primitivement investis. L'État, d'un autre côté, peut se trouver en telles circonstances, ses lois peuvent être combinées de telle façon, les classes riches peuvent obéir à de telles tendances, que tout le monde se trouve d'accord pour cette œuvre de destruction anti-monarchique. Examinons ceci de plus près.

« En premier lieu, si l'État est ainsi organisé, que l'accumulation des richesses dans les mêmes mains s'y trouve favorisée, et si les riches deviennent ainsi toujours plus opulents, ceci ne saurait manquer de grandir leur ambition. Or, cette accumulation des

richesses est la conséquence naturelle de ce qui se passe maintenant, puisque l'avoir national s'accroît du commerce avec l'extérieur plus que de ce qui se produit dans le pays même; le commerce extérieur ne pouvant être entrepris et heureusement mené que par les détenteurs de gros capitaux. Or, ces capitaux, outre les bénéfices des transactions avec l'étranger, possèdent aussi chez nous les avantages qui dérivent de l'industrie indigène. Les riches puisent ainsi la richesse à deux sources, tandis qu'une seule est accessible aux pauvres. De cette sorte, chez tous les peuples commerçants, la richesse va toujours s'accumulant aux mêmes mains, ce qui les a fait aboutir, jusqu'à présent, au régime aristocratique.

« Autre point de vue. Les lois d'un pays peuvent également contribuer à cette concentration de la richesse; c'est quand elles ont pour effet de rompre les liens naturels qui cimentent l'union des classes riches et des classes indigentes, et lorsque, par exemple, elles préviennent le mariage d'un riche avec un individu n'appartenant point à la même catégorie, — ou bien encore si, faute d'argent, tel ou tel homme est réputé hors d'état de servir utilement le pays, ce qui met cet homme, lorsqu'il est bien avisé, dans la nécessité de courir après la fortune. De tels moyens, et mille autres de la même espèce, déterminent l'accumulation des richesses. Le possesseur des trésors qu'on a grossis ainsi, une fois que ses besoins et ses plaisirs ont absorbé de ses revenus tout ce qui leur revient, ne saurait employer l'excédent qu'à l'acquisition du pouvoir politique. Ce qui revient à dire qu'il met dans sa dépendance le plus de gens possible, qu'il

achète la liberté des âmes besogneuses ou vénales, de ces hommes qui, pour un morceau de pain, n'hésitent pas à subir les humiliations de la tyrannie directe, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, contiguë. Ainsi se groupe, autour d'un particulier très opulent, un cercle d'adhérents recrutés parmi les pauvres, et la politique fondée sur l'accumulation des richesses peut être comparée au système de Descartes, où chaque planète entraîne après elle son tourbillon, sa poussière d'astres. J'ajoute d'ailleurs que les gens disposés à se mouvoir dans ce tourbillon de l'homme puissant sont exclusivement ceux que la nature a créés pour être esclaves, la populace humaine, dont les âmes, dont l'éducation sont adaptées à la servitude, et qui, de la liberté, savent à peine le nom.

« Toutefois, en dehors de l'influence du grand personnage opulent et de la sphère où elle s'exerce, se trouve placé un nombre considérable d'individus, savoir ceux qui tiennent le milieu entre l'opulence extrême et le vil prolétariat; gens trop à leur aise pour subir l'absorption d'un puissant voisin, pas assez pour asseoir les bases d'une tyrannie à leur profit spécial. C'est dans cet ordre moyen qu'on trouvera généralement tout ce que la société comporte de génie pour les arts, de sagesse politique et de vertus privées. Aussi cet ordre seul est-il le véritable champion de la Liberté ; c'est lui qu'à bon droit on peut qualifier de Peuple. Maintenant, il peut arriver que dans un État cet ordre moyen perde tout influence, et que sa voix soit noyée parmi les clameurs de la populace. Admettez, en effet, que la fortune jugée nécessaire pour donner droit de prendre part aux affaires poli-

tiques soit dix fois moindre qu'elle ne l'était à l'époque où la Constitution fut établie, il est clair qu'on aura introduit dans le corps politique un grand nombre d'individus appartenant à la classe infime, et que, forcément entraînés par le tourbillon des individualités aristocratiques, ils iront où voudra les conduire la classe dominante. Lorsque les choses se présentent ainsi, l'ordre moyen n'a plus qu'à défendre de son mieux la prérogative et le privilège du principal dépositaire de l'autorité; il doit le faire avec une circonspection, mais c'est pour lui un devoir sacré. Il sert effectivement de contre-poids à la caste opulente, il empêche les grands d'opprimer dix fois plus lourdement l'ordre moyen placé au-dessous d'eux et du monarque. Ce dernier ordre peut être comparé à une ville dont les grands font le siège, et pour laquelle le gouverneur est allé recruter au dehors une armée de secours. Tant que les assiégeants ont quelque chose à craindre pour eux-mêmes, ils offrent naturellement aux gens de la ville les conditions les plus séduisantes; ils font sonner les belles paroles et reluire les privilèges à concéder; mais si une fois ils triomphent du gouverneur qui est sur leurs derrières, les murailles de la cité ne protégeront pas longtemps ceux qui l'habitent. Ce qu'ils ont à espérer en pareil cas, ils peuvent le voir soit en Hollande, soit à Gênes, soit à Venise, où les lois régissent le pauvre, mais où les riches régissent la loi. Je suis donc partisan de la monarchie; je mourrais pour elle, sacrée qu'elle est à mes yeux, car s'il y a quelque chose de sacré parmi les hommes, ce doit être l'oint du Seigneur, institué pour gouverner un peuple, et toute atteinte portée à sa personne, soit en

guerre, soit en paix, est un empiètement sur les véritables libertés d'un sujet. Les grands mots de liberté, de patriotisme, d'Anglais libre et fier ont déjà produit assez de mal; espérons que les vrais enfants de la Liberté s'opposeront à ce qu'un plus grand dommage résulte de ces retentissantes futilités. J'ai connu, dans mon jeune temps, beaucoup de ces prétendus libéraux; je ne m'en rappelle pas un seul qui ne fût un tyran de cœur, un tyran domestique. »

Je m'étais bien aperçu que la chaleur de l'improvisation m'avait entraîné à passer de beaucoup, comme longueur de discours, la limite des convenances. Mais l'impatience de notre hôte, qui plusieurs fois déjà s'était proposé de m'interrompre, ne put pas se contenir davantage.

« Eh quoi, s'écria-t-il, j'ai donc tout ce temps-ci, régalé un jésuite déguisé sous la robe d'un ministre?... Ah! par toutes les mines du Cornouailles, il va déguerpir, ou je ne m'appelle plus Wilkinson!... »

Je vis aussitôt que j'étais allé trop loin, et demandai pardon de m'être exprimé avec si peu de ménagements.

« Pardon? reprit-il plus furieux que jamais... De pareils principes n'ont pas besoin d'un seul pardon, mais de dix mille. Comment, renoncer à nos libertés, à nos biens, et comme disent les gazettes, nous coucher à plat ventre pour que des sabots nous servent de selle... Je vous somme, monsieur, de quitter immédiatement cette maison. J'insiste là-dessus pour parer à des conséquences encore plus fâcheuses. »

J'allais renouveler mes excuses; mais justement alors on entendit un laquais frapper à la porte, et nos

deux dames de s'écrier : « Pour sûr et certain, ce sont nos maîtres qui reviennent! »

Notre amphitryon, paraît-il, était tout bonnement le sommelier du château qui, en l'absence du propriétaire, avait voulu se donner de grands airs et trancher, lui aussi, du gentilhomme. Convenons-en, il parlait politique au moins aussi pertinemment que la plupart des *country-gentlemen*. Mais je ne saurais donner une idée de ma confusion, lorsque je vis le maître du logis entrer avec sa femme; et leur surprise en nous trouvant si confortablement attablés fut pour le moins aussi grande que la nôtre.

« Messieurs », s'écria le vrai châtelain, s'adressant à mon compagnon et à moi, « nous sommes à votre service, madame et moi, mais l'honneur inattendu que vous nous faites est vraiment de nature à nous confondre. »

Si peu qu'ils s'attendissent à nous surprendre là, nous nous attendions encore moins à les y voir apparaître, et le sentiment intime de mon absurde position me privait encore de la faculté de parler, lorsque je vis entrer à son tour, qui croira-t-on?... la chère miss Arabella Wilmot, celle-là même qui naguère avait dû épouser mon fils Georges, mais dont le mariage avait avorté comme je l'ai dit plus haut.

Dès qu'elle me vit, elle accourut se jeter dans mes bras avec une extrême joie.

« Cher monsieur, s'écria-t-elle, à quel heureux accident sommes-nous donc redevables de votre visite?... Je suis certaine que mon oncle et ma tante vont être ravis d'apprendre qu'ils ont pour convive l'excellent docteur Primrose. »

Mon nom une fois prononcé, le vieux gentilhomme et son épouse, s'avançant vers moi le plus poliment du monde, me firent un accueil aussi cordial que je le pouvais souhaiter. Ils ne surent cependant pas dissimuler un sourire quand ils furent exactement informés des circonstances qui m'avaient amené chez eux; mais l'infortuné sommelier, qu'ils avaient d'abord voulu congédier sur l'heure, obtint à ma requête, un pardon absolu.

M. et mistress Arnold, à qui appartenait le château, insistèrent pour me garder quelques jours, et comme leur nièce, — ma charmante élève, dont l'intelligence s'était développée sous ma direction, voulut bien joindre ses instances aux leurs, je me laissai persuader. On m'assigna pour la nuit une fort belle chambre, et le lendemain matin, de bonne heure, miss Wilmot voulut se promener avec moi dans les jardins, dessinés et plantés à la moderne. Après m'avoir montré pendant quelque temps les beautés de l'endroit, elle me demanda, du ton le plus désintéressé, si j'avais reçu depuis quelque temps des nouvelles de George.

« Hélas, madame, m'écriai-je, voici près de trois ans qu'il est absent, et nous n'avons reçu, ses amis ni moi, aucune lettre de lui. J'ignore où il réside, peut-être suis-je destiné à ne revoir jamais ni mon fils ni le bonheur. Non, ma chère dame, elles ne sont plus faites pour nous, ces heures charmantes comme nous en passions tant, il y a quelques années, autour du foyer de Wakefield. Ma petite famille se disperse rapidement, et la pauvreté ne nous a pas seulement amené son cortège de privations; elle nous a couvert d'infamie. »

L'excellente jeune fille ne put retenir ici une larme,

et la voyant si disposée à un excès d'attendrissement, je crus devoir m'abstenir d'entrer dans le détail de ce que nous avions eu à souffrir. Néanmoins, je puisai une certaine consolation dans la certitude que le temps ne m'avait pas effacé de son cœur, et je fus satisfait d'apprendre que, depuis notre départ, elle avait déjà refusé bon nombre de demandes à fin de mariage. Elle me conduisit sur tous les points de la vaste enceinte, pour me montrer les améliorations récemment faites, me promenant d'allée en allée, de tonnelle en tonnelle, et trouvant toujours quelque moyen de revenir adroitement me questionner sur le compte de mon fils.

C'est ainsi que la matinée se passa jusques au moment où la cloche nous appela pour dîner. Nous trouvâmes dans la salle à manger le directeur du tripot comique déjà mentionné; il venait offrir des billets pour la *Belle Pénitente*, de Rowe, que sa troupe devait donner le soir même et dans laquelle devait débuter, montant pour la première fois sur les planches, un jeune *gentleman*, chargé du rôle d'*Horatio*. Notre homme se montrait fort prodigue de louanges à l'endroit de sa nouvelle acquisition, et prétendait n'avoir jamais vu de novice qui promît de fournir une aussi belle carrière.

« Ce n'est pas en un jour, disait-il, qu'on devient un véritable acteur, mais le jeune homme en question semble né pour l'exercice de notre grand art. Sa voix, sa taille, ses gestes sont admirables. C'est en route, et par accident, que nous avons fait cette précieuse trouvaille. »

Il y avait là de quoi stimuler notre curiosité, aussi me laissai-je entraîner par les prières de nos dames

qui voulaient absolument m'emmener au théâtre, lequel, par parenthèse, était une simple grange. Comme la société dont je faisais partie était incontestablement la plus distinguée de l'endroit, on nous reçut avec les plus grands égards, et on nous plaça directement en face de la scène, où nous demeurâmes fort impatients de voir comparaître le bel Horatio. Enfin, il se montra, et — que tout père juge de mes impressions par les siennes propres! — je reconnus mon malheureux fils.

Il allait commencer, lorsque, son regard parcourant l'assistance, il me vit auprès de miss Wilmot, et demeura immobile, incapable d'articuler une syllabe. Les acteurs restés dans la coulisse, et qui attribuaient cette hésitation à sa timidité naturelle, essayèrent de l'encourager, mais au lieu de poursuivre, il fondit en larmes, et quitta immédiatement la scène.

Je ne pourrais rendre compte des sentiments que j'éprouvai en ce moment. Ils se succédaient trop rapidement pour qu'il soit possible de les décrire. Mais je fus tiré d'une sorte de pénible cauchemar, lorsque miss Wilmot, toute pâle et d'une voix tremblante, me pria de la ramener chez son oncle. Une fois là, M. Arnold, qui ne savait comment s'expliquer une conduite si bizarre, informé que le débutant me tenait d'aussi près, lui envoya son carrosse avec une invitation. Comme il refusait obstinément de remonter sur la scène, ses camarades lui trouvèrent un suppléant, et il nous arriva peu d'instants après. M. Arnold lui fit le meilleur accueil, et je ne lui dissimulai pas la joie que j'éprouvais à le revoir, attendu que je n'ai jamais su prendre le masque d'une fausse rancune.

L'attitude de miss Wilmot fut marquée au coin d'une indifférence qui me parut quelque peu suspecte : on eût dit qu'elle s'étudiait à la manifester. Cependant le tumulte intérieur de sa pensée n'était point encore apaisé. Mille folies lui échappaient, indices de quelque joie secrète, et puis elle riait à grand bruit des sottises qu'elle avait dites. Çà et là, on la voyait jeter du côté de la glace un regard furtif, toute heureuse, semblait-il, de se trouver belle à tout vaincre, et souvent il lui arrivait de poser des questions, sans prendre garde le moins du monde aux réponses qu'elle avait ainsi provoquées.

XX

Histoire d'un philosophe vagabond qui poursuit la nouveauté et perd le bonheur.

A l'issue du souper, mistress Arnold offrit poliment d'envoyer un couple de ses laquais chercher les bagages de mon fils, qui tout d'abord sembla vouloir refuser; mais comme elle insistait, il se vit réduit à l'informer qu'un bâton et une besace étaient les seules richesses mobilières qu'il pût revendiquer ici-bas.

« Vraiment, mon fils, m'écriai-je, vous n'étiez guère mieux que pauvre lorsque vous m'avez quitté; je vous retrouve fort mal pourvu, et pourtant je ne puis douter que, dans l'intervalle, vous n'ayez beaucoup expérimenté en ce monde.

— Vous dites vrai, repartit mon fils, mais le meilleur moyen d'atteindre la fortune n'est pas de courir après elle, et depuis quelque temps, d'ailleurs, j'ai renoncé à cette poursuite.

— J'imagine, monsieur, s'écria mistress Arnold, que le récit de vos aventures doit être amusant. Ma nièce m'a déjà mis au courant de la première partie : mais si vous pouviez accorder le reste à la curiosité des personnes ici présentes, elles vous en auraient un surcroît d'obligation.

— Madame, répondit mon fils, le plaisir que vous pourrez prendre à écouter un tel récit, ne sera pas,

je vous jure, de moitié aussi grand que la vanité dont je ferai preuve en m'y laissant engager. D'ailleurs, je ne puis vous promettre aucune aventure, car j'aurai à vous rendre compte de mes impressions plutôt que de mes actes. Le premier malheur qui m'ait atteint, vous le connaissez tous. Il était, certes, des plus poignants, mais je m'étais promis de ne pas me laisser décourager. Puis, je ne sais pas d'homme chez qui l'espoir ait autant de racines que chez moi. Plus j'avais à me plaindre momentanément des rigueurs du sort, plus il me semblait naturel de compter sur les compensations qu'il pouvait m'offrir une autre fois, et au moment où sa roue me tenait au plus près de terre, il était à espérer qu'un nouveau tour, au lieu de m'écraser encore, me relèverait infailliblement. Je partis donc pour Londres, un beau matin, ne m'inquiétant guère du jour à venir, gai comme l'oiseau qui gazouillait au bord de la route, et ranimé par cette pensée que Londres, en somme, est un vaste théâtre où les talents de tout ordre sont connus et récompensés à coup sûr.

« Dès mon arrivée en ville, je pris soin, monsieur, de remettre la lettre de recommandation que vous m'aviez donnée pour notre cousin, lequel n'était pas en beaucoup meilleure passe que nous-mêmes. Vous savez que mon premier projet avait été de me présenter comme surveillant dans quelque établissement d'éducation. Je lui demandai conseil sur cette combinaison, et ce fut avec un sardonique sourire qu'il en accueillit l'idée.

« En vérité, me dit-il, voilà ce que j'appelle une brillante carrière, et je ne suis pas étonné que vous vous y supposiez appelé. J'ai moi-même passé par là, j'ai

rempli les fonctions de sous-maître dans un pensionnat, et puissé-je mourir le cou dans une moelleuse cravate de chanvre, s'il n'eût mieux valu être sous-geôlier à Newgate. Couché tard, je me levais de bonne heure; le patron me traitait de haut en bas; la patronne m'en voulait de n'être pas joli garçon; les élèves au dedans m'abîmaient de taquineries, et je n'étais pas libre d'aller, au dehors, chercher quelque politesse ou quelque bon vouloir... Au fait, cependant, êtes-vous bien sûr de votre aptitude au métier de *pion*? Permettez qu'on vous examine. Avez-vous l'apprentissage de cette jolie besogne?... Non... Alors vous n'êtes pas en état de tenir votre place dans une école. Sauriez-vous coiffer les élèves?... Non?.. même sentence d'incapacité... Avez-vous eu la petite vérole?... Non?... vous êtes exclu d'avance... Pourriez-vous coucher en tiers dans un lit quelconque... Non?... Inutile de vous présenter... Avez-vous bon appétit?... Oui?... L'école, pour le coup, n'est décidément pas votre fait. Non, monsieur, si vous souhaitez une profession qui ne vous déclasse ni ne vous gène, signez pour sept ans un contrat d'apprentissage avec un coutelier dont vous tournerez la meule, mais gardez-vous des écoles comme du feu... Après cela, continua-t-il, vous me semblez un garçon assez vif d'intelligence et passablement instruit. Pourquoi ne pas débuter, comme moi, dans la profession des lettres? Vous avez sans doute lu, dans maint *in-quarto*, qu'on a vu ce métier conduire à l'hôpital certains hommes de génie; mais je me charge de vous montrer par la ville quarante idiots qu'il a mis fort à leur aise. Braves gens, de courte haleine et de courte allure qui vont leur petit train régulier, sans

encombre ni triomphe, écrivant l'histoire, traitant de la politique, et recueillant des compliments. Paisibles natures qui, si le sort leur eût mis une alène dans la main, auraient toute leur vie raccommodé les vieux souliers, sans jamais se permettre d'en faire de neufs. »

« Quand j'eus découvert que le métier de maître d'études n'était pas précisément enviable et ne mettait pas un jeune homme en grand relief, je me rangeai à la proposition qui m'était faite, et mon respect pour la littérature me fit saluer comme une *alma mater* la fameuse ruelle qui sert de garenne aux faméliques enfants de la Muse méconnue. J'envisageais comme un grand honneur de fouler la même voie où m'avaient devancé Otway et Dryden. La divinité de ces lieux consacrés m'apparaissait comme la mère du succès, et si le bonheur se développe au contact journalier des choses mondaines, la pauvreté qu'elle prodigue à ses adeptes devait constituer, à mon compte, l'éducation du génie. Gonflé, pour ainsi dire, de ces ambitieuses pensées, je pris place à mon bureau, et, m'apercevant qu'il restait à présenter sous leur plus mauvais jour une foule de vérités salutaires, je me promis d'écrire un livre absolument neuf d'un bout à l'autre. J'habillai donc assez adroitement quelques paradoxes. A vrai dire ils n'avaient pas ombre de vérité, mais une incontestable nouveauté les recommandait à l'attention. Les vérités de grand prix avaient été si souvent mises en circulation par mes devanciers, que je n'avais rien à étaler dans ma boutique d'orfèvre, si ce n'est quelques faux bijoux décorés de manière à produire, lorsqu'on n'y regardait pas de trop près, le même éblouissement. Puissance du ciel, vous seule diriez quelle chimérique

importance j'accordais à la plume d'oie qui alignait de si belles pensées! Le monde savant allait, à mon avis, se lever comme un seul homme pour combattre mes fallacieux systèmes; mais je me sentais en état de tenir tête, moi tout seul, au monde savant conjuré. Roulé en boule comme un porc-épic, comme lui hérissé de plumes à fine pointe, j'en avais une au service de chaque adversaire, et toute prête à le transpercer.

— A merveille, garçon, m'écriai-je, et quel sujet aviez-vous choisi?... J'espère que vous ne négligiez pas d'insister sur l'importance de la monogamie?... Mais j'ai tort de vous interrompre. Continuez. Vos paradoxes furent mis au jour. Eh bien! que pensa le monde savant de vos paradoxes?

— Monsieur, repartit mon fils, le monde savant ne souffla mot de mes paradoxes... Pas un traître mot, monsieur... Aucun de ses représentants qui ne fût employé à louer ses amis et à se louer lui-même, ou bien encore à critiquer ses adversaires, et comme, par malheur, je n'avais encore ni partisans ni détracteurs, il me fallut subir de toutes les mortifications la plus cruelle, à savoir d'être passé sous silence.

« Un jour que, dans certain café, je méditais sur la triste fortune de mes paradoxes, un petit homme qui s'avisa d'y entrer, et qui venait de se placer dans la stalle en face de la mienne, s'apercevant, à quelques propos d'entrée en matière, que j'étais ferré sur mes auteurs classiques, sortit de sa poche un paquet de prospectus et me proposa de souscrire à une nouvelle édition de Properce, avec notes et commentaires, qu'il avait dessein de faire paraître. Cette requête m'amena nécessairement à lui répondre que ma bourse était à

peu près vide, et cet aveu lui permit de me questionner sur la nature de mes espérances. Quand il vit que mes espérances étaient dans le même état que ma bourse :

« Je m'aperçois, s'écria-t-il, que vous ne connaissez point Londres, et je vais vous révéler quelques-uns de ses mystères. Jetez un coup d'œil sur ces prospectus. Je n'ai pas d'autre gagne-pain depuis douze ans, et j'en ai tiré une subsistance très suffisante. Un *nobleman* revient-il de ses voyages, un créole arrive-t-il de la Jamaïque, ou quelque riche douairière de son vieux château, je tombe chez chacun d'eux avec ma liste de souscriptions. Quelques flatteries ouvrent le siège, puis mes prospectus montent à la brèche. Si, dès le début, mes gens souscrivent sans trop se faire prier, nouvelle requête afin qu'ils autorisent une dédicace qui me vaut toujours quelque salaire soldé par avance. Le succès de ma seconde attaque en détermine une troisième, que je motive en les priant de permettre que je fasse graver leurs armes en tête du volume. De cette façon, la gloriole me fait vivre, et me fait rire. Mais, ceci entre nous, je suis maintenant un peu dépisté; aussi serais-je charmé de vous emprunter pour quelque temps votre heureuse physionomie. Un fort grand personnage revient justement d'Italie; son portier sait mon visage par cœur, et ne me laisserait assurément pas franchir le seuil de l'hôtel; mais si vous voulez vous présenter avec la pièce de vers que voici, je gage que vous réussirez, et nous partagerons le produit de l'opération.

— Bénédiction du ciel, Georges, que dites-vous là? m'écriai-je. Les poètes d'aujourd'hui en sont-ils venus

à cet abaissement? Des talents de cet ordre s'assimiler au mendiant des rues! Déshonorer ainsi leur profession, trafiquer de la louange pour un morceau de pain!

— Ne vous y trompez pas, monsieur, répliqua-t-il, un vrai poète n'acceptera jamais pareille déchéance. Un légitime orgueil est inséparable du génie. Les êtres dont je viens de parler sont tout simplement des mendiants rimeurs. Le poète digne de ce nom, tandis qu'il affronte tout obstacle pour arriver à la renommée, se montre lâche devant le mépris, et celui-là seul condescend à implorer protection, qui ne s'en est jamais rendu digne.

« Doué d'une âme trop haute pour me ravaler à de telles indignités, et ne disposant pas des ressources qu'aurait exigées une seconde tentative pour me faire connaître, je me vis obligé de prendre alors un moyen terme et d'écrire en vue d'un salaire quotidien. Mais je n'avais point ce qu'il fallait pour un métier où l'industrie seule, et non le talent, peut garantir un succès durable. Je ne pouvais pas me dépouiller d'une secrète ambition, qui, malgré moi, me faisait rechercher les applaudissements, et je perdais en vains élans vers une perfection idéale ce temps que j'aurais pu employer, avec bien plus de profit, à multiplier les insignifiants produits d'une féconde médiocrité. Mon petit chef-d'œuvre, limé, travaillé avec un soin jaloux, arrivait perdu et noyé dans le grand courant des publications périodiques, et le lecteur avait bien autre chose à faire que de noter au passage ou l'aisance naturelle de mon style, ou l'harmonie de mes périodes. Feuille après feuille s'engouffrait dans les abîmes de

l'oubli. Mes *Essais* s'allaient perdre parmi vingt morceaux du même genre, celui-ci sur la Liberté politique, celui-là sur la Morsure des chiens enragés, un troisième sur les Contes orientaux, et, somme toute, Philautos, Philalethès, Phileleutheros, Philanthropos se trouvaient avoir mieux écrit que moi, simplement parce qu'ils avaient écrit plus vite.

« A partir de ce moment je n'eus de rapport qu'avec de pauvres hères d'auteurs, comme moi déçus dans leurs espérances, et qui se louaient, se plaignaient, se méprisaient l'un l'autre avec un zèle remarquable. Le plaisir que nous procuraient les ouvrages de nos plus illustres confrères, était en raison directement inverse du mérite qu'on y pouvait signaler. Je m'aperçus que les plus belles œuvres d'un autre n'avaient plus le don de me passionner. Mes désastreux paradoxes avaient complètement tari chez moi les sources de l'enthousiasme. Je ne goûtais plus la lecture, je ne trouvais aucun charme à écrire moi-même, car je haïssais le talent d'autrui, et le travail littéraire était devenu pour moi le métier de chaque jour.

« Perdu dans ces tristes réflexions, je m'étais assis un jour sur un banc de Hyde-Park, lorsqu'un jeune homme des mieux nés, avec qui j'avais vécu pendant nos études universitaires sur un certain pied d'intimité, vint à s'approcher de moi. Nous échangeâmes un salut quelque peu hésitant, lui presque honteux de se trouver en relations avec un pauvre diable aussi pauvrement vêtu que je l'étais, moi craignant quelque méconnaissance humiliante. Mais il mit promptement terme à mes scrupules, car au fond Ned Thornhill est une bonne âme.

— Que dites-vous, George, interrompis-je aussitôt. Ne venez-vous pas de prononcer le nom de Thornhill? Bien certainement, ce ne peut être que le propriétaire du domaine sur lequel je réside.

— Juste ciel! s'écria mistress Arnold, M. Thornhill est-il donc établi si près de chez vous? Il est depuis longtemps l'ami de notre famille, et nous attendons sous peu une visite qu'il nous a promise.

— Mon ancien camarade, continua George, prit d'abord soin de modifier mon déplorable aspect, en m'offrant un bel habit complet, tiré de sa garde-robe, puis je fus admis à sa table, moitié comme ami, moitié comme subalterne. J'avais à le suivre quand il allait courir les ventes, à l'égayer tandis qu'il posait pour se faire peindre, à prendre la gauche de son cabriolet quand cette place était disponible, à me mettre de moitié dans ses escapades et ses fredaines, lorsqu'il lui passait par la tête de « secouer le panier » comme nous le disions alors dans le style imagé qui nous était propre.

« J'avais, en sus de ces importantes fonctions, vingt autres petites missions de famille. Sans autre avis préalable, il allait de soi que je déboucherais les vins fins, que je tiendrais sur les fonts de baptême les enfants du sommelier, que je chanterais au dessert, que je ne serais jamais triste et serais toujours humble, — de plus très heureux, si cela m'était possible.

« Cette position honorable m'était disputée par un rival. Un capitaine de l'infanterie de marine, que la nature semblait avoir créé pour un rôle pareil, me disputait l'affection du patron. Sa mère ayant été blan-

chisseuse d'un homme de qualité, il avait acquis de bonne heure les aptitudes de l'entremetteur, et le plus profond respect pour les gens titrés. S'étant étudié toute sa vie à se faufiler dans l'intimité des lords, bien que sa profonde stupidité l'eût fait chasser par plusieurs d'entre eux, il en trouvait encore un certain nombre qui souffraient ses assiduités, n'ayant rien à lui envier sous le rapport de la sottise. Il exerçait la flatterie comme un métier ; il y était rompu, assoupli, et s'en tirait avec toute la désinvolture imaginable, tandis que je rampais gauchement et d'un air gourmé. D'ailleurs, à mesure que mon patron, de plus en plus blasé, réclamait de plus ingénieuses formules, ses allures me choquaient davantage et j'étais de moins en moins disposé à lui prodiguer la louange. J'allais donc très probablement céder le champ de bataille au capitaine en question, lorsque mon ami eut besoin de mon assistance dans une affaire sérieuse. Ce n'était rien moins qu'un duel auquel le conviait un gentleman, dont la sœur avait à se plaindre de quelques mauvais procédés. Je ne crus pas devoir refuser de m'en mêler, et malgré la désapprobation que je lis dans vos yeux, il me semble encore que je payais à l'amitié une dette qu'il eût été honteux de ne point reconnaître. Je pris donc l'affaire à mon compte, désarmai notre antagoniste, et j'eus ensuite le plaisir d'apprendre qu'il s'agissait d'une femme entretenue dont j'avais eu l'amant de cœur à combattre, — lequel était de plus un escroc de profession.

« Ce joli service me valut les plus chaudes protestations de reconnaissance, mais comme mon ami devait quitter la capitale sous très peu de jours, il ne trouva,

pour m'être utile, qu'une double recommandation de lui auprès de son oncle sir William Thornhill, et auprès d'un autre personnage, de très noble race, qui occupait de hautes fonctions officielles. Après le départ de Ned, mon premier soin fut de porter sa lettre de recommandation à son oncle, dont les vertus universellement et justement reconnues peuvent fort bien se passer de mes éloges. Je fus reçu par toute sa domesticité avec les sourires les plus hospitaliers, ce qui était d'un bon augure, car la bienveillance du maître se révèle dans l'attitude des gens qui portent sa livrée. Introduit dans une grande pièce où sir William vint bientôt me trouver, je lui transmis, outre le message verbal dont j'étais chargé, ma lettre qu'il ouvrit sur l'heure : « Veuillez, monsieur, s'écria-t-il après quelques instants de réflexion, veuillez m'informer du service par lequel vous avez mérité que mon parent vous recommandât si chaudement à moi... Je crois cependant que je devine ce qui en est... Vous vous êtes battu pour lui... Je serais donc mis en demeure de vous récompenser pour vous être fait l'instrument de ses vices... Je désire, monsieur, je désire en toute sincérité que mon refus actuel serve de châtiment à la faute grave que vous avez commise; je désire encore plus que ce châtiment détermine en vous un vrai repentir. »

Ne pouvant me dissimuler à quel point cette rebuffade était méritée, je la subis en toute résignation, réduit désormais à ne plus compter que sur la lettre de change adressée au grand personnage administratif dont j'ai parlé. Les portes de l'aristocratie sont encombrées de solliciteurs, toujours en mesure de glisser quelque pétition sournoise, et les précautions

que l'on prend contre cette vile engeance sèment d'obstacles l'accès de ces fastueuses demeures. Il me fut donc assez difficile d'arriver jusqu'à mon futur protecteur, et je laissai la moitié de ce que je possédais aux mains des valets qui voulurent bien m'admettre dans le grand salon de réception, après avoir préalablement fait passer ma lettre d'introduction dans le cabinet de Sa Seigneurie. Durant les minutes d'attente qui suivirent, j'eus amplement le temps d'examiner qui m'environnait. Tout était dans des proportions grandioses et disposé avec goût. Les tableaux, les meubles, les plafonds et lambris dorés me frappèrent d'une sorte de stupeur, et grandirent à mes yeux le propriétaire de toutes ces belles choses : — Quel homme, pensais-je, que ce dépositaire des grands intérêts de l'État, et de quel luxe il vit entouré, dans ce palais où se trouvent accumulées assez de richesses pour payer la rançon d'un roi! De quel profond génie ne doit-il pas être doué!... Au plus fort de ces conjectures éminemment respectueuses, j'entendis crier les parquets, ébranlés par une marche pesante. Ah! c'était sans doute le grand homme!... Pas le moins du monde. Une fille de service avait fait tout ce tapage. Voici de nouveaux pas, égaux et solennels... Pour le coup, il n'y a pas à s'y tromper... Non, ce n'est qu'un valet de chambre. Enfin le grand homme paraît en personne. — Est-ce vous, me crie-t-il, qui êtes porteur de cette lettre? — Je réponds par une profonde révérence. — Eh bien donc, reprend-il, on m'informe que... Mais justement alors le valet de chambre lui remet une carte de visite, sans même prendre le temps d'achever sa phrase, le grand homme quitte le salon,

me laissant digérer tout à mon aise le bonheur de l'avoir entrevu. Il ne se montra plus, d'ailleurs, jusqu'au moment où un des valets de pied me vint prévenir que son carrosse l'attendait à la porte. Je descendis sans retard, désirant mêler ma voix à celles de trois ou quatre autres solliciteurs embusqués pour l'implorer au passage. Mais Sa Seigneurie allait trop grand train pour nos modestes empressements. En quelques enjambées, il eut franchi la distance qui le séparait du marchepied de son carrosse, et je n'eus que le temps de lui demander, à très haute voix, si je devais compter sur l'honneur d'une réponse quelconque. Il venait de s'installer, et m'envoya quelques mots dont je pus à peine saisir les premiers tandis que l'autre moitié de la phrase se perdit dans le bruit que fit la voiture en s'ébranlant. Je demeurai quelque temps le cou tendu, l'oreille au guet, cherchant encore à démêler le sens de ses augustes paroles, et lorsque je quittai cette attitude pour regarder autour de moi, je me retrouvai seul devant la porte de Sa Seigneurie.

« Ma patience, continua le narrateur, était maintenant tout à fait épuisée. Piqué au vif par les mille indignités qu'il m'avait fallu endurer, je désespérais de moi-même, et ne cherchais plus qu'un gouffre pour m'y laisser tomber. Je me regardais comme un de ces vils produits que la nature a créés pour les reléguer parmi ses rebuts, dans quelque arrière-cabinet où ils doivent obscurément périr. Pourtant il me restait une demi-guinée, et la nature, pensai-je, ne songeait probablement pas à m'en dépouiller : mais pour m'en assurer mieux, je pris le parti de l'aller dépenser immédiatement, me fiant, pour ce qui suivrait, au

hasard des circonstances. Comme je sortais en vertu de cette résolution bien arrêtée, les bureaux de M. Crispe, avec toutes leurs séductions, se trouvèrent fortuitement sur mon passage. M. Crispe est un brave homme qui offre généreusement à tous les sujets de Sa Majesté Britannique la promesse d'une annuité de trente livres sterling. Il ne demande, en échange de cette promesse, que le sacrifice de leur liberté, la vie durant, et la permission de les transporter en Amérique où ils seront esclaves pour le reste de leurs jours. Tout heureux de trouver un endroit où mes pires craintes allaient se transformer en une résolution désespérée, j'entrai dans cette espèce de cellule — on pourrait s'y méprendre — avec la dévotion d'un capucin novice. J'y trouvai un certain nombre de pauvres hères, dans la même situation que moi, et qui, en attendant l'arrivée de M. Crispe, résumaient par leurs attitudes variées toutes les nuances de l'impatience anglo-saxonne. La révolte de ces âmes, aux prises avec un sort inique, était manifeste, et l'on ne vit jamais plus de colères concentrées dans des cœurs humains. Mais enfin M. Crispe daigna se montrer, et sa présence apaisa tous les murmures. Il voulut bien jeter sur moi un regard spécialement approbateur, et depuis un mois, c'était le premier homme qui m'eût accueilli avec un sourire. Mes réponses à un petit nombre de questions lui donnèrent l'idée que j'étais propre à toute sorte de métiers. Il sembla réfléchir aux meilleurs moyens de me pourvoir, et se frappant le front tout à coup, en homme qui tient son idée, il m'annonça « que le synode de Pennsylvanie organisait une ambassade aux Indiens Chickasaws, et qu'il allait

s'occuper de me faire nommer secrétaire de cette importante mission. » Au fond du cœur, je devinais bien dans ses paroles un grossier mensonge, mais cette promesse n'en fit pas moins battre mon cœur, tout ému des grands mots sonores dont on le berçait. Je fis donc très loyalement le partage de ma demi-guinée, dont une moitié alla grossir les trente mille livres sterling que ce charlatan réalisait chaque année, tandis que je me promis d'aller avec l'autre dans la taverne la plus voisine, où je serais certainement, pour quelques heures, beaucoup plus heureux que lui.

« En sortant ainsi disposé, je rencontrai à la porte un capitaine de vaisseau marchand, que j'avais un peu connu dans le temps, et à qui je proposai de m'aider à vider un bol de punch. Il y consentit volontiers, et comme je ne lui fis aucun mystère de ma position, il me mit en garde contre les promesses du fameux buraliste, qui, disait-il, voulait tout simplement me vendre à quelque planteur.

« Au reste, continua-t-il, m'est avis qu'un voyage beaucoup moins long pourrait vous mettre à même de subvenir à vos besoins, facilement et sans danger. Prêtez l'oreille à un bon conseil. Mon navire part demain pour Amsterdam ; qui vous empêche d'y prendre passage? Tout ce que vous aurez à faire, en débarquant, sera de vous proposer pour apprendre l'anglais aux jeunes *Dutchmen*; je vous garantis que vous ne manquerez ni d'élèves, ni d'argent... Je pense bien que vous savez l'anglais, ajouta-t-il, ce serait bien le diable si vous l'ignoriez à votre âge ».

Je lui donnai à cet égard toutes les assurances imaginables, mais je n'étais pas aussi certain que les fils

de la Hollande voulussent apprendre notre idiome. Il m'affirma, jurant de plus belle, que c'était chez eux une vraie passion, et, me fiant à sa parole, je m'embarquai le lendemain pour aller enseigner l'anglais aux compatriotes de Van Tromp. Nous eûmes bon vent, le voyage ne dura guère, et quand j'eus payé mon passage avec la moitié des effets qui me restaient, je me trouvai comme un pauvre étranger tombé des cieux dans une des principales rues d'Amsterdam. Je ne pouvais, dans une passe pareille, perdre une minute avant de me mettre en besogne, et je m'adressai, en conséquence, à deux ou trois passants, dont la physionomie me semblait promettre un accueil favorable. Le malheur, c'est que nous ne pouvions venir à bout de nous comprendre l'un l'autre. Seulement alors, et par conséquent un peu tard, l'idée me vint que pour enseigner ma langue aux Hollandais, il ne serait pas mal à propos qu'ils m'apprissent un peu la leur. Il est assez étonnant que cette objection ne se fût pas plus tôt offerte à ma pensée, mais la chose n'en est pas moins certaine, si bizarre qu'on la juge.

« L'avortement subit d'une ingénieuse combinaison me suggéra le désir de retourner immédiatement en Angleterre, mais je fis rencontre d'un étudiant Irlandais qui revenait de Louvain, et notre conversation étant tombée sur la littérature (je remarquerai en passant que j'oubliais invariablement les misères de ma situation présente, chaque fois qu'il m'était permis d'aborder de tels sujets), j'appris de lui qu'il n'y avait pas dans le personnel de cette fameuse Université deux hommes en état de faire proprement une version grecque. Ceci m'étonna. Je résolus de

partir aussitôt pour Louvain et d'y vivre en enseignant le grec. Mon nouveau camarade m'y encourageait de tout son pouvoir, insinuant çà et là que je pouvais bien avoir mis la main sur un moyen de faire fortune.

« Dès le lendemain matin j'étais parti. Chaque jour allégeait le poids de mes effets, qui me rappelaient, par leur diminution graduelle, les corbeilles au pain du vieil Ésope. Il fallait s'en défaire pour payer, étape par étape, l'hospitalité hollandaise. Une fois à Louvain, je ne pus me décider à briguer humblement les suffrages des professeurs en sous-ordre, et je voulus mettre directement ce que j'avais de talent à la disposition du Principal lui-même. J'allai chez lui, je fus reçu, et je lui proposai mes services comme professeur de grec, ayant ouï dire que je pourrais ainsi combler une lacune dans l'enseignement de l'Université qu'il dirigeait. Le Principal sembla d'abord mettre en doute mon aptitude, mais j'offris, comme épreuve, de traduire en latin, à première vue, tel passage qu'il voudrait bien choisir dans un auteur grec. Une fois persuadé qu'il s'agissait d'une proposition sérieuse, il m'adressa les paroles suivantes :

« Voyez-moi, jeune homme ! Je n'ai jamais appris le grec, et le grec ne m'a jamais fait faute. J'ai conquis, sans grec, le bonnet et la robe de docteur. Je gagne, sans grec, dix mille florins par an. Sans grec, je fais tous les jours quatre bon repas... Bref, continua-t-il, ne sachant pas le grec, je ne vois pas ce qu'une pareille science peut avoir de bon ».

« J'étais trop loin de mon pays pour songer à y retourner; il fallut pousser devant moi. Je savais un

peu de musique, et ma voix n'était pas mauvaise : le sort voulut que ce que j'avais appris pour m'amuser me devînt une ressource des plus sérieuses, la seule qui m'empêchât de mourir de faim. Je trouvai gîte, d'abord chez les bons paysans des Flandres, puis chez ceux des cultivateurs français qui étaient assez pauvres pour aimer à se divertir; — je dis ceci, les ayant trouvés d'autant plus gais qu'ils étaient plus misérables. Chaque fois que, vers la chute du jour, j'approchais de quelque chaumière, je jouais un de mes airs les plus joyeux, et ceci me valait, outre un gîte pour la nuit, la nourriture du lendemain. Une ou deux fois, j'essayai de jouer pour les gens bien vêtus, mais ils parurent ne prendre aucun plaisir à ma musique, et je n'en obtins pas la moindre bagatelle. Ceci me parut d'autant plus étrange que, dans mes beaux jours de jeunesse, quand je jouais en bonne compagnie et par pur amusement, on se pâmait, — les dames surtout, — devant ma facilité d'exécution. Aujourd'hui que ma musique était un gagne-pain, on la jugeait de très haut, ce qui prouve à quel point le monde dédaigne volontiers les talents qui servent à faire vivre un homme.

« C'est ainsi que j'arrivai à Paris, sans autre dessein que de regarder autour de moi et de passer outre quand j'aurais tout vu. Les Parisiens, en fait d'étrangers, préfèrent ceux qui ont de l'argent à ceux qui ont de l'esprit. N'ayant ni de l'un ni de l'autre, je ne fus point accueilli avec une faveur marquée. Lorsque j'eus couru la ville pendant trois ou quatre jours, et lorsque les façades des plus beaux hôtels m'eurent prodigué leurs splendeurs, je me préparais à quitter ce vaste

refuge de l'hospitalité vénale, lorsque, en traversant une des principales rues, qui rencontrai-je, mon père?... justement le cousin auquel vous m'aviez recommandé! Ce hasard me fut très agréable et, je crois, ne lui déplut point. Il voulut savoir pourquoi je me trouvais à Paris, et m'informa de ce qu'il y faisait lui-même. Sa besogne était de réunir des tableaux, des médailles, des pierres gravées et des antiquités de tout genre pour un gentleman de Londres récemment investi d'un riche héritage et d'un goût subit pour les œuvres d'art. Je fus d'autant plus surpris que mon cousin eût été affublé d'un tel office que — je le tenais de lui-même — il n'entendait absolument rien à toutes ces choses. Quand je lui demandai comment il avait pu si promptement acquérir l'érudition indispensable au *cognoscento*, il me repondit que rien au monde ne donnait moins de peine. Tout le secret consistait en deux règles qu'il ne faut jamais perdre de vue. L'une consiste à dire invariablement, devant un tableau, qu'il serait certainement meilleur si le peintre y avait donné plus de soins; — l'autre est d'exalter par delà les monts le mérite de messer Pietro Perugino. « Au surplus, ajouta-t-il, je vous ai bien enseigné, à Londres, comment on devient auteur; je puis et je dois de même, à Paris, vous initier aux rubriques de l'acquéreur de tableaux. »

« J'accueillis avec enthousiasme cette proposition, puisqu'elle me devait procurer des moyens d'existence et que toute mon ambition se bornait à ne pas mourir de faim. Je suivis donc mon cousin à son domicile. Grâce à lui, je pus améliorer un peu mes dehors, et bientôt après je fus en état de l'accompagner aux

ventes, où l'espoir d'attirer la noble clientèle anglaise jouait un assez grand rôle. Je ne fus pas médiocrement surpris de le voir dans les meilleurs termes avec des gens de la plus haute volée, qui s'en référaient à son jugement pour chaque médaille, chaque tableau, comme à l'opinion d'un arbitre infaillible. En pareil cas, il savait fort bien recourir à mon assistance, et, lorsqu'on lui demandait son avis, il me prenait gravement à part, comme pour me demander le mien ; nous haussions les épaules, nous nous donnions des airs graves, puis, au sortir de ces conférences solennelles, il manifestait aux assistants la répugnance qu'il éprouvait à trancher des questions si délicates. Parfois cependant il fallait montrer un surcroît d'assurance et d'aplomb. Je me souviens qu'un jour, après avoir reproché à je ne sais quel tableau un manque de force dans le coloris, il saisit délibérément un pinceau chargé de vernis brun, qui se trouvait à sa portée, et après l'avoir promené avec calme sur toute la surface de la toile, il demanda gravement « si les nuances n'en ressortaient pas beaucoup mieux. »

« Quand il eut accompli son mandat parisien, il me laissa fortement recommandé à plusieurs personnages de distinction, comme très capable de remplir les fonctions de Mentor auprès d'un jeune homme en voyage, et quelque temps après, cet emploi me fut donné par un gentleman qui avait amené son pupille à Paris pour lui faire commencer son tour d'Europe. Je devais être le gouverneur de ce riche cadet, mais sous cette clause expresse qu'il aurait toujours le droit de se gouverner lui-même. Mon élève, au surplus, s'entendait bien mieux que moi au maniement de nos

affaires financières. Il avait hérité d'environ deux cent mille livres sterling d'un oncle mort aux Indes-Occidentales, et son tuteur, pour le mettre en état de les mieux administrer, l'avait placé en apprentissage chez un procureur. Aussi l'avarice était-elle sa passion dominante. Il ne s'informait, en route, que des précautions à prendre pour ne pas dépenser trop, des économies à faire sur telle ou telle excursion, et de ce que l'on pourrait acheter, chemin faisant, avec l'espoir de le revendre à bénéfice, quand nous serions de retour chez nous. Toutes les curiosités qui se pouvaient voir gratuitement le trouvaient assez empressé : s'agissait-il de payer, il prétendait toujours avoir entendu dire qu'elles ne méritaient pas une visite. Jamais il ne soldait une note sans se récrier sur l'énormité des frais de voyage; — et tout ceci, qu'on y songe, à moins de vingt et un ans.

« Arrivés à Livourne, un jour que nous visitions le port et les bâtiments qu'il abritait, cet aimable enfant demanda ce qu'il lui coûterait pour revenir par mer en Angleterre. On lui démontra que le prix de la traversée n'était qu'une bagatelle en comparaison de ce qu'il aurait à payer pour revenir par le continent. La tentation devint alors trop forte pour lui, et m'accordant pour indemnité une menue fraction du salaire convenu, il reprit avec un seul domestique le chemin de l'île natale.

« Je me trouvais donc, une fois de plus, abandonné à tous les hasards de ce bas monde; mais c'était là une situation à laquelle je m'étais fait. Il est vrai que mon talent musical devait peu me servir dans un pays où le moindre *cantadino* était meilleur musicien

que moi; mais, entre temps, j'avais acquis une autre science qui me donnait à peu près les mêmes avantages, savoir celle de l'argumentation. Dans tous les établissements monastiques ou universitaires de l'étranger, on expose, à certains jours, des thèses philosophiques à maintenir contre tout venant que le hasard peut amener, et chaque fois quc le champion du dehors a fait preuve d'une dextérité agressive, il a droit à une prime en argent, plus ou moins forte, outre le dîner et la couchée. C'est ainsi que je me frayais la route de mon pays, passant de ville en ville, étudiant l'humanité de plus près, et si je puis m'exprimer ainsi, voyant le tableau sous ses deux faces. Mes remarques, pourtant, se résument en bien peu de paroles. — Je constatai que la monarchie est le meilleur gouvernement à l'usage des pauvres, et que les républiques sont surtout avantageuses pour les classes riches. — Je constatai aussi que, par tout pays, le mot richesse est en général synonyme de liberté. — Je pus m'assurer, enfin, que nul homme n'aime assez la liberté pour ne pas désirer que la volonté des autres soit soumise à la sienne propre.

« De retour en Angleterre, je voulais d'abord vous offrir mes respects, et m'enrôler ensuite, comme volontaire, dans la première expédition qui mettrait à la voile. Ma résolution se trouva ébranlée par la rencontre d'une ancienne connaissance qui, faisant partie d'une troupe de comédiens, allait commencer avec elle une campagne d'été. On paraissait assez disposé à m'admettre; tous et chacun, cependant, me remontraient les difficultés et l'importance du métier que j'allais embrasser. On m'affirmait que pour réussir

devant le public, cette hydre à tant de têtes, il en fallait une de premier calibre; qu'un bon comédien ne se fait pas en un jour, et que sans un certain nombre de *trucs* traditionnels, qu'on a vus sur la scène (et seulement là) depuis une centaine d'années, je n'aurais certainement pas le moindre succès. Il fallut ensuite aviser à me pourvoir d'un rôle, ce qui n'était pas facile, tous les rôles étant accaparés. On me promena quelque temps d'un personnage à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin on s'arrêta à celui d'Horatio, que la présence des personnes dont je suis entouré m'a fort heureusement empêché de jouer. »

XXI

Courte durée de l'amitié entre gens vicieux : elle dure tout juste autant que le plaisir des deux parties.

Le récit de mon fils était de trop longue haleine pour qu'il lui fût possible de l'achever en une seule fois. Ce premier soir, il ne nous en fit entendre que la première partie, et il l'achevait le lendemain, à l'issue du dîner, quand le carrosse de M. Thornhill se montrant à la porte suspendit le plaisir que tous semblaient éprouver. Le sommelier qui, par amitié, me tenait volontiers au courant des affaires de la famille m'apprit à l'oreille que le *squire* avait déjà fait quelques propositions à miss Wilmot, dont l'oncle et la tante paraissaient très favorables à l'hymen de ces jeunes gens. M. Thornhill, dès qu'il nous vit en entrant, mon fils et moi, parut tenté de reculer, mais j'attribuai ce brusque mouvement plutôt à la surprise qu'au déplaisir. En effet, lorsque nous allâmes à lui pour le saluer, il nous rendit nos politesses de la manière la plus cordiale, et, peu d'instants après, sa présence ne fit qu'ajouter à la bonne humeur de tous.

Le thé une fois pris, il m'emmena dans un coin pour s'enquérir de ma fille, et parut fort étonné d'apprendre que mes recherches n'avaient point abouti, ajoutant que, depuis mon départ, il s'était fréquemment présenté chez les miens, à titre de consolateur,

et qu'il les avait laissés récemment en fort bonne santé. Il voulut également savoir si j'avais fait part de mon malheur à miss Wilmot et à mon fils, et quand je lui eus répondu que jusqu'alors je ne leur en avais rien dit, il loua fort ma prudence, en m'engageant à garder encore le plus profond secret. « A quoi bon, disait-il, divulguer son propre déshonneur? Miss Livy, d'ailleurs, n'est peut-être pas aussi coupable que nous nous l'imaginons. » Ici nous fûmes interrompus par un des gens de la maison qui venait prier le *squire* de prendre part aux danses villageoises qui venaient de s'organiser, et il me laissa tout ravi de l'intérêt qu'il venait de me témoigner. On ne pouvait d'ailleurs se méprendre sur le caractère de ses assiduités auprès de miss Wilmot, assiduités dont elle ne paraissait pas autrement charmée et qu'elle tolérait plutôt, aurait-on dit, par égard pour la volonté de sa tante. J'eus même la satisfaction de la voir prodiguer à mon pauvre fils quelques regards affectueux que l'autre ne pouvait obtenir, si riche qu'il fût, avec tous ses empressements et ses galanteries. M. Thornhill me surprit par le calme dont il faisait preuve. Dociles aux pressantes instances de M. Arnold, nous étions là depuis plus d'une semaine. Chaque jour miss Wilmot se montrait plus attachée à mon fils, et chaque jour l'amitié que M. Thornhill professait pour lui semblait croître dans la même proportion.

Il nous avait déjà promis de mettre son crédit au service de notre famille, mais sa générosité ne se bornait plus à de simples promesses. Dans la matinée que j'avais fixée pour mon départ, M. Thornhill, avec un visage où rayonnait la joie, vint me parler d'une

démarche, suivie d'effet, qu'il avait tentée en faveur de mon fils. Ce n'était rien moins qu'une commission d'enseigne obtenue par lui dans un des régiments prêts à s'embarquer pour les Indes-Occidentales. M. Thornhill n'avait eu à s'engager que pour une centaine de liv. st., les deux autres tiers du prix lui ayant été remis, par suite de son crédit auprès des ministres. « Pour un service si simple, continua le jeune gentilhomme, je ne prétends d'autre retour que le plaisir d'avoir obligé un ami, et quant aux cent livres qui restent à payer, si vous ne les trouvez pas de votre côté, j'en ferai volontiers l'avance. Vous me les rembourserez à votre loisir. » C'était là un procédé auquel il était difficile de rendre justice par de simples paroles. Je souscrivis immédiatement à M. Thornhill un billet pour la somme qu'il mettait ainsi à notre disposition, et je lui en témoignai autant de reconnaissance que si j'avais eu l'intention de ne m'acquitter jamais envers lui.

Conformément aux instructions de ce généreux protecteur, George devait partir dès le lendemain pour Londres, afin de s'assurer définitivement le grade auquel il était promu. Il ne fallait pas perdre une minute, de peur qu'entre temps un autre ne se présentât avec des offres plus avantageuses. En conséquence, le jour suivant, dès l'aurore, notre jeune soldat était prêt à démarrer et, seul d'entre nous, semblait n'avoir aucun regret à cette détermination soudaine. Ni les dangers ni les fatigues qu'il allait affronter, ni les amis et la maîtresse qu'il laissait derrière lui (miss Wilmot, à cette heure, était réellement éprise de George) ne tempéraient en rien son

ardeur. Quand il eut pris congé des personnes présentes, je lui donnai tout ce dont je pouvais disposer, à savoir ma bénédiction : « Et maintenant, garçon, m'écriai je, maintenant que tu vas combattre pour ton pays, n'oublie pas comment ton brave aïeul défendit la cause de son auguste souverain, au temps où le culte monarchique était encore une vertu chez les Anglais. Va, garçon, sois pareil à lui de tout point; n'évite que ses malheurs, si tant est qu'on soit malheureux lorsqu'on meurt avec lord Falkland!... Allez, mon fils, et s'il vous arrive de tomber sur une terre lointaine, loin de tous ceux qui ont droit de vous pleurer parce qu'ils vous aiment, dites-vous que les rosées célestes tombant sur la tête du soldat sans sépulture sont encore les larmes les plus enviables. »

Le lendemain matin, je pris congé de l'excellente famille qui avait bien voulu me garder si longtemps, non sans avoir manifesté hautement, à plusieurs reprises, la reconnaissance que m'imposait l'obligeance de M. Thornhill. Je les laissai en pleine possession de tout le bonheur que donnent les richesses et les bons principes, et je repris le chemin de ma maison, n'espérant plus que ma fille me fût jamais rendue, mais priant le ciel, avec un soupir, qu'il voulût bien lui épargner de trop rudes châtiments.

J'étais maintenant à quelques vingt milles de mes foyers, sur un cheval que j'avais été forcé de louer, car je n'étais pas encore tout à fait remis, et je tâchais de me réconforter en songeant que j'allais bientôt me retrouver parmi les êtres qui m'étaient ici-bas les plus chers. La nuit venant à tomber, je m'arrêtai à un petit cabaret établi au bord de la route, et demandai

à l'hôte de m'aider à finir une pinte de vin par moi commandée. Nous nous installâmes au coin du feu dans sa cuisine, qui était la plus belle pièce du logis, pour bavarder à notre aise sur la politique et les nouvelles locales. Entre autres sujets, nous en vînmes à parler du *squire* Thornhill qui, d'après mon interlocuteur, inspirait une aversion générale. « Autant on le déteste, ajoutait-il, autant on chérit son oncle, sir William, qui de temps à autre vient parcourir le pays. Le neveu ne s'occupe que de mettre à mal les filles des gens qui l'admettent chez eux, et après les avoir gardées quinze jours ou trois semaines, il les chasse de chez lui, sans s'occuper de leur avenir, les laissant à la merci du premier venu. »

L'entretien se continuait ainsi, lorsque revint la cabaretière, sortie pour se procurer de la monnaie, laquelle voyant son mari goûter un plaisir dont elle n'avait point sa part, l'interpella d'un ton colère et lui demanda ce qu'il faisait là. Pour toute réponse, il porta ironiquement la santé de la dame.

« M. Symonds, s'écria-t-elle, vous ne me traitez point comme il faut, et je ne supporterai pas plus longtemps vos façons. J'ai ici sur les bras les trois quarts de la besogne, et le quart restant ne se fait jamais complètement. Vous, cependant, vous n'avez cure que de vous attabler matin et soir avec la pratique, tandis que s'il fallait une cuillerée de bon vin pour me guérir de la fièvre, vous me la refuseriez net... »

Je vis bien à quoi tendait cette apostrophe, et je versai immédiatement rasade à mon hôtesse qui riposta par une révérence et but immédiatement à ma santé.

« Monsieur, reprit-elle ensuite, ce n'est pas encore

tant le vin que je pleure, mais comment ne pas s'exaspérer, quand on voit une maison s'en aller aux quatre vents? Quand il s'agit de mettre les débiteurs à la raison, tout le souci pèse sur moi. Cet homme que voici avalerait plutôt son verre vide que de harceler, comme il faut s'y résoudre, les mauvaises payes. Et je n'irai pas chercher mes preuves bien loin. Nous avons là-haut une jeune femme qui est venue loger ici; son excessive civilité me donne à penser qu'elle n'a pas le sou. Tout du moins est-elle fort lente à s'acquitter, et je voudrais qu'on le lui fît sentir.

— A quoi bon? repartit l'aubergiste. Les plus lents sont les plus sûrs.

— Je n'en sais rien, répliqua sa femme. Ce qui est certain, c'est qu'elle est ici depuis quinze jours et que nous ne connaissons pas encore la couleur de sa monnaie.

— Elle veut sans doute payer en bloc, recommença l'indolent cabaretier.

— En bloc? s'écria la femme impatientée. Dieu veuille que nous en tirions pied ou aile! Et c'est ce dont je prétends m'assurer dès ce soir, quitte à la faire déménager, séance tenante, si elle ne me donne pas satisfaction.

— Voyons, voyons, reprit le mari... Vous avez dû reconnaître en elle une personne bien née, et qui mérite un peu plus d'égards.

— Bien née ou mal née, répliqua l'hôtesse, ce n'est pas là mon affaire. Si elle est insolvable, elle emportera son sac et ses quilles. La noblesse peut avoir son mérite quand elle est sur son terrain, mais à l'enseigne de *la Herse*, je ne l'ai jamais vue profiter beaucoup. »

Tout en parlant ainsi, elle grimpait un étroit degré qui faisait communiquer la cuisine avec une chambre située immédiatement au-dessus, et je m'aperçus bientôt, au diapason de sa voix, à l'accent amer de ses reproches, qu'elle n'avait pas d'argent à espérer de sa locataire. Ses invectives arrivaient très distinctement jusqu'à nous.

« A la porte, disait-elle, faites vos paquets sans plus tarder !... Va-t'en, malheureuse, va, fille perdue!... sinon je te marquerai de manière à gêner, pour trois mois au moins, ton commerce... Voyez un peu cette comédienne!... Venir prendre gîte dans une honnête maison, sans un denier pour payer ce qu'elle y consomme... Allons, allons, il faut déguerpir.

— Oh, ma chère dame, s'écria l'étrangère, prenez pitié de moi!... prenez pitié d'une pauvre créature abandonnée... Faites-moi grâce d'une nuit encore!... La mort vous aura bientôt débarrassée de moi!... »

Je venais, hélas! de reconnaître la voix de mon Olivia chérie. Je courus à son secours, je la tirai des mains de la cabaretière, qui déjà l'entraînait par les cheveux, et j'enveloppai de mes bras la victime abandonnée : « Telle que tu m'arrives, sois la bienvenue, oui, la bienvenue, ma pauvre égarée, mon trésor, dans le sein de ton vieux père. Que ceux qui t'ont perdue t'oublient, je sais quelqu'un ici-bas à qui tu seras toujours chère, et qui trouverait en lui de quoi te pardonner tous les crimes.

— Ah! mon bien-aimé, mon bien cher père?... » Et l'émotion ne lui permit pas tout d'abord de continuer... « Mon tendre, mon adoré père, reprit-elle ensuite, les anges ne sauraient être meilleurs que

vous! Comment ai-je mérité tant d'indulgence?... Le lâche!... Je le hais comme je me hais moi-même d'avoir ainsi payé tant de bonté!... Mais vous ne pouvez me pardonner... Cela est impossible, je le sens bien...

— Si, mon enfant, de tout cœur je te pardonne... Qu'un vrai repentir te vienne, et de belles journées peuvent luire encore pour nous... Oui, mon Olivia, tout bonheur n'est pas perdu.

— Perdu, mon père, à jamais perdu... Le reste de ma misérable existence ne sera plus que honte au dehors, humiliation parmi les miens... Mais, hélas! pauvre père, vous êtes bien plus pâle que je ne vous ai jamais vu. Se peut-il qu'un misérable petit être comme moi vous ait donné de tels soucis?... Vous êtes trop sage pour vous être cru responsable de ma faute.

— La sagesse, jeune femme... commençai-je à lui répondre, mais elle m'interrompit aussitôt.

— Jeune femme?... quelle froide parole, s'écria-t-elle... Pourquoi m'appeler ainsi, mon papa?... Jamais vous ne m'avez traitée avec tant de froideur...

— Pardon, chère enfant, pardon! Mais j'allais vous dire, poursuivis-je, que la sagesse, si elle triomphe, à la longue, de tous les chagrins, n'oppose à leur premier choc qu'une bien faible barrière. »

L'hôtesse revint alors nous demander si nous ne souhaitions pas une chambre plus convenable, et sur notre consentement, nous fit passer dans une pièce où nous pouvions effectivement nous expliquer avec plus de liberté. Lorsqu'un entretien prolongé nous eut rendu un peu de calme, je ne pus m'empêcher d'appro-

fondir les événements qui, petit à petit, avaient amené ma fille à la déplorable situation où je venais de la retrouver : « Ce misérable, me dit-elle, m'avait fait, dès le début, des propositions honorables quoique secrètes.

— Misérable est le mot, m'écriai-je, et cependant je ne puis me faire à l'idée qu'une personne d'autant d'esprit et d'apparente dignité qu'en montrait M. Burchell, ait pu se rendre coupable d'une bassesse aussi délibérée et s'introduire ainsi dans une famille pour y porter le déshonneur.

— Mon cher père, répondit ma fille, vous êtes le jouet d'une erreur étrange, M. Burchell n'a nullement tenté de me séduire. Au contraire, il ne manquait jamais de me prémunir secrètement contre les artifices de M. Thornhill, — celui-ci, je m'en aperçois trop tard, pire encore qu'on ne le représentait en vain à mes yeux éblouis.

— Monsieur Thornhil? interrompis-je... Cela se peut-il?

— Oui, monsieur, répondit-elle, c'est M. Thornhill qui m'a perdue, avec le secours de ces deux personnes qu'il traitait de *ladies*, mais qui étaient en réalité deux créatures sans honneur ni pitié, venues tout exprès de Londres pour m'y attirer chez elles. Vous pouvez vous rappeler que leur odieux stratagème allait être couronné d'un plein succès, sans la lettre de M. Burchell, dans laquelle se trouvaient, à leur adresse, les reproches que nous prîmes pour nous. C'est encore un mystère, à mes yeux, que l'autorité de son langage ait pu les faire renoncer à leur entreprise, mais je demeure convaincue qu'il a toujours été notre ami le plus chaud et le plus sincère.

— Vous m'étonnez prodigieusement, ma chère petite, répondis-je aussitôt; mais je constate à quel point j'avais raison de suspecter la perfidie de M. Thornhill. Au surplus, rien ne le trouble dans son triomphe, car il est riche et nous sommes pauvres... Dites-moi pourtant, pauvre enfant égarée, il a fallu de bien fortes tentations pour oblitérer en vous les impressions qu'avait dû laisser une éducation comme la vôtre sur une nature en elle-même portée à la vertu.

— Pour être vraie, répondit-elle, mon séducteur doit son triomphe au désir que j'avais de le rendre heureux sans aucun retour personnel. Je savais fort bien que la cérémonie de notre mariage, seulement accomplie devant un prêtre catholique, ne constituait pas un lien reconnu par les lois, et que j'étais à la discrétion de la parole donnée...

— Comment donc, interrompis-je, auriez-vous donc été mariés?... Mariés par un prêtre... par un prêtre revêtu de ses insignes?...

— Oui, mon père... mais nous avons juré de ne jamais révéler le nom de cet ecclésiastique.

— Venez donc, venez dans mes bras, m'écriai-je... Plus que jamais je vous y reçois avec joie... Désormais, vous pouvez vous regarder comme sa femme légitime à tous égards, et sans conteste possible... Toutes les lois humaines, fussent-elles gravées sur des tables de diamant, ne peuvent prévaloir contre la force de ce lien sacré.

— Hélas! mon père, s'écria-t-elle, vous connaissez peu ce dont cet homme est capable. Il a déjà été marié, par le même prêtre, à cinq ou six femmes, comme moi trompées, abandonnées comme moi.

— Vraiment? lui dis-je à mon tour... Eh bien, il faut faire pendre ce prêtre, et dès demain, nous déposerons notre plainte.

— Mais, monsieur, répondit-elle, cela serait-il faisable, lorsque j'ai prêté serment de ne rien révéler?

— Ma chère enfant, repris-je, si vous avez réellement fait cette promesse, je ne saurais, je ne dois pas vouloir vous inciter à la rompre. Encore que ce pût être un service rendu au public, vous ne devez point porter plainte contre cet homme. Dans tout ce qui relève de l'institution purement humaine, un moindre mal peut être commis en vue d'un plus grand bénéfice, de même qu'en politique on cède une province pour empêcher le démembrement de tout un royaume, de même qu'en médecine on coupe un membre pour sauver un corps. En matière religieuse, au contraire, la loi est écrite, elle est inflexible : — *Jamais* le mal ne doit être fait. — Et cette loi, mon enfant, est fondée en raison, car autrement, si nous commettons le mal plus petit en vue du bénéfice plus grand, l'attente des avantages qui en peuvent hypothétiquement résulter justifierait la commission de beaucoup d'actes coupables en eux-mêmes. Et, en admettant même que l'avantage promis dût s'en suivre ultérieurement, l'intervalle de temps qui s'écoule entre ce résultat et la commission du péché, laquelle nous a rendus passibles du châtiment divin, peut être précisément celui où nous sommes appelés à rendre compte de ce que nous avons fait, et où le registre de nos actions ici-bas se trouve définitivement clos... Mais je vous interromps, ma chère... Continuez!

« Dès le lendemain de notre union, reprit-elle, je vis

ce que je pouvais attendre de sa sincérité. Ce matin-là même, il introduisit auprès de moi deux autres malheureuses qu'il avait déçues par le même artifice, mais qui, désabusées une fois, s'étaient tenues pour satisfaites de vivre auprès de lui dans une complète dégradation. Je l'aimais trop tendrement pour me faire à l'idée de rivalités pareilles, et je m'efforçai d'oublier mon infamie dans le tourbillon des plaisirs. Pour cela j'allais aux bals, je faisais toilette, je bavardais, et je n'en étais pas plus heureuse. Les hommes qui venaient chez moi m'entretenaient sans cesse du pouvoir de mes charmes, et ceci ne faisait qu'augmenter ma tristesse, puisque j'avais follement abdiqué ce pouvoir désormais inutile. Aussi, plus maussade chaque jour, j'étais traitée par mon séducteur avec une insolence plus grande. Le monstre eut enfin l'audace de me proposer un jeune *baronet* de ses amis. Faut-il vous dire, monsieur, l'effet produit sur moi par cette poignante ingratitude?... Ce fut avec des transports insensés que j'accueillis cette infâme ouverture. Je voulus une séparation immédiate. Au moment où je m'éloignais, il m'offrit une bourse que je lui jetai au visage avec indignation. Bref, je le quittai dans un état d'irritation qui, pour un temps, ne me permit pas de songer aux misères dont j'étais menacée. Bientôt, cependant, je regardai à ce qui m'entourait, et je me vis, pauvre épave, abjecte et coupable, sans un ami en ce monde à qui recourir.

« En ce moment-là même une diligence vint à passer. J'y pris place dans le seul but de me faire transporter le plus loin possible d'un être que j'abhorrais et méprisais en même temps. On me descendit devant cette auberge où, depuis que j'y suis, mes propres

inquiétudes et l'âpreté de cette femme ont été mes seules compagnes. Ces charmantes heures passées jadis entre ma mère et ma sœur sont devenues pour moi un pénible souvenir. Certes, je leur ai donné de quoi s'affliger; mais je souffre bien autrement qu'elles, et le chagrin se complique chez moi d'un remords cuisant, d'une humiliation que je ne saurais peindre.

— Courbez la tête, enfant, m'écriai-je, et j'espère qu'avec un peu de patience les choses s'arrangeront à la longue. Prenez ce soir quelque repos. Demain je vous ramènerai à votre mère, au demeurant de notre famille; vous serez reçue par elle en toute affection. Pauvre femme!... Votre conduite l'a blessée au cœur mais elle vous chérit encore, Olivia, et je crois pouvoir vous prédire qu'elle oubliera tout.

XXII

On pardonne aisément quand on aime.

Le lendemain, ma fille en croupe derrière moi, je repris le chemin de chez nous. Pendant le trajet je m'employai tout entier à calmer ses remords et à dompter ses craintes, à lui donner enfin le courage d'affronter l'aspect de sa mère offensée. Je saisis toutes les occasions que m'offrait l'aspect de la belle campagne à travers laquelle nous cheminions pour lui faire observer combien la bonté de Dieu à notre égard est autrement généreuse que celle dont nous usons les uns vis-à-vis des autres, et combien peu de malheurs sont imputables à l'ordre naturel des choses. Je lui promis qu'elle ne s'apercevrait jamais d'un changement quelconque dans mon affection pour elle, et que, durant ma vie, qui pouvait se prolonger encore, un tuteur, un guide fidèle lui était assuré. Je l'armai contre les censures du monde; je lui montrai que les livres étaient pour les malheureux des compagnons auxquels n'échappait jamais aucun reproche, et que s'ils ne parvenaient point à nous rendre la vie douce, encore nous aidaient-ils à supporter ses rigueurs.

La monture louée sur laquelle nous voyagions devait être remise le soir même à un aubergiste dont la maison était à quelque cinq milles avant la nôtre, sur la même route, et comme je voulais préparer ma famille à bien

recevoir Olivia, je me décidai à lui laisser passer cette nuit à l'auberge en question, où je viendrais la chercher le lendemain en compagnie de sa sœur Sophie. Il était nuit close avant que nous eussions fourni notre avant-dernière étape; néanmoins, après l'avoir vue installée dans une chambre convenable et m'être assuré qu'on lui préparait les rafraîchissements nécessaires, je la pressai sur mon cœur, et continuai ma route.

Maintenant, à mesure que je me sentais plus proche de notre paisible abri, mon cœur reprenait aux impressions douces et sereines. Comme un oiseau que la peur a chassé du nid, il me devançait malgré ma hâte, et voltigeait autour de mon humble foyer avec des tressaillements d'espérance. Je me remémorais tous les affectueux propos que j'aurais à tenir, et j'anticipais sur la bienvenue qui allait m'être offerte. Autour de moi je sentais par avance la douce étreinte de ma chère femme, et je souriais aux transports joyeux de mes marmots. Comme, après tout, je n'avançais guère vite, la nuit me gagnait et se faisait obscure. Les travailleurs étaient rentrés chez eux, aux fenêtres des cottages les lumières s'éteignaient l'une après l'autre; on n'entendait plus d'autre bruit que la fanfare aiguë du coq, et, dans le lointain, le grave aboiement du chien de garde. J'approchais cependant de mon paradis champêtre, et je n'avais guère plus d'un quart de mille à franchir pour me trouver à ses portes, quand notre fidèle mâtin accourut en gambadant au-devant de moi.

Il était près de minuit au moment où je posai la main sur le marteau de notre huis; le silence et l'immobilité régnaient de toutes parts. Mon cœur se

dilatait, empli d'une indicible félicité, lorsque, à ma grande consternation, je vis la maison tout à coup enveloppée de flammes, et les sanglantes lueurs de l'incendie rougir les vitres de nos croisées. Je poussai une clameur convulsive et tombai sans connaissance sur le pavé de la cour. Ceci tira mon fils du sommeil où il était encore plongé; il aperçut les flammes, éveilla aussitôt ma femme et ma fille, et tous les trois, à peu près fous de terreur, s'élancèrent à moitié nus dans la maison, leurs clameurs désespérées me rappelant au sentiment de l'existence. Ce ne fut malheureusement que pour m'offrir de nouvelles terreurs; car les flammes venaient à ce moment d'envahir la toiture du cottage qui s'écroulait lambeau par lambeau, tandis que la famille, dans une silencieuse agonie, assistait à ce terrible spectacle comme elle eût assisté à un feu de joie. Tantôt je les regardais, et tantôt le bâtiment, puis je vins à chercher des yeux nos deux derniers-nés, et on ne les voyait nulle part. O désastre! « Où sont-ils, m'écriai-je, où sont les petits?...

— Ils ont péri dans les flammes, répondit ma femme avec un sang-froid surprenant, et je ne compte pas leur survivre... »

En ce moment j'entendis un de ces pauvres enfants que l'incendie venait justement de réveiller, et je ne sais alors ce qui eût pu me faire obstacle. « Où sont-ils, où sont mes enfants? m'écriai-je, donnant tête baissée à travers les flammes et brisant d'un seul élan la porte de la chambre où ils étaient enfermés. — Ici, cher père, ici! » répondirent-ils à la fois, tandis que la flamme, gagnant toujours, se rapprochait de la couchette où ils étaient encore étendus. Je les

enlevai dans mes bras et, le plus vite possible, je traversai les flammes avec ce précieux dépôt... Il était temps... Le toit s'effondra dans la chambre au moment même où je venais d'en sortir. « Maintenant, m'écriai-je, que le feu termine son œuvre! Je le tiens quitte de tout ce qu'il peut me prendre... Mon trésor est sauvé, le voici!... Oui, ma chère femme, nos trésors nous restent... Il ne faut pas désespérer de notre bonheur... » Nous couvrîmes de baisers ces chers petits êtres qui se cramponnaient à notre cou et semblaient partager nos transports, tandis que leur mère riait et pleurait convulsivement tour à tour.

Désormais j'assistai, calme spectateur, aux ravages de l'incendie, et seulement après quelque temps je m'aperçus que j'avais le bras horriblement brûlé jusqu'à l'épaule. Il me fut donc impossible de prêter la moindre assistance à mon fils, soit pour essayer de sauver nos meubles, soit pour empêcher la flamme d'envahir nos meules de blé. Cependant l'alarme était donnée, et nos voisins accouraient à notre aide, mais ils furent réduits, comme nous, à rester les témoins passifs du désastre. Mes effets de corps, parmi lesquels se trouvait, en billets, la petite réserve mise de côté pour le mariage de mes filles, furent absolument consumés, sauf une boîte, renfermant quelques papiers, qui était placée dans la cuisine, et deux ou trois autres objets de peu d'importance que mon fils avait emportés dès le début. Les voisins firent cependant tout ce qui dépendait d'eux pour alléger notre détresse. Ils nous apportèrent des habits et pourvurent des ustensiles les plus indispensables les bâtiments extérieurs que la flamme avait épargnés. De telle sorte qu'au point

du jour nous avions déjà une nouvelle demeure, bien misérable, il est vrai. L'honnête M. Flamborough et ses enfants ne furent pas les moins empressés à nous procurer tout ce qui était nécessaire et à m'offrir toutes les consolations que pouvait leur suggérer une bienveillance native.

Quand les terreurs de ma famille se furent un peu calmées, on se montra curieux de savoir pourquoi j'étais resté si longtemps absent. Aussi, après leur avoir donné là-dessus toute sorte de détails, je commençai à préparer de longue main la réception de notre égarée. Nous n'avions que des misères à lui offrir, je n'en voulais pas moins qu'elle fût admise de bonne grâce à les partager. Ma tâche aurait été plus difficile sans le malheur récent qui avait rabattu l'orgueil de ma femme, et, par de plus poignantes afflictions, émoussé l'aiguillon de ses anciennes douleurs. Ne pouvant, à cause de mon bras qui me faisait trop souffrir, aller moi-même quérir notre pauvre enfant, j'envoyai mon fils et ma fille; ils revinrent bientôt après, soutenant des deux côtés l'infortunée criminelle, qui n'osait pas lever les yeux sur sa mère. Rien de ce que j'avais pu lui dire n'ayant amené celle-ci à une pleine volonté de réconciliation (car les femmes ressentent plus vivement que nous les défaillances de la pureté féminine) : « Eh! madame, s'écria cette mère implacable, comment vous ferez-vous à un si misérable taudis, après tout le luxe dans lequel vous avez vécu? Ma fille Sophie et moi nous pourrons difficilement amuser une personne habituée comme vous l'êtes aux brillantes conversations du grand monde... Oui, miss Livy, nous avons passé de rudes moments,

votre père et moi... N'importe, il faut espérer pour vous la miséricorde céleste. »

Ainsi accueillie, la pauvre victime, toujours pâle et toujours tremblante, ne pouvait ni pleurer ni répondre ; mais il me fut impossible de voir sa détresse sans plaider en sa faveur. C'est pourquoi, donnant à mon attitude et à mon accent une nuance de sévérité qui ne manquait jamais d'obtenir l'obéissance la plus prompte : « Je désire, femme, que mes paroles vous restent présentes une fois pour toutes. Je vous ai ramené une pauvre fugitive déçue dans ses espérances. En revenant au devoir elle a le droit de compter que nous lui rendrons toute notre tendresse. Les rigueurs du sort nous atteignent aujourd'hui pour tout de bon; ne les aggravons point par la désunion que nous laisserions se glisser entre nous. Si nous savons vivre en bon accord, nous pouvons espérer quelques joies, attendu que nous sommes encore assez qui avons en nous de quoi faire face au blâme du monde et nous prêter appui l'un à l'autre. Le ciel a promis d'être doux au repentir, et nous devons nous régler sur cet exemple. Il y a plus de joie là-haut, nous disent les livres saints, pour un seul pécheur touché de remords, que pour quatre-vingt-dix-neuf personnes ayant toujours suivi, sans faillir, la droite voie. Et ceci n'est que justice, car le seul effort par lequel nous parvenons à nous arrêter sur la pente rapide de la perdition, est en lui-même un déploiement de vertu supérieur à celui que demandent cent actes de vulgaire justice. »

XXIII

Les méchants seuls peuvent être longtemps et complètement malheureux.

Il fallut se donner quelques peines pour rendre notre séjour actuel aussi commode que possible, et nous nous retrouvâmes ensuite en position de reprendre notre sérénité d'autrefois. Hors d'état d'assister mon fils dans le train ordinaire de nos occupations, je choisissais, parmi le petit nombre d'ouvrages que nous avions pu sauver, des lectures à l'usage de ma famille; parmi ceux-là surtout qui, en amusant l'imagination, rendent le cœur plus léger. Nos bons voisins nous visitaient tous les jours avec la sympathie la plus cordiale, et fixèrent, de commun accord, une époque où ils viendraient tous aider aux réparations du bâtiment incendié. Entre ces visiteurs, le fermier Williams ne se montra pas le moins empressé; il manifesta, au contraire, le zèle d'une véritable amitié. Même il eût volontiers repris le cours de ses assiduités auprès de ma fille; mais elle s'y refusa de manière à prévenir toutes sollicitations nouvelles. Son chagrin ne semblait pas de nature à s'effacer de sitôt, et dans notre petit entourage, ce fut la seule personne à qui une semaine de répit n'eût pas rendu toute sa gaieté. Elle avait perdu cette innocence à qui la rougeur est inconnue, et qui naguère, en lui donnant le respect

d'elle-même, lui laissait sans aucun mélange le plaisir qu'on éprouve à plaire. Son esprit se débattait dans une perpétuelle anxiété, sa beauté souffrait des atteintes qui menaçaient sa constitution, et l'absence de soins ne gênait en rien l'essor de cette décadence rapide. Toute parole caressante à l'adresse de sa sœur amenait une angoisse dans son cœur, une larme au bord de sa paupière, et comme un vice, bien que guéri, ne manque jamais d'en faire germer d'autres sur le point qu'il occupait, de même sa faute passée, dont le repentir avait fait justice, laissait derrière elle un regain de jalousie et d'envie.

J'employai tous les moyens dont je pus m'aviser pour diminuer sa peine, et parfois même, oubliant mes souffrances pour ne songer qu'aux siennes, je rassemblais toutes les amusantes historiettes que pouvait me fournir une excellente mémoire, servie par quelque lecture. « Notre félicité, ma chère, lui disais-je par exemple, est à la disposition d'un être qui, pour la produire, possède mille et mille moyens divers, totalement imprévus et inaccessibles à notre prescience bornée. Si j'avais à vous le prouver, chère enfant, j'invoquerais un souvenir recueilli par un historien très sérieux, quoique parfois enclin aux inventions romanesques.

« Mathilde fut mariée très jeune à un Napolitain de la plus haute noblesse, et à l'âge de quinze ans se trouva veuve avec un enfant. Un jour, comme elle berçait dans ses bras ce petit garçon encore au maillot, ceci près d'une fenêtre ouverte au bas de laquelle coulait le Vulturne, un brusque mouvement de l'enfant le lui fit lâcher, et il tomba dans le courant qui l'en-

gloutit aussitôt. La mère, surprise un moment de cette disparition soudaine, et voulant sauver à tout prix ce petit être, se précipita elle aussi dans le fleuve; mais bien loin qu'elle parvînt à sauver sa progéniture, elle eut la plus grande peine à gagner la rive opposée, où quelques soldats français, employés justement à battre l'estrade de ce côté, la firent immédiatement prisonnière.

« Comme la guerre qui sévissait alors entre l'Italie et la France avait un caractère d'animosité toute spéciale, ces hommes allaient se porter à toutes les extrémités qu'une double passion devait leur suggérer en pareille circonstance. Mais leur cruauté comme leurs désirs immondes trouvèrent un frein dans l'autorité d'un jeune officier qui, bien que la retraite de son détachement exigeât toute la hâte possible, prit la captive sur la croupe de son cheval, et la ramena saine et sauve dans la ville dont il était originaire. Elle avait d'abord charmé ses regards par une beauté hors ligne; bientôt, par son mérite, elle gagna le cœur du jeune homme. Ils se marièrent; le second époux de Mathilde s'éleva bientôt aux premiers rangs de l'armée, et ils menèrent tout d'abord une heureuse existence. Mais le bonheur d'un soldat est rarement assuré. Après un intervalle de quelques années, les troupes que celui-ci commandait venant à subir un échec, il fut réduit à se réfugier dans la ville où sa femme et lui s'étaient fixés. Cette ville fut assiégée et finit par succomber. Je vous l'ai dit, l'histoire n'a guère conservé le souvenir d'une lutte plus atroce que celle des Italiens et des Français à l'époque dont il est question. En cette occasion, les vainqueurs résolurent

de passer au fil de l'épée tous les prisonniers français et plus particulièrement l'époux de l'infortunée Mathilde, attendu que, par sa constance, il avait contribué, plus que personne, à prolonger la durée du siège. En général, de pareilles déterminations ne souffraient pas le moindre délai. Le chef captif fut donc amené devant le bourreau, qui, l'épée nue, se tenait prêt à frapper, tandis que les spectateurs attendaient en silence le moment de l'exécution, retardée seulement parce que le général ennemi qui avait porté la sentence devait donner le signal. Ce fut en ce moment d'angoisse et d'attente que Mathilde vint faire ses adieux à ce mari qui lui avait sauvé la vie, et mieux que la vie. Elle déplora tout haut la rigueur de sa destinée, reprochant au sort de ne l'avoir soustraite à une mort prématurée dans les flots du Vulturne que pour la rendre témoin et victime de bien autres catastrophes. Le général ennemi, qui était un jeune homme, fut frappé de sa beauté, en même temps qu'il eut pitié de ses malheurs; mais son émotion ne connut plus de bornes quand il entendit cette allusion aux périls qu'elle avait courus... C'était son fils, le même enfant pour lequel, jadis, elle avait exposé ses jours. Dès qu'il l'eut reconnue comme sa mère, il se hâta de tomber à ses pieds. Le reste de l'histoire est facile à imaginer. On brisa les chaînes du captif, et nos trois personnages vécurent désormais dans tout le bonheur que l'amitié, le respect mutuel devaient infailliblement leur procurer. »

C'est ainsi que j'essayais de distraire ma fille, mais elle ne me prêtait qu'une attention partagée, car ses propres malheurs absorbaient toute la pitié que

naguère elle avait eue pour ceux d'autrui, et rien ne pouvait la remettre en paix avec elle-même. Se trouvait-elle en compagnie, elle se croyait méprisée; dans la solitude, elle ne trouvait qu'un surcroît d'anxiétés. Voilà où elle en était quand nous reçûmes avis que M. Thornhill allait épouser miss Wilmot, pour laquelle je l'avais toujours soupçonné de nourrir une véritable passion, bien qu'il ne manquât jamais devant moi de déprécier sa personne et sa fortune. Cette nouvelle ne fit qu'augmenter l'affliction de la pauvre Olivia; une infidélité si flagrante était plus que son courage n'en pouvait supporter. Nous voulûmes cependant nous procurer des informations plus certaines, — et, si cela se pouvait, empêcher cet homme d'accomplir ses odieux projets, — en envoyant mon fils au vieux M. Wilmot, avec mission de savoir jusqu'à quel point on nous avait bien renseignés, et, le cas échéant, de remettre à miss Wilmot une lettre qui lui ferait connaître les déportements de M. Thornhill dans ma famille.

Mon fils partit suivant mes ordres, et revint au bout de trois jours, confirmant tout ce qui nous avait été annoncé. Il ajouta qu'il n'avait pu remettre l'épître à destination, et s'était vu forcé de la laisser, attendu que M. Thornhill et miss Wilmot étaient en cours de visites dans le pays. Ils allaient, nous dit-il, se marier sous peu de jours, puisque, le dimanche avant son arrivée, on les avait vus se montrer à l'église en grand appareil, la fiancée avec une escorte de six demoiselles, le futur assisté par autant de *gentlemen*. Leurs noces prochaines mettaient en émoi toute la contrée, et on les voyait sortir chaque jour dans les équipages les

plus brillants qui, de mémoire d'homme, eussent ébloui ces parages. Tous les amis des deux familles étaient déjà réuuis, entr'autres l'oncle du *squire*, sir William Thornhill, celui-là même qui jouissait d'une si grande popularité. On ne voyait partout que liesse et bombance, ajoutait mon fils; partout on vantait la beauté de la jeune fille, partout la belle prestance du futur époux, et on les disait merveilleusement épris l'un de l'autre. « En somme, — c'est ainsi qu'il conclut, — on ne pouvait s'empêcher de regarder M. Thornhill comme un des plus heureux mortels de ce bas monde.

« A son aise, s'il en est capable, répondis-je aussitôt. Cependant, mon fils, jetez les yeux sur ce lit de paille et sur ce toit percé à jour, regardez ces murs en délabre, ces planchers humides, voyez ce pauvre corps ravagé par le feu, et ces enfants qui parfois me demandent du pain la larme à l'œil. Voilà ce que vous êtes venu retrouver; eh bien, il y a ici, en ce lieu même, un homme qui ne voudrait, pour rien au monde, changer sa situation contre celle que vous venez de décrire. O mes enfants! apprenez seulement à vivre en vous-mêmes, à ne plus vous isoler de vos cœurs : — si jamais vous savez quels nobles compagnons ils vous peuvent être, vous n'aurez que mépris pour l'élégance et la splendeur des êtres indignes. On enseigne à presque tous les hommes que la vie est un voyage, et qu'eux-mêmes sont des passagers. La comparaison n'en sera que plus juste si nous observons que les bons sont joyeux et souriants comme les voyageurs qui regagnent leur patrie, les méchants, au contraire, gais seulement par exception, lorsqu'ils

parviennent à s'étourdir, comme ceux qui vont en exil. »

Ma compassion pour ma pauvre fille, que ce malheur accablait, ne me permit pas d'ajouter ce qui me restait à dire. Je priai sa mère de l'assister, et bientôt après nous la vîmes se remettre. Désormais elle sembla plus calme, et je pus me flatter qu'elle avait pris un peu mieux son parti; mais je me laissais abuser par de vaines apparences; sa tranquillité n'était que l'inerte stupeur d'un ressentiment poussé à bout. Un assortiment de provisions, que mes excellents paroissiens avaient réunies pour nous et qu'ils nous envoyèrent charitablement, répandit un peu de gaieté parmi mes autres enfants, et j'éprouvai naturellement un vif plaisir en les voyant reprendre plus d'animation et de ressort. Il n'eût pas été juste d'amortir leur satisfaction pour les associer de force à une mélancolie invétérée, ou de leur imposer une tristesse qu'ils ne ressentaient pas naturellement. Aussi les bons contes recommencèrent-ils à circuler, on se demanda les chansons favorites, et la gaieté agita ses ailes légères autour de notre humble résidence.

XXIV

Nouvelles calamités.

Le lendemain, le soleil se leva plus chaud qu'il ne l'est ordinairement à cette époque de l'année; nous convînmes, en conséquence, qu'on déjeunerait, à l'ombre des chèvrefeuilles, sur ce banc de gazon que le lecteur connaît déjà. Là, quand nous fûmes installés, notre cadette, à ma demande, mêla sa jeune voix au charmant babillage des oiseaux cachés dans l'épaisseur des ombrages voisins. En cet endroit, ma pauvre Olivia s'était rencontrée pour la première fois avec son indigne séducteur, et chaque objet lui rappelait sa tristesse; mais cette mélancolie particulière qui se rattache à des objets agréables en eux-mêmes, ou qui nous est imposée par des accents harmonieux, caresse le cœur au lieu de le ronger. Sa mère aussi, en cette circonstance, éprouvait une tristesse qui n'était pas sans douceur; je la vis pleurer, je la vis reprendre pour Olivia toute son ancienne tendresse.

« Voyons, ma mignonne, s'écria-t-elle, chantez-nous cette triste romance que votre père aimait tant; c'est votre tour, puisque Sophie nous a déjà régalés... Allons, petite, un effort pour votre bon vieux papa! »

Elle se rendit aussitôt à cette amicale requête, et chanta, de manière à m'émouvoir profondément, les paroles suivantes :

Quand une belle cède à un fol entraînement,
Et s'aperçoit trop tard que les hommes sont des trompeurs,
Quel charme peut adoucir sa mélancolie!
Comment sa faute peut-elle être effacée?

L'unique moyen de couvrir cette faute,
De dérober sa honte aux regards,
D'infliger un remords à l'amant qui l'a trahie,
Et de lui percer le cœur, — ... — c'est de mourir.

Comme elle achevait cette dernière stance, à laquelle prêtaient une douceur toute particulière les hésitations de sa voix émue, l'équipage de M. Thornhill, se montrant au loin, vint jeter l'alarme dans nos cœurs, et augmenta tellement le trouble de ma fille aînée que, pour éviter de revoir l'auteur de sa ruine, elle s'en retourna aussitôt chez nous, en compagnie de sa sœur. Peu de minutes après, descendu de sa voiture et s'approchant de l'endroit où j'étais encore assis, le *squire*, toujours familier, vint me demander comment je me trouvais. « Monsieur, lui répondis-je, l'assurance étrange dont vous faites preuve ne peut qu'aggraver l'infamie de vos procédés. Il fut un temps où je n'aurais certainement pas laissé votre insolence impunie, pour avoir osé vous présenter ainsi devant moi... Maintenant, vous n'avez rien à risquer, car l'âge a refroidi mes passions, et ma profession m'interdit la vengeance.

— Je vous jure, cher monsieur, répondit-il, que vous me surprenez au dernier point... Je ne comprends absolument rien à tout ceci... Vous ne croyez pas, j'imagine, que la récente excursion de votre fille avec moi eût au fond rien de criminel.

— Va, m'écriai-je, tu n'es qu'un malheureux!... un malheureux digne de pitié, à tous égards un menteur et un fourbe!... mais votre bassesse même est un refuge contre ma colère. Cependant, monsieur, je descends d'une famille qui n'aurait pas toléré de tels outrages... Et toi, vile créature, pour satisfaire un caprice de quelques jours, tu as condamné un pauvre être à souffrir toute sa vie, tu as flétri une famille à qui pour tout bien il ne restait que son honneur.

— Si votre fille ou vous, répondit-il, avez pris le parti d'être malheureux, que voulez-vous que j'y fasse? Mais le contraire ne dépend que de vous, car, si mauvaise opinion que vous ayez conçue de moi, vous me trouverez toujours prêt à vous être utile. Nous pourrions, d'ici à peu, lui trouver un autre mari et, ce qui est mieux, sans la priver de son amant, car j'ai conservé pour elle, je vous le proteste, un goût très vif. »

Toutes mes passions se soulevèrent devant cette dégradante proposition, à laquelle rien au monde ne m'avait préparé : car s'il arrive souvent que l'esprit conserve son calme en face des plus criantes iniquités, il est de mesquines lâchetés qui vous vont à l'âme et y suscitent des transports de fureur.

« Dérobez-vous à ma vue, serpent que vous êtes! m'écriai-je quand je pus parler... Ne persistez pas à m'insulter de votre présence!... Si mon brave fils était chez nous, il ne tolérerait pas tout ceci... Mais je suis vieux, je suis invalide, aucune ressource ne m'est laissée.

— Vous voulez donc, cria-t-il à son tour, me réduire à vous tenir un langage plus rigoureux que je n'en

avais l'intention? Eh bien, soit : maintenant que vous savez ce qu'on peut attendre de mon amitié, il n'est pas mal à propos de vous laisser pressentir les conséquences qu'entraînerait ma légitime irritation. Mon *attorney*, au nom de qui est transféré votre dernier billet, menace d'en poursuivre le payement, et je ne saurais moi-même comment m'opposer aux fins de justice, à moins d'acquitter votre dette, ce qui, vu les dépenses de mon prochain mariage, ne me serait pas très facile. En outre, mon intendant parle d'une « exécution » pour les loyers que vous devez. Il sait, là-dessus, quel est son devoir, et je ne me mêle jamais de ces sortes d'affaires... Je n'en suis pas moins encore tout à votre service, et souhaiterais même que votre fille ainsi que vous fussiez présents aux très prochaines cérémonies de mon mariage avec mis Wilmot. C'est même à la requête de la charmante Arabella que je vous apporte cette invitation, et j'espère que vous n'y répondrez point par un refus.

— Monsieur Thornhill, repris-je, écoutez-bien, une fois pour toutes, ce que j'ai à vous dire. Quant à votre mariage avec toute autre personne que ma fille, je n'y acquiescerai jamais, sachez-le bien; puis votre amitié dût-elle se traduire pour moi par l'offre d'un trône, et votre rancune m'ouvrir à l'instant les portes du tombeau, je les mépriserais encore à l'égal l'une de l'autre... Tu m'as une fois déplorablement, irrévocablement trahi... J'ai fait fonds sur ton honneur, et j'ai su ce qu'il en fallait penser. Désormais n'attends plus de moi aucune amitié. Va jouir en paix de ce que le hasard t'a prodigué, beauté, richesses, santé, plaisir. Laisse-moi le besoin, le déshonneur, la mala-

die, le chagrin. Écrasé comme je le suis, mon cœur n'en gardera pas moins la dignité qui lui appartient, et tout en te pardonnant, je ne pourrai m'empêcher de te garder un éternel mépris.

— En ce cas, répondit-il, comptez sur le prompt châtiment que mérite une pareille insolence, et nous verrons bientôt qui sera le plus à mépriser, de vous ou de moi. »

Sur ces paroles, il s'éloigna brusquement.

Ma femme et mon fils, présents à cette entrevue, semblaient terrifiés. Mes filles aussi, s'apercevant qu'il n'était plus là, vinrent s'enquérir du résultat de notre conférence, dont elles se montrèrent non moins eflrayées que les autres. Quant à moi, je me sentais de taille à braver les plus cruels efforts de la malveillance que le *squire* m'avait vouée. Le pire coup dont il pût m'atteindre, je l'avais déjà subi, et j'étais parfaitement prêt à toute nouvelle attaque. Je me comparais à un de ces engins guerriers qui, jetés à terre n'importe comment, présentent toujours une pointe à l'ennemi.

Nous vîmes cependant bientôt que les menaces du *squire* étaient sérieuses, car, dès le lendemain, son intendant vint me réclamer l'annuité de loyer que je m'étais vu hors d'état de payer, par suite des accidents relatés ci-dessus. Mon incapacité pécuniaire eut pour résultat la saisie de nos bestiaux, qui furent mis en vente le jour suivant et adjugés à moins de la moitié de leur valeur. Ma femme et mes enfants me supplièrent, en conséquence, d'accepter toutes conditions plutôt que d'encourir une ruine absolue et certaine. Ils me priaient même d'admettre chez nous, sur le même pied que jadis, notre redoutable persé-

cuteur, et employèrent le peu d'éloquence qu'ils avaient à me peindre les calamités que j'allais subir, — ce qu'une prison avait de terrible dans une saison aussi rigoureuse, — enfin le danger que ma santé pourrait y courir, par suite de la brûlure profonde dont je me ressentais encore. Mais ils me trouvèrent inflexible.

« Pourquoi, chers trésors, m'écriai-je, pourquoi essayer ainsi de faire triompher en moi des sentiments contraires à ce qui se doit? Je sais qu'il m'est prescrit de pardonner, mais ma conscience se refuse à toute complicité approbatrice. Voudriez-vous, par hasard, me voir applaudir publiquement à ce que je condamne dans mon for intérieur? Voudriez-vous me voir, tranquillement assis auprès de l'homme qui m'a trahi, le bercer de flatteries vaines, et pour éviter une prison, souffrir au dedans de moi les liens bien autrement pesants d'une captivité mentale?... Non, jamais, jamais une telle ignominie!... Si on doit nous emmener d'ici, restons du moins fidèles à la justice, et dans quelque endroit que le sort nous jette, nous trouverons une ravissante demeure, si nous pouvons regarder en nous-mêmes et rester satisfaits de ce qu'enferment nos cœurs. »

Nous passâmes ainsi cette soirée. Le lendemain, de bonne heure, comme il était tombé force neige pendant la nuitée, mon fils s'occupait à la balayer et à débarrasser ainsi le devant de la porte. Il ne s'était pas mis depuis longtemps à cette besogne, lorsque nous le vîmes rentrer en courant et fort pâle, pour nous avertir que deux étrangers, qu'il savait employés par la justice, se dirigeaient du côté de notre maison.

Comme il parlait encore, ces gens entrèrent sans cérémonie, s'approchèrent du lit où je gisais, et, après m'avoir fait connaître leur titre et leur mission, me déclarèrent leur prisonnier, en me sommant de les suivre à la geôle du comté, située à onze milles de distance.

« Camarades, leur dis-je, vous avez choisi pour me conduire en prison un temps quelque peu dur, d'autant plus que j'ai un bras en mauvais état par suite d'une brûlure encore très récente; je suis sous le coup d'une disposition fébrile, résultat de ce terrible accident, et je n'ai pas de quoi me couvrir assez. Mon âge et ma faiblesse ne me permettront peut-être pas de marcher longtemps sur une telle épaisseur de neige... Mais enfin, s'il le faut... »

Me tournant alors vers ma femme et mes enfants, je leur enjoignis de réunir le petit nombre d'objets que nous pouvions encore regarder comme à nous, et de se préparer à quitter sans délai la maison d'où on nous expulsait. Je les suppliai de faire hâte, et chargeai mon fils de venir en aide à sa sœur aînée qui, se reconnaissant la cause de tous nos malheurs, venait de se pâmer, perdant ainsi, fort heureusement, le sentiment de sa poignante angoisse. J'envisageai ma femme qui, toute pâle et tremblante, pressait contre son cœur nos petits effarouchés; ils se taisaient, nos mignons, et n'osaient lever les yeux sur ces personnages inconnus. Notre cadette, cependant, préparait tout pour le départ, et comme nous la pressions tous d'en finir, une heure au plus était écoulée quand nous fûmes en mesure de quitter la place.

XXV

Il n'y a pas de situation, si misérable qu'elle paraisse, qui n'offre quelque consolation.

En nous éloignant de ces paisibles environs, nous marchions avec lenteur. Ma fille aînée se trouvant très affaiblie par une fièvre lente qui l'avait prise quelques jours auparavant et qui minait peu à peu sa belle santé, un des officiers, pourvu d'un cheval, la mit charitablement derrière lui; car enfin, ces hommes eux-mêmes ne sont pas étrangers à tout sentiment de pitié. Mon fils menait par la main l'un des petits, et ma femme l'autre, tandis que je m'appuyais sur notre cadette, qui pleurait mes infortunes non les siennes.

Nous étions parvenus à quelque chose comme deux milles de notre ex-demeure, lorsque nous vîmes, accourant et criant après nous, une sorte de foule, c'est-à-dire une cinquantaine de mes paroissiens les plus pauvres. Avec d'affreuses imprécations ils se furent bientôt emparés des deux agents de justice, et jurant qu'ils ne laisseraient pas aller leur ministre en prison tant qu'il leur resterait dans les veines une seule goutte de sang à verser pour sa défense, ils s'apprêtaient à leur infliger les plus rudes châtiments. Les choses auraient pu mal finir, si je ne m'étais hâté de m'interposer, et, non sans quelque peine, d'arra-

cher les deux recors à la fureur de la multitude. Mes enfants, qui envisagaient ma délivrance comme désormais certaine, semblaient transportés de joie et ne pouvaient modérer leurs manifestations enthousiastes. Mais ils furent détrompés bientôt en écoutant les exhortations que j'adressais à ces pauvres gens égarés qui venaient ainsi à mon secours, croyant me rendre service.

« Eh quoi, mes amis, m'écriai-je, est-ce donc ainsi que vous m'aimez? Est-ce ainsi que vous profitez des instructions que je vous donnai du haut de ma chaire? Braver, amis, la justice du pays, c'est attirer sur vous et moi une ruine certaine. Quel est l'auteur de cette émeute? Montrez-moi l'homme qui vous a égarés ainsi! Aussi sûr qu'il existe, je lui ferai sentir l'effet de mon ressentiment. Hélas, mon cher troupeau, hélas, pauvres insensés, comprenez mieux ce que vous devez à Dieu, à votre pays, et ce que vous me devez à moi-même! Un jour peut venir où je vous retrouverai ici en meilleure situation, et où il me sera permis de travailler à vous rendre plus heureux encore. Mais ne m'enlevez pas la consolation de penser que lorsque je compterai mes ouailles au seuil de l'éternelle félicité, pas une d'elles ne manquera de répondre à mon appel. »

Déjà ces braves gens étaient tout repentants et, fondant en larmes, ils vinrent l'un après l'autre me dire adieu. Je donnai à chacun une affectueuse poignée de main, et, leur laissant ma bénédiction, je continuai ma route sans autre empêchement. Quelques heures avant la nuit nous arrivions à la ville, ou pour mieux dire au village; car il ne se composait plus que de quelques maisonnettes assez misérables, et de son antique

importance n'avait conservé qu'un triste vestige, — à savoir la prison du district.

Nous fîmes halte, dès notre entrée, dans une auberge où on nous procura les rafraîchissements disponibles, et je soupai en famille tout aussi gaiement que de coutume. Après m'être assuré que les miens seraient convenablement installés pour la nuit, je suivis les officiers du *shériff* à la prison qui, bâtie autrefois pour les besoins de la guerre, consistait en une seule vaste pièce, close de fortes grilles, dallée dans toute son étendue ; à certaines heures de la journée, cette halle était le domaine commun des criminels et des prisonniers pour dettes. Outre ceci, chaque prisonnier était logé dans une cellule séparée, où on le tenait sous clefs pendant la nuit.

Je m'attendais, en y entrant, à n'entendre que gémissements et plaintes, en quoi je m'abusais étrangement. Les prisonniers semblaient n'avoir qu'un désir et qu'un souci, celui d'oublier leurs misères dans le tumulte d'une gaieté criarde. Je fus informé des obligations que m'imposait l'usage et je m'y soumis tout aussitôt, bien que ma provision d'argent fût près de se trouver épuisée. Avec le montant de ma bienvenue, on envoya chercher de quoi boire, et la prison n'offrit plus, peu après, qu'une scène de désordre, de rires bruyants, de propos mal sonnants.

« Comment, m'écriai-je à part moi, tant de gaieté chez ces pervers, et moi, qui n'ai rien sur la conscience, j'irais m'affliger ? Avec eux je n'ai de commun que notre captivité, il m'est donc avis que je dois me sentir plus satisfait qu'ils ne le sont. »

Par suite de ces réflexions, je m'efforçai de paraître

joyeux; mais jusqu'à présent la joie n'a jamais résulté d'un effort qui, par sa nature même, est pénible. Donc, comme j'étais assis au coin de la salle, et dans une attitude pensive, un de mes coprisonniers, qui vint se placer près de moi, parut vouloir entamer la conversation. J'ai toujours eu pour règle de ne jamais refuser mon entretien à qui le désire : car si mon interlocuteur est un brave homme, je puis tirer profit de ce qu'il sait; et s'il est méchant, j'ai à lui faire entendre plus d'une vérité salutaire. Chez celui-ci je trouvai un gaillard fort expert, d'un bon sens étonnant bien qu'illettré. Il savait à fond le monde, ou du moins ce qu'on appelle ainsi, c'est-à-dire la nature humaine sous ses plus déplorables aspects. Il me demanda si j'avais pris soin de m'assurer un lit, détail dont je ne m'étais nullement préoccupé.

« Voilà qui est malheureux, ajouta-t-il, car le règlement ne vous octroie que de la paille, et votre chambre, qui est assez grande, est en même temps une glacière. Au surplus, vous paraissez un homme bien né; je le fus jadis, moi aussi, et en conséquence je mets de bon cœur à votre service une partie de mes couvertures. »

Je le remerciai, en lui manifestant la surprise que me causait ce bon procédé dans un pareil lieu; puis j'ajoutai, pour lui laisser voir que les belles lettres ne m'étaient pas étrangères : — Que la sagesse d'autrefois apprenait les douceurs de la solidarité dans l'infortune, ce qu'un philosophe avait exprimé en ces termes : *Ton kosmon aire, ei dos ton etairon.* « Et au fait, continuai-je, que serait le monde s'il ne nous procurait pas de compagnons?

— Vous parlez du monde, monsieur, me riposta tout

aussitôt mon codétenu... Le monde s'abîme dans la décrépitude, et cependant la cosmogonie ou la création du monde a été, pour les philosophes de toute époque, une énigme permanente. Quelle variété d'opinions a soulevée ce problème insoluble! Sanchoniathon, Manethon, Bérose, Ocellus Lucanus l'ont abordé vainement. Le dernier, notamment, a écrit cette phrase remarquable : *Anarchon ara kai ateleutaion to pan*, ce qui signifie...

— Pardon, monsieur, m'écriai-je, pardon d'interrompre tant de science, mais je crois avoir entendu déjà cette tirade. N'aurais-je point eu le plaisir de vous rencontrer à la foire de Welbridge, et ne vous appelez-vous pas Ephraïm Wilkinson? »

A cette question, il ne répondit que par un soupir. « Vous devez n'avoir point oublié, continuai-je, un certain docteur Primrose, à qui vous achetâtes un cheval? »

Il me reconnut alors tout aussitôt, mais auparavant l'obscurité de la salle, et le crépuscule qui commençait, lui avaient dérobé mes traits.

« Oui, monsieur, répondit-il, je me rappelle parfaitement votre figure... Je vous achetai un cheval, mais j'oubliai de le payer. Votre voisin Flamboroug est le seul plaignant qui m'inspire quelques craintes pour les assises prochaines, attendu que je le sais très résolu à prêter serment contre moi comme faux monnayeur... Je suis réellement fâché, monsieur, de vous avoir trompé, comme au reste d'avoir trompé qui que ce soit, car vous voyez, — continua-t-il en me montrant ses fers, — vous voyez à quoi ont abouti mes stratagèmes.

— Ma foi, monsieur, répondis-je, la bonté avec laquelle vous m'avez offert ce service qui ne pouvait vous rien rapporter, aura pour récompense les efforts que je vais tenter pour atténuer, ou même supprimer absolument, le témoignage hostile de M. Flamborough, et je lui enverrai tout exprès mon fils, dès qu'une occasion se présentera de le solliciter en votre faveur. Je ne doute pas qu'il fasse droit à ma requête, et quant à ce sujet que je pourrais dire moi-même devant la justice, il n'est pas besoin de vous en tourmenter.

— Eh bien, monsieur, répliqua-t-il, tout ce que pourra vous procurer ma reconnaissance est désormais à votre discrétion. Vous aurez, cette nuit, plus que votre part de mes effets de literie, et vous pourrez compter que mon amitié ne vous fera jamais défaut dans cette prison où je crois avoir quelque influence. »

Je le remerciai, mais sans pouvoir lui dissimuler combien j'étais surpris de le retrouver si jeune, attendu qu'il m'avait paru toucher à la soixantaine, la seule et unique fois où nous nous étions trouvés en face l'un de l'autre.

« Monsieur, me dit-il, vous ne connaissez guère le monde. Je portais alors une chevelure d'emprunt, et je possède l'art de simuler tous les âges, de dix-sept à soixante et dix ans. Ah ! monsieur, si pour me donner une profession j'avais pris la moitié des peines que m'a coûtées mon éducation d'escroc, je serais maintenant un gaillard bien à son aise. Mais, tout fripon que je suis, je n'en ai pas moins les moyens de vous être utile, et cela peut-être au moment où vous vous y attendrez le moins. »

Notre conversation fut ici interrompue par l'arrivée

des porte-clefs qui venaient faire l'appel des prisonniers avant de les enfermer pour la nuit. Il se trouvait parmi eux un subalterne, portant le faix de paille qui devait me servir de lit, et ce fut lui qui me conduisit dans une pièce dallée comme le reste de la prison, au coin de laquelle j'étendis, sur la paille répandue à terre, les draps et couvertures dont j'étais redevable à l'obligeance de Jenkinson. Ceci fait, mon guide, qui était assez poli, me souhaita le bonsoir. Après la méditation habituelle, et quand j'eus rendu grâce à la main divine qui me châtiait, je me couchai pour m'endormir aussitôt, dans le calme le plus complet, et ne me réveiller qu'au matin.

XXVI

Réforme dans la prison. — Les lois, pour être complètes, devraient récompenser comme elles punissent.

Le lendemain, de bonne heure, je fus réveillé par les membres de ma famille que je vis en pleurs au chevet de mon lit. Le sombre aspect de tout ce qui nous entourait leur avait fait perdre courage. Je leur reprochai doucement leur faiblesse, les assurant que je n'avais jamais plus paisiblement reposé, puis je m'informai de ma fille aînée qui n'était point parmi eux. Ils m'apprirent que, depuis la veille, le chagrin et la fatigue avaient redoublé sa fièvre et qu'on avait jugé à propos de ne point la laisser sortir. J'expédiai ensuite mon fils, avec mission de louer une chambre ou deux, pour y établir la famille, aussi près de la prison que cela serait possible. Il obéit, mais ne put trouver disponible qu'une seule pièce, retenue à peu de frais pour sa mère et sa sœur. Le geôlier, fort heureusement, eut la charité de permettre que ce brave Moses et mes deux petits garçons vinssent partager chaque nuit ma cellule. On dressa dans un coin le lit qui leur était destiné; arrangement qui me fut on ne peut plus agréable. Je voulus pourtant m'assurer qu'ils viendraient habiter, sans trop de répugnance, cet endroit dont l'aspect les avait tout d'abord effarouchés.

« Voyons, mes enfants, leur criai-je; ce lit vous

convient-il? J'espère bien que cette chambre, un peu noire, il faut l'avouer, ne vous fait pas trop grand'-peur.

— Non, papa, répondit Richard. Je ne craindrai jamais de passer la nuit dans un endroit que vous habitez.

— Et moi, reprit Bill, qui avait à peine quatre ans, je me préfère toujours où est papa. »

Ceci réglé, j'assignai leur tâche aux divers membres de la famille. Ma fille eut pour mission spéciale de veiller sur la santé de son aînée. Ma femme devait me soigner; mes petits enfants me feraient la lecture. « Et quant à vous, mon fils, continuai-je, c'est sur le travail de vos mains que reposent nos espérances. Votre salaire de laboureur à la journée suffira fort bien, moyennant le régime frugal adopté par chacun de nous, à nous soutenir tous et très convenablement. Tu as maintenant seize ans, te voilà robuste, et ce n'est pas sans dessein providentiel que cette force t'a été donnée, car elle va nous empêcher de mourir de faim. Cherche dès ce jour du travail pour demain, et tu rapporteras chaque soir, pour le commun entretien, l'argent que tu auras gagné. »

Après lui avoir ainsi dicté sa conduite et tout mis en bon ordre, je descendis dans la prison commune, où j'avais plus d'air et d'espace; mais en peu d'instants, les blasphèmes, les propos orduriers, la brutalité qui m'assiégeaient de toute part, m'eurent forcé de rentrer dans mon domicile privé. Là, je restai quelque temps assis, méditant sur l'aberration de ces malheureux qui, ayant déjà soulevé contre eux la société tout entière, se préparaient, comme à plaisir

et par surcroît, une hostilité bien autrement redoutable.

Leur aveuglement sollicitait toute ma commisération, et chassait de mon esprit les préoccupations purement personnelles. Il me sembla même que le devoir m'incombait de tenter quelque chose pour le salut des âmes affolées. Je résolus de redescendre, et nonobstant le mépris qu'ils pourraient m'opposer, de leur donner mes conseils, de les leur faire goûter à force de persévérance. En conséquence, revenu parmi eux, je communiquai mes intentions à M. Jenkinson, qui en rit de bon cœur, mais qui ne manqua point de les notifier aux autres. La proposition fut très bien accueillie, attendu qu'elle promettait quelques nouveaux éléments de distraction à ces pauvres diables, dont la gaieté n'avait plus que deux sources, la raillerie et les propos licencieux.

Je leur lus donc une partie du service, d'une voix haute, mais sans aucune affectation, et ceci parut fort drôle à mon auditoire. Toute sorte d'obscénités à voix basse, les gémissements burlesques d'une contrition parodiée, des clignements d'yeux, des accès de toux significatifs, tour à tour provoquaient le rire. Je n'en continuai pas moins à lire avec la solennité qui était dans mes habitudes, sachant que je pourrais arriver à quelqu'une de ces âmes, tandis qu'il était imposible à aucune d'elles de souiller la sainteté inhérente aux Paroles d'en haut.

Après la lecture, j'entamai l'exhortation, à laquelle je prétendais donner le caractère d'une causerie amusante plutôt que celui d'un blâme austère. Je leur fis d'abord remarquer que j'étais induit à parler, tout

simplement par la pensée de leur être utile. Détenu comme eux, je ne gagnais rien par mes prédications. J'étais peiné, j'y revins, de la grossièreté de leurs allures, attendu qu'ils n'y gagnaient rien et pouvaient y perdre beaucoup.

« En effet, m'écriai-je, soyez certains, mes bons amis, — car vous êtes mes amis, vous que le monde repousse, — soyez certains que douze mille jurons par jour ne mettraient pas un *penny* dans votre escarcelle. Alors, que signifie cette perpétuelle invocation du mauvais Esprit, et à quoi bon solliciter son amitié, voyant quel ladre il se montre envers vous? Ici vous n'avez de lui qu'une bouche emplie de jurons et un ventre parfaitement vide à tous autres égards. De plus, si je m'en rapporte à sa réputation, il n'est pas probable qu'il vous donne jamais beaucoup mieux.

« Quand nous avons à nous plaindre de nos rapports avec un homme, nous nous adressons naturellement ailleurs. Ne vous paraîtra-t-il donc pas opportun de tenter fortune auprès d'un autre maître, celui-ci du moins riche en belles promesses? Voyons, amis, quelle stupidité supérieure à celle du voleur qui s'en irait, après une expédition quelconque, demander protection à la police elle-même, c'est-à-dire aux gens chargés de *pincer* les voleurs? Voyons maintenant si vous êtes beaucoup mieux avisés, vous qui demandez appui, consolation, à celui-là même dont la trahison vous a conduits ici, vous qui recourez à un être dix fois plus pervers que le plus cruel argousin... Car enfin, ce dernier vous mystifie et vous fait pendre; l'autre vous mystifie de même, de même vous conduit à la potence, mais, ce qui est pire, ne vous lâche

pas même quand le bourreau en a fini avec vous. »

Cette péroraison me valut les compliments de mes nouveaux paroissiens, dont quelques-uns vinrent même me serrer la main, jurant « que je leur paraissais un bon camarade, avec lequel ils ne seraient point fâchés de faire connaissance plus ample. » Je leur promis, en revanche, une nouvelle homélie pour le jour suivant, et conçus dès lors un vague espoir d'opérer quelques réformes dans cette espèce de pandémonium; mon opinion ayant toujours été que nul homme n'est incapable de s'amender, tout cœur étant accessible aux traits du blâme, lorsque l'archer qui les lance sait les faire parvenir au but.

Tranquillisé sur ce point, je retournai dans ma cellule, où ma femme préparait un frugal repas. M. Jenkinson, cependant, me demanda la permission de joindre son dîner au nôtre, afin, disait-il obligeamment, de participer au plaisir de m'entendre. Il n'avait pas encore fait connaissance avec les miens, attendu qu'amenés jusqu'à ma cellule par cet étroit passage dont j'ai parlé, ils évitaient ainsi de traverser la prison commune. De prime abord, Jenkinson parut frappé des charmes de notre cadette, auxquels la mélancolie ajoutait encore, et mes petits derniers eurent leur part d'examen.

« En vérité, docteur, s'écria-t-il, voilà des enfants trop beaux et trop sages pour un endroit comme celui-ci.

— Oh! monsieur Jenkinson, le dernier point m'importe seul. S'ils ont de bonnes qualités morales, ce dont il faut remercier la Providence, le reste est bien peu de chose en comparaison.

— J'imagine, monsieur, reprit mon compagnon de

captivité, que vous puisez de grandes consolations dans ce charmant entourage.

— Vous pouvez le dire, monsieur Jenkinson, répliquai-je; une véritable consolation, et telle que je n'en voudrais pas être privé pour tout au monde, car d'un affreux donjon la présence de ces chers êtres fait un véritable palais. Mon bonheur ici-bas ne peut recevoir qu'une atteinte, qui est de leur voir porter dommage.

— Je crains bien alors, s'écria-t-il, d'être coupable envers vous, car il me semble retrouver ici quelqu'un vis-à-vis de qui je me sens des torts, et dont je veux solliciter le pardon. »

Mon fils, ainsi averti, se rappela tout à coup la voix et les traits du personnage, bien qu'il ne l'eût jamais vu au naturel, et prenant la main qui lui était offerte, il lui pardonna en souriant : « Je me demande pourtant, ajouta-t-il, ce que vous avez pu noter sur ma physionomie qui me signalât à vous comme une dupe de facile composition.

— Mon cher monsieur, répliqua l'autre, ce ne fut point votre physionomie qui me tenta; je fus attiré vers vous par vos beaux bas blancs et le ruban noir qui retenait vos cheveux. Au surplus, et sans faire tort à vos qualités naturelles, plus fins que vous, en mon beau temps, ne m'ont pas échappé; mais en somme, et malgré mes ruses, les imbéciles se sont trouvés plus forts que moi.

— Je suppose, s'écria mon fils, que le fidèle récit d'une vie comme la vôtre doit être fort instructif et fort divertissant.

— Ni l'un ni l'autre dans une certaine mesure, répliqua M. Jenkinson. Ces relations, qui ne nous

montrent de l'humanité que ses roueries et ses vices, en éveillant chez nous le soupçon, ne font que nuire à notre carrière. Le voyageur qui se méfie de toute rencontre, et rétrograde à l'aspect de tout homme dans lequel il croit reconnaître un bandit, parvient rarement au but de sa course dans le temps voulu. Mon expérience personnelle m'a convaincu de cette vérité que l'*homme qui sait le monde*, — dans le sens attaché généralement à cette locution, — est, au fait et au prendre, le plus grand niais dont le soleil puisse éclairer les sottises. Dès mon enfance, j'ai passé pour une merveille d'intelligence. Je n'avais pas sept ans, que les dames m'avaient qualifié de « petit homme achevé ». A quatorze, je savais par cœur les pratiques de la vie, je portais le chapeau sur l'oreille et je courtisais les belles. A vingt, malgré ma loyauté encore intacte, tout le monde me trouvait tellement subtil que personne ne voulait se fier à moi. Aussi fallut-il, simplement par mesure défensive, mettre en œuvre cette finesse si redoutée, et depuis lors ma vie s'est partagée entre les battements de cœur qui accompagnent la conception d'une fourberie quelconque et les palpitations que donne la crainte d'être découvert. Combien de fois ne me suis-je pas moqué de votre honnête voisin Flamborough et de son irrémédiable naïveté! de manière ou d'autre, une fois par an, j'avais pris l'habitude de le mettre à contribution, et jamais il ne manquait de donner dans le piège. Ce brave homme, pourtant, qui ne se doutait de rien et poussait tranquillement sa pointe, a fini par devenir riche, tandis qu'avec mon misérable stratagème je suis resté pauvre, sans même avoir la consolation de me sentir honnête homme. Au

surplus, continua-t-il, faites-moi savoir de quoi il retourne, et quelles circonstances vous ont conduits ici. Peut-être bien, moi qui n'ai pas su éviter la prison, saurai-je en tirer mes amis. »

Pour satisfaire sa curiosité à cet égard, je l'informai en détail des incidents et des erreurs qui m'avaient plongé dans mes présentes anxiétés, ainsi que de l'impasse où je me trouvais, ne sachant par quels moyens recouvrer ma liberté.

Après avoir écouté mon histoire d'un bout à l'autre, et réfléchi quelques instants, mon auditeur se frappa tout à coup le front, comme si une idée triomphante se fût offerte à son esprit, et il prit congé de nous en disant « qu'il allait voir ce qu'on pourrait faire. »

XXVII

Suite du même sujet.

Je communiquai dès le lendemain à ma femme et à mes enfants l'idée que j'avais de travailler à la réforme de mes codétenus, idée qu'ils accueillirent avec une désapprobation commune, alléguant pour motif l'inanité, l'inconvenance d'une pareille entreprise, et ajoutant que, sans contribuer le moins du monde à l'amélioration de ces mécréants, je compromettrais fort probablement le saint caractère dont j'étais revêtu.

« Pardonnez-moi, répondis-je ; ces hommes, bien que déchus, sont encore des créatures de Dieu, et c'est un excellent titre à ma sympathie. Un bon conseil, rejeté par qui le reçoit, retourne enrichir le cœur de celui qui l'a donné ; et si l'instruction que je chercherai à leur inculquer ne les amende pas, elle ne saurait manquer de me profiter à moi-même. Que ces misérables soient des princes, et vous verrez, mes enfants, accourir autour d'eux des conseillers par centaines. A mon avis, l'âme enfouie dans un cachot vaut l'âme assise sur un trône. Oui, chers trésors, si je peux les ramener, je les ramènerai ; peut-être bien ne seront-ils pas tous également disposés à dédaigner mes paroles. Peut-être parviendrai-je à retirer de l'abîme un seul de ces malheureux, et ce serait une grande conquête ; —

est-il en effet sur terre un diamant qui vaille l'âme d'un homme? »

Parlant ainsi, je les quittai pour descendre dans la prison commune, où je trouvai les prisonniers qui m'attendaient en fort belle humeur, chacun s'égayant par avance des bons tours qu'on allait jouer au docteur. C'est ainsi qu'au moment où j'allais commencer, l'un d'eux, comme par accident, tira ma perruque de manière à la placer de travers, et m'en demanda pardon, avec un sérieux imperturbable. Un autre, placé plus loin, expédiait adroitement, entre ses dents, des jets de salive qui, décrivant une parabole exactement calculée, venaient tomber sur les pages du livre ouvert devant moi. Un troisième criait *Amen* d'une voix si pathétique et si déchirante que ce simple répons mettait toute l'assistance en gaieté. Un quatrième avait adroitement subtilisé mes lunettes dans ma poche. Mais il y en eut un dont la rubrique fut plus spécialement goûtée, plus chaleureusement applaudie.

Celui-ci, étudiant avec soin la manière dont je déposais sur la table les livres que j'avais à citer, trouva moyen de substituer à l'un d'eux, adroitement déplacé, un recueil de facéties obscènes emprunté à sa bibliothèque. Malgré tout, je sus ne tenir aucun compte de ce que pouvaient inventer ces petits êtres portés au mal, et je continuai opiniâtrément, bien assuré que le côté ridicule de la mission acceptée par mon zèle n'égayerait plus au delà des deux ou trois premières séances, tandis que ce qu'elle avait de sérieux survivrait à de si vaines risées. Il se trouva que j'avais raison. En moins de six jours, quelques-uns commençaient à se repentir, et tous me prêtaient leur attention.

C'est alors que je me félicitai de l'habile persévérance avec laquelle je m'étais obstiné à reconnaître dans le fond de ces natures endurcies un vestige de sentiments humains, et que je m'avisai de leur rendre certains services temporels en améliorant quelque peu leur déplorable situation. Ils passaient sans transition, jusqu'alors, de la disette aux excès, de la tumultueuse révolte aux repentirs amers. Leur temps se consumait en querelles, à jouer aux cartes et à sculpter pour les fumeurs des fouloirs à tabac. Je pris pied de cette inutile industrie pour engager ceux qui voulaient travailler à tailler des chevilles destinées aux marchands de tabac et aux cordonniers ; une souscription fut ouverte pour acheter en commun le bois nécessaire, et la menuiserie une fois faite se vendait par mon entremise, ce qui procurait à chacun son petit bénéfice quotidien ; — une bagatelle, il faut bien le dire, mais une bagatelle qui l'aidait à vivre.

Je ne me bornai point à ceci, mais j'instituai des amendes pour les manquements à la morale, et des récompenses pour les plus zélés au travail. Aussi, en moins d'une quinzaine, j'avais assujetti nos gens à une espèce de régime et d'organisation sociale qui les rapprochait de l'humanité, ce qui me permit de me regarder comme une sorte de législateur ramenant ses semblables, de leur férocité native, à des notions de bienveillance et d'obéissance mutuelles.

Et il serait fort à désirer, soit dit en passant, que la puissance législative s'employât ainsi à réformer plutôt qu'à punir. On voudrait la voir convaincue que la suppression des crimes ne saurait être demandée à la fréquence des châtiments, avec lesquels on se fami-

liarise, mais bien à leur caractère exceptionnel qui les rend formidables. Alors, au lieu de nos prisons actuelles, qui font des coupables quand elles ne les ont pas trouvés tels, qui pour un crime commis entassent l'un sur l'autre de malheureux captifs, et les rendent, — lorsqu'ils en sortent vivants, — tout disposés à en commettre mille, nous verrons, comme dans certains autres pays de l'Europe, des asiles consacrés au repentir et à la solitude, où l'accusé trouverait, tout prêt à veiller sur lui, des gens capables de lui inspirer des remords, s'il est coupable, de l'encourager à la vertu si par hasard il est innocent. Ce n'est point en aggravant la pénalité, c'est en lui donnant une portée réformatrice qu'on améliore la condition morale d'un peuple. Puis-je d'ailleurs ne pas mettre en question la validité de ce droit que revendique telle ou telle combinaison sociale, à punir de mort certains délits de médiocre importance? Quand il s'agit de meurtre, la peine capitale se justifie d'elle-même; elle dérive du droit de légitime défense qui autorise à tuer sur place l'homme qui porte atteinte à la vie d'autrui. Contre l'assassin, la nature elle-même se redresse tout armée; mais il n'en est point ainsi quand il s'agit de celui qui a voulu s'approprier ce qui m'appartient. La loi naturelle me refuse le droit de lui ôter la vie, attendu qu'en vertu de cette loi isolée, le cheval qu'il me dérobe lui appartient aussi bien qu'à moi. Le seul titre que je puisse revendiquer proviendrait du contrat par lequel il aurait été convenu entre nous que celui des deux qui ôterait à l'autre son cheval, serait passible du dernier supplice. Mais ceci n'est point un contrat valable, nul homme ne pouvant légitimement engager sa vie,

pas plus qu'il ne peut légitimement la détruire, attendu que cette vie ne lui appartient pas. Et d'ailleurs, ce contrat n'est point équitable, et serait annulé de nos jours par n'importe quel tribunal de droit commun vu qu'il constitue pour un trop mince bénéfice une énorme pénalité, l'existence de deux hommes étant d'une importance bien autre que la faculté, pour les deux, de se promener à cheval. Mais un contrat inviolable entre deux hommes l'est également entre deux centaines ou deux milliers, ou deux millions d'hommes, car de même que dix millions de cercles ne feront jamais un carré, de même des myriades de voix ne pourront métamorphoser en vérité le mensonge qu'elles proclament Voilà le langage de la raison, et la nature livrée à elle-même n'en connaît point d'autre. Les sauvages n'ayant notion que de la loi naturelle, ménagent singulièrement la vie l'un de l'autre. Rarement ils versent le sang, à moins qu'ils n'aient à infliger la peine du talion.

Nos ancêtres les Saxons, guerriers si farouches, ne toléraient presque pas les exécutions en temps de paix; et dans tous les gouvernements qui s'organisent, alors qu'ils gardent encore l'empreinte de la nature, c'est à peine s'il est des crimes qu'on estime punissables de mort.

C'est parmi les citoyens des États ultra-civilisés que les lois pénales, passées aux mains des riches, pèsent ainsi sur les pauvres. A mesure qu'il vieillit, le gouvernement revêt ce caractère morose qui est, dit-on, un signe de l'âge, et comme si nos biens nous devenaient d'autant plus chers à mesure qu'ils s'accroissent, comme si nos craintes se mesuraient à l'énormité

de notre richesse, tout ce que nous possédons est chaque jour enclos dans une série de décrets nouveaux, et comme palissadé de gibets destinés à effrayer les pillards.

Je ne sais s'il faut l'attribuer à la quantité de nos lois pénales ou à l'extrême licence de notre population, ce pays fournit en un an autant de condamnés que la moitié de tous les États européens. Peut-être faut-il l'attribuer à la réunion de ces deux causes, car il existe entre elles une espèce de solidarité. Lorsqu'en vertu de lois pénales inexactement mesurées, une nation voit attribuer, à des méfaits de gravité diverse, des châtiments également rigoureux, les esprits, frappés de cette répartition illogique, perdent la juste notion du crime, et cette notion, qui permet de les distinguer, de les classer, est précisément le rempart de toute moralité publique. Aussi la multitude des lois engendre des vices nouveaux, et de nouveaux vices rendent nécessaire un surcroît de pénalités.

Il faut donc appeler de tous ses vœux le moment où le pouvoir, — au lieu de s'ingénier à combattre par des lois les mauvaises tendances, au lieu de resserrer les liens sociaux jusqu'à ce qu'une convulsion les fasse éclater, au lieu de retrancher comme parasites certains membres du corps social avant de s'être assuré qu'ils ne pouvaient être utilement employés, au lieu de convertir en décrets de pure vengeance le travail de correction, — voudra reviser les moyens de restriction jusqu'ici employés et faire de la loi, non le tyran, mais la protectrice du peuple. En se plaçant à ce point de vue, on aurait bientôt constaté que ces misérables êtres, maintenant voués à de longues tortures pour

éviter à la richesse la plus passagère angoisse, pourraient encore, si on les traitait convenablement, fortifier l'État aux heures du péril; — qu'ils ont des cœurs, et non pas seulement des visages pareils aux nôtres; — qu'il est bien peu d'âmes assez perdues pour que la persévérance n'y trouve à développer aucun bon germe; — que le criminel n'a pas absolument besoin d'être immolé pour en finir avec le crime; — et qu'en somme il ne faut pas tant de sang pour cimenter la sécurité dont nous voulons jouir.

XXVIII

Le bonheur et le malheur, dans cette vie, sont plutôt le résultat de la prudence que de la vertu. — Le ciel, en effet, regarde les maux et les biens de ce monde comme des choses sans aucune valeur, qui ne méritent pas qu'il prenne soin de les répartir.

J'étais déjà prisonnier depuis plus d'une quinzaine, mais Olivia n'était pas encore venue me voir depuis mon arrivée, et j'avais grand désir de me retrouver avec elle. Le lendemain du jour où j'en eus fait part à ma femme, la pauvre fille entra chez moi, s'appuyant au bras de sa sœur. Je fus frappé du changement rapide qui s'était fait en elle. Les grâces avaient fui ce beau visage où naguère encore elles étaient réunies, et la main du trépas semblait avoir tout mis en œuvre pour alarmer mon cœur paternel. Les tempes de ma fille s'étaient creusées; sur son front, aux reliefs plus accusés, la peau se tendait; une pâleur fatale avait envahi ses joues.

« Ta présence me fait du bien, m'écriai-je en la voyant; mais dis-moi, Livy, pourquoi tant d'abattement?... J'espère bien, enfant, que par égard pour moi vous ne laisserez pas le souvenir d'une déception fatale miner une existence à laquelle je tiens comme à la mienne... Reprenez courage, fillette, et nous reverrons encore d'heureux jours.

— Vous avez toujours été bon pour moi, monsieur,

me dit-elle, et j'éprouve un surcroît de douleur quand je pense qu'il ne me sera jamais donné de participer à ce bonheur que vous nous promettez. Il n'en est plus pour moi ici-bas, et j'aspire à quitter un séjour où je n'ai trouvé que misères. Maintenant, monsieur, je souhaiterais que vous puissiez vous résoudre aux soumissions qu'exige de vous M. Thornhill. Elles pourraient, à certains égards, l'adoucir, l'apitoyer sur votre sort, et je mourrais alors plus tranquille.

— Jamais, mon enfant, lui répondis-je; jamais je ne me laisserai réduire à reconnaître ma fille pour une prostituée, car si le monde vous a déjà vouée au mépris, il m'appartient, à moi, d'envisager votre faute, non comme un crime, mais comme l'erreur d'une trop grande crédulité. N'allez pas supposer, ma chère, que je me sente malheureux en cet endroit, si triste qu'il puisse paraître; et, soyez-en certaine, aussi longtemps que j'aurai le bonheur de vous conserver, cet homme n'obtiendra jamais mon aveu pour un mariage qui doit ajouter une amertume de plus à votre situation. »

Après le départ de ma fille, mon camarade de captivité, qui avait assisté à cette entrevue, me prêcha ingénieusement sur l'obstination que je mettais à refuser une soumission moyennant laquelle je recouvrerais infailliblement ma liberté. Il me fit remarquer que le reste de ma famille ne devait pas être sacrifié à la paix d'un seul de mes enfants, et du seul, par parenthèse, qui m'eût grièvement offensé. « D'ailleurs, ajouta-t-il, je ne sais jusqu'à quel point il est permis de s'opposer à l'union que veulent contracter l'homme et la femme, et c'est justement ce que vous faites en

refusant de consentir à un mariage que vous n'empêcherez certainement pas, mais dont vous troublerez la bonne harmonie.

— Monsieur, répondis-je, vous ne connaissez point notre oppresseur. Je sais fort bien qu'aucune des soumissions auxquelles je pourrais me réduire ne me donnerait une heure de liberté. On m'a conté que dans cette même chambre où nous voici, et pas plus tard que l'an dernier, il a laissé mourir de besoin l'un de ses débiteurs. Mais alors même que ma soumission et mon aveu devraient me transférer immédiatement de cette cellule au plus bel appartement dont il dispose, encore est-il que je ne donnerais ni l'un ni l'autre, quelque chose d'intérieur m'avertissant qu'agir ainsi serait sanctionner un adultère. Tant que ma fille restera vivante, aucun autre mariage contracté par cet homme ne sera valable à mes yeux. Supposons-la morte, et alors, vraiment, je serais le plus vil des mortels si, par rancune personnelle, je me mettais en travers de l'union désirée par deux âmes chrétiennes. Non certes, si coupable qu'il soit, je souhaiterais au contraire qu'il fût marié, ne fût-ce que pour conjurer l'effet de ses débauches futures. Mais aujourd'hui, ne serais-je pas le plus cruel des pères, si, pour m'affranchir moi-même de la prison, je signais un acte qui doit précipiter ma fille dans le tombeau? Faut-il, pour m'épargner une angoisse, que j'en inflige mille à cette enfant? »

Jenkinson dut reconnaître que cette réponse était dirimante; mais il ne put s'empêcher de remarquer que la santé de ma fille — il le craignait du moins — était trop compromise pour me retenir longtemps en

prison : « Au surplus, continua-t-il, tout en refusant de vous abaisser devant le neveu, j'espère que vous n'aurez aucune répugnance à porter vos griefs devant son oncle, réputé dans tout le royaume pour son esprit de justice et de bienveillance. Je vous conseille fort de lui adresser par la poste une lettre où vous lui dénoncerez les mauvais procédés de son neveu, et je parierais ma vie qu'avant trois jours il vous aura répondu. »

Je le remerciai de cette insinuation, à laquelle je me rendis sur le champ; mais je n'avais point de papier à lettre, et, par malheur, ce matin-là même tout notre argent disponible était passé en provisions. Jenkison, du reste, pourvut à cette lacune.

Pendant les trois journées suivantes, je ne songeai guère qu'à la manière dont mon épître avait dû être accueillie; mais, en attendant, il fallut subir les fréquentes sollicitations de ma femme, qui voulait que je me soumisse à tout plutôt que de rester où j'étais, et je recevais en outre chaque jour les plus fâcheux renseignements sur le déclin de la santé d'Olivia. Le troisième, le quatrième jour n'amenèrent aucune réponse; il n'était guère probable que les plaintes d'un étranger contre un neveu favori fussent l'objet d'une attention quelconque; aussi cette espérance s'évanouit-elle comme toutes les autres. Je ne me sentais pourtant pas trop démoralisé, bien que ma santé commençât à se ressentir de mon inertie forcée et du mauvais air au sein duquel je vivais; mon bras brûlé, de plus, allait toujours empirant. Mes enfants, en revanche, ne me quittaient guère, et tandis que je restais étendu sur ma paille, ils me faisaient tour à

tour la lecture, ou bien ils écoutaient mes instructions qui parfois leur tiraient des larmes. Mais l'état de ma fille s'aggravait plus vite que le mien. Tout ce qui m'arrivait d'elle contribuait à me rendre plus inquiet et plus affligé. Le cinquième jour après celui où ma lettre à sir William Thornhill avait été expédiée, j'appris, non sans alarme, que la pauvre enfant avait perdu l'usage de la parole. C'est alors que ma captivité me devint réellement odieuse : mon âme s'élançait hors de la prison pour s'envoler au chevet de ma fille. J'aurais tant voulu l'exhorter, la consoler, recevoir ses derniers vœux, et lui montrer le chemin du ciel! Vinrent de nouveaux détails. Ma fille était à l'agonie, et la triste douceur de pleurer auprès d'elle m'était encore refusée. Bientôt parut mon compagnon de captivité, chargé de me porter le dernier coup. Il m'exhortait à la patience... Elle était donc morte!...

Le lendemain il revint et me trouva réuni à mes deux petits, maintenant ma seule société, qui employaient à me réconforter toute leur innocente diplomatie, me demandant quelque chose à me lire, et m'invitant à ne pas verser de larmes, attendu que ce n'était pas le fait d'un homme de mon âge : « Voyons, papa, s'écriait l'aîné, ma sœur n'est-elle pas changé en ange? Et pourquoi donc, alors, nous affliger à ce sujet? Je ne demanderais pas mieux que d'être ange, moi aussi, et partout ailleurs que dans cette vilaine maison... pourvu que papa s'en vînt avec moi.

— Sans doute, reprit le petit dernier, le ciel, où demeure à présent ma sœur, est bien autrement beau que cette chambre, et il n'y a là-bas que de braves gens, tandis que ceux d'ici ne valent rien. »

M. Jenkinson interrompit leur inoffensif bavardage en me faisant remarquer que, privé désormais de ma fille, il fallait me préoccuper sérieusement du reste des miens, et tâcher de sauver ma vie que menaçaient les privations de tout genre, mais surtout le manque d'air et l'insalubrité de ma résidence actuelle. Il ajouta que je devais en conscience le sacrifice de tout orgueil et de tout ressentiment au bien-être de ceux qui comptaient sur mon appui, et que la raison comme la justice me commandaient de tenter une réconciliation avec mon propriétaire.

« Dieu soit loué, répondis-je, il ne me reste aucune espèce d'orgueil. Je m'en voudrais si je pouvais reconnaître au fond de mon cœur le moindre vestige de fierté déplacée ou la moindre trace de rancune. Tout au contraire, l'homme qui m'opprime étant un de mes paroissiens, j'espère un jour le présenter au tribunal suprême avec une âme dont toutes les souillures auront été lavées. Non, monsieur, je n'éprouve aucun désir de vengeance, et bien qu'il m'ait ravi un bien plus cher à mes yeux que tous les trésors dont la possession l'enorgueillit, bien qu'il m'ait littéralement broyé le cœur — car je suis bien bas, mon camarade, et bien près d'une défaillance complète — rien de tout cela ne me laisse le désir de lui nuire. Je vais maintenant souscrire à son mariage, et supposé qu'il trouve quelque plaisir aux témoignages de ma soumission, vous pouvez lui dire de ma part que si je l'ai offensé en quoi que ce soit, j'en éprouve le plus vif regret. »

M. Jenkinson prit aussitôt une plume et de l'encre pour rédiger ma soumission dans les termes mêmes que je venais d'employer, et j'y apposai ma signature.

Mon fils fut chargé de porter ma lettre à M. Thornhill, qui était alors à sa résidence de campagne. Il partit et nous revint au bout de six heures avec une réponse verbale. Il ne lui avait pas été facile, nous dit-il, de pénétrer jusqu'à son propriétaire, à cause des valets qui s'étaient montrés insolents et soupçonneux; mais enfin il l'avait rencontré par hasard, au moment où celui-ci sortait pour affaires concernant son mariage, lequel devait être célébré dans un délai de trois jours. Moses ajouta que, s'étant avancé le plus humblement du monde, il avait délivré son message écrit, dont M. Thornhill prit immédiatement connaissance, mais dont il ne parut pas tenir grand compte : « Cette soumission, disait-il, aurait dû venir plus tôt et n'avait plus aucun objet. Il savait d'ailleurs que nous avions tenté une démarche auprès de son oncle, démarche accueillie par le mépris dont elle était digne : quant au reste, il fallait s'adresser à son *attorney* et non pas à lui. » Pour conclure, il avait ajouté que la discrétion de nos deux jeunes personnes lui étant connue, et lui donnant d'elles une excellente opinion, leur intercession directe lui aurait été particulièrement agréable.

« Eh bien, monsieur, dis-je à mon codétenu, vous voyez de quelle trempe est l'homme qui me persécute. Il peut, au besoin, décorer d'une facétie ses cruautés les plus noires; mais qu'il épuise sur moi toutes les rigueurs dont il dispose, je n'en serai pas moins bientôt quitte des verrous qu'il a fermés sur moi. Je m'achemine vers un séjour que j'entrevois plus brillant à mesure que je m'en rapproche davantage. Cet espoir allége mes chagrins, et bien que je laisse derrière moi une famille d'orphelins dénués de toute

assistance, encore ne seront-ils pas absolument abandonnés. Quelque ami se trouvera sans doute pour les secourir en mémoire de leur pauvre père, et pour l'amour de Celui que nous avons aux cieux, plus d'une âme charitable leur accordera sa protection. »

Justement, à l'heure où je parlais ainsi, ma femme, que je voyais pour la première fois de ce jour-là, se montra devant moi, le visage décomposé par la terreur. Elle voulait parler, mais ne trouvait pas un mot à dire : « Pourquoi donc, m'écriai-je, pourquoi, ma bonne amie, accroître de vos afflictions le fardeau que j'ai déjà tant de peine à porter? Si aucune soumission ne peut fléchir un maître sévère, s'il veut que je meure dans ce séjour de désolation, si nous avons perdu notre agneau favori, encore faut-il vous rappeler qu'une fois privée de moi, vous trouverez quelque consolation dans nos autres enfants...

— Nous avons en effet perdu l'agneau favori, répliqua-t-elle en pleurant. Ma Sophy, celle que j'aimais par-dessus tout, vient de nous être arrachée. Des bandits l'ont enlevée de mes bras... Elle est partie, elle est perdue!

— Comment, madame, s'écria mon camarade, miss Sophia ravie aussi par des mécréants?... Ceci n'est vraiment pas possible. »

Elle ne répondit que par un regard fixe et un déluge de larmes. Mais la femme d'un des prisonniers, présente à tout ceci et qui venait d'entrer avec elle, nous donna des détails plus précis. Nous sûmes par elle qu'au moment où ma femme et ma fille se promenaient en sa compagnie sur la grande route, à quelque distance du village, une chaise de poste, attelée de

deux chevaux, était venue s'arrêter devant elles. Un homme bien mis, mais qui n'était pas M. Thornhill, sautant à bas du carrosse, avait saisi ma fille à bras-le-corps, l'avait fait monter de force à côté de lui, et, — l'ordre donné au postillon de fouetter ses chevaux, — on les avait perdus de vue en très peu d'instants.

« Maintenant, m'écriai-je, mon infortune a passé tout ce que je pouvais attendre, et je défie un malheur quelconque d'ajouter à mes angoisses... Comment! pas une ne me restera?... Ce monstre n'en épargnera pas une seule?... L'enfant qui me tenait le plus au cœur!... Une figure angélique et presque un ange de pureté!... Prêtez secours à cette femme, empêchez-la de tomber!... Oh! mon Dieu, ne pas m'en laisser une!...

— Hélas! mon bon mari, dit ma femme, vous êtes encore plus ébranlé que moi! Nos malheurs sont bien grands, bien épouvantables, mais je les supporterais tous, et pis encore, si je vous voyais mieux armé contre eux... Qu'on me prenne mes enfants, qu'on m'enlève tout ce qui me reste, pourvu que vous ne me soyez point ravi!... »

Mon fils, qui était présent, voulut modérer notre douleur. Il nous exhortait à nous remettre, espérant, disait-il, que nous aurions encore à nous louer de la Providence. « Mon enfant, lui criai-je, regardez de tous côtés, et dites-moi quelle chance de bonheur peut me rester au monde. Voyez-vous luire un seul rayon consolateur? Nos plus belles espérances ne sont-elles pas dorénavant reléguées par delà le tombeau?...

— Cher père, répliqua-t-il, j'espère pouvoir vous ménager encore un intervalle de satisfaction : je viens de recevoir une lettre écrite par mon frère George.

— Que dit-il, enfant? interrompis-je. Connaît-il notre misérable situation? J'espère bien que ce pauvre garçon est exempt de toutes les peines qui nous sont infligées.

— Oui, monsieur, répliqua-t-il. George est parfaitement satisfait de tous et chacun. Ni le courage, ni la gaieté ne lui manquent. Sa lettre n'apporte que d'heureuses nouvelles. Il est le favori de son colonel qui a promis de le faire nommer à la première lieutenance vacante.

— Et vous êtes bien sûr de tout ceci? s'écria ma femme. Vous êtes bien certain que rien de fâcheux n'est arrivé à mon garçon?

— Rien en vérité, madame, répondit Moses. Vous prendrez connaissance de cette lettre qui certainement vous fera plaisir... Je ne connais rien de plus propre à vous consoler.

— Mais êtes-vous sûr, répéta ma femme, que cette lettre est bien de lui, et qu'il est réellement si satisfait?

— Oui, madame, répondit mon fils, la lettre est de lui, je vous en réponds; la famille, dans un avenir quelconque, lui devra certainement honneur et secours.

— J'ai donc à remercier la Providence que ma lettre se soit égarée, s'écria ma femme. Oui, mon ami, continua-t-elle, s'adressant à moi, je dois maintenant avouer que si la main du sort, à d'autres égards, s'est appesantie sur nous, en ceci du moins il se montre favorable. Ma dernière lettre à notre fils, écrite dans un moment d'irritation et d'amertume, lui enjoignait, s'il voulait être béni de sa mère, et pour peu qu'il eût un cœur viril, de faire en sorte que justice fût rendue

à son père et à sa sœur, et de venger notre cause. Pourtant, grâces à Celui qui dirige toutes choses, cette lettre s'est perdue, et me voici désormais en repos.

— Femme, m'écriai-je, vous avez très mal agi, et en d'autres circonstances un blâme plus sévère encore vous eût été adressé par moi. A quel abîme êtes-vous soustraite, où notre fils et vous pouviez être engloutis pour le temps et pour l'éternité. La Providence s'est montrée pour nous meilleure que nous-mêmes. Elle a conservé ce fils qui deviendra, lorsque je ne serai plus là, le père et le protecteur de nos enfants. Comment ai-je osé me plaindre que toute consolation me fût enlevée, lorsque j'apprends qu'il est heureux, et que nos afflictions ne l'on pas encore atteint, lorsque je le sais miraculeusement conservé pour être l'appui de sa mère veuve, le soutien de ses frères et de ses sœurs... Ses sœurs, que dis-je là? Quelles sœurs lui reste-t-il?... Il n'en a plus. Elles sont parties, on me les a prises, malheureux que je suis et pour jamais perdu...

— Père, interrompit mon fils, laissez-moi, je vous prie, vous donner connaissance de cette lettre. Je suis certain qu'elle vous fera plaisir. »

Sur quoi, ma permission lui étant donnée, il me lut ce qui suit :

« Mon vénéré père,

« Je détourne pour quelques moments ma pensée des plaisirs qui m'environnent, pour la fixer sur des objets encore plus agréables, savoir, le foyer chéri de notre humble demeure. Mon imagination se représente les membres de ma famille groupés autour de vous pour entendre, avec toute l'attention possible, chaque

ligne de la présente. Je revois avec bonheur ces calmes visages, sur lesquels l'ambition et le malheur n'ont jamais étendu leurs mains flétrissantes! Mais si heureux qu'on puisse être au logis, je suis certain d'ajouter à vos joies en vous apprenant que ma position me convient sous tous les rapports, et que je suis ici très complètement heureux.

« Notre régiment a reçu contre-ordre et ne quittera pas le pays; le colonel, qui se dit rempli d'affection pour moi, m'emmène dans tous les salons où il est reçu lui-même, et généralement, après une première visite, je puis compter, en la renouvelant, sur des égards encore plus marqués. Je dansais encore hier au soir avec lady G..., et s'il m'était permis d'oublier, vous devinez qui, tout espoir de plaire ne me serait peut-être pas interdit. Mais je suis destiné, paraît-il, à me souvenir éternellement de gens qui ne pensent guère à moi, et je crains bien, monsieur, d'avoir à vous compter parmi ceux-ci, car j'attends en vain depuis longtemps le plaisir d'une lettre datée de chez nous. Olivia et Sophia, elles aussi, s'étaient engagées à m'écrire, mais elles paraissent m'avoir oublié. Dites-leur que je les tiens pour de petites écervelées fort peu recommandables, et qu'en ce moment même je suis littéralement furieux contre elles. Et pourtant, sans que je sache comment cela se peut faire, avec toute l'envie possible de les brutaliser un peu, mon cœur se refuse à d'autres émotions que celles de la plus vive tendresse. Dites-leur donc, monsieur, qu'en somme, je les aime de tout cœur, et veuillez vous tenir pour assuré de mon respect. »

— A travers toutes nos misères, m'écriai-je, n'avons-nous pas à remercier la Providence de ce qu'un membre de la famille soit au moins exempt des tribulations auxquelles nous restons en butte. Puisse le ciel veiller sur lui, et laisser intact le bonheur dont cette lettre m'apporte le témoignage. Puisse-t-il être un jour le soutien de sa mère veuve, et le père de ces deux petits êtres, le seul héritage dont je puisse disposer en sa faveur. Qu'il garde leur innocence des tentations de la misère! Qu'il les guide toujours dans les sentiers de l'honneur! »

A peine avais-je articulé ces mots, lorsqu'une sorte de tumulte éclata dans la prison au-dessous de ma chambre. Il s'éteignit peu après et, le long du corridor qui menait à ma cellule, on entendit un froissement métallique de chaînes traînées à terre. Le gardien principal entra, poussant devant lui un homme couvert de sang, blessé, chargé des fers les plus pesants. Je ne pus m'empêcher de jeter sur ce malheureux, quand il s'approcha de moi, un regard de compassion, mais ce furent des regards d'horreur lorsque j'eus reconnu en lui mon propre fils : « Mon George, mon George!... est-ce donc ainsi que je devais te revoir? Blessé, enchaîné, voilà donc ce bonheur que tu nous vantais? Faut-il que tu me sois ainsi rendu?... Pourquoi cette vue ne m'a-t-elle pas, d'un seul coup, brisé le cœur?... Pourquoi suis-je condamné à survivre?...

— Où donc est votre courage? répliqua mon fils d'une voix intrépide... J'ai encouru le dernier supplice, ma vie est en péril... Qu'ils la prennent, s'il la leur faut. »

Pendant quelques minutes, passées en silence, je

fis mon possible pour ne pas laisser déchaîner mes passions, et je crus mourir à la peine : « O mon fils, m'écriai-je enfin, mon cœur saigne de te voir ainsi, et je ne puis, je ne puis rien pour toi ! Au moment où je te comptais parmi les heureux, au moment où j'implorais le Ciel pour ton salut, te voir apparaître en cet état !... Enchaîné, blessé !... Heureux, pourtant, celui qui meurt jeune !... Mais je suis vieux, bien vieux, et il m'a fallu vivre pour assister à cette journée... Il m'a fallu voir mes enfants tomber avant l'heure autour de moi, tandis que je survis au milieu des ruines... Puissent toutes les malédictions qui pèsent sur une âme retenir dans l'abîme celle de l'homme qui a tué mes enfants !... Puisse-t-il voir un jour, comme moi...

— Arrêtez, monsieur ! interrompit mon fils, ou je rougirai pour vous. Comment, monsieur, oubliant votre âge, votre mission sacrée, vous vous arrogez ainsi le droit de rendre justice au nom du Ciel !... Vous jetez vers le trône de clémence ces imprécations qui vont retomber sur votre tête grise, et peut-être l'écraser à jamais !... Non, monsieur, votre unique souci doit être, maintenant, de me préparer à l'ignoble trépas que j'aurai bientôt à subir. Vous avez à me prêcher la résolution et l'espérance ; à me faire vider, sans trop d'hésitation, la coupe amère qui sous peu deviendra mon partage.

— Non, vous ne mourrez pas, mon enfant... Je suis sûr que vous n'avez pu mériter par aucun forfait une mort déshonorante. Mon George n'a pu commettre une action que ses aïeux dussent envisager comme indigne de leur race.

— Cependant, monsieur, je crois être au ban du

pardon légal. Lorsque me parvint la lettre de ma mère, j'accourus immédiatement pour punir l'outrage fait à notre honneur, et je fis porter au séducteur d'Olivia un défi formel; mais, loin d'y répondre en personne, il envoya quatre de ses gens pour me faire arrêter en flagrant délit. Je blessai le premier qui mit la main sur moi, et je crains qu'il n'en revienne point, mais les autres parvinrent à se rendre maîtres de ma personne. Le lâche prétend appeler sur ma tête les rigueurs de la loi : or, les preuves sont irrécusables. J'ai envoyé une provocation, et comme je me trouve être le premier transgresseur du nouveau statut, je ne vois pas la moindre chance qu'on use d'indulgence envers moi. Mais vous m'avez trop souvent charmé par un courageux enseignement, monsieur, pour que je ne compte pas, en cette crise, sur les exemples que vous me donnerez.

— Comptez-y, mon enfant, vous ne serez point déçu. Je suis transporté maintenant au-dessus de ce monde, et bien désintéressé des joies qu'il peut donner. A partir de ce moment, je brise en mon cœur tous les liens qui le retiennent à la terre, et ne veux plus songer qu'à nous préparer tous les deux pour la vie éternelle... Oui, mon fils, je vous montrerai le chemin, et mon âme guidera la vôtre vers les hauteurs, car nous sommes destinés à nous envoler ensemble. Je vois bien, maintenant, et demeure convaincu que vous n'avez point de grâce à espérer. Je vous exhorterai donc à n'en attendre aucune, si ce n'est de ce tribunal suprême devant lequel nous allons être appelés à répondre un de ces jours : mais ne soyons point avares de ces exhortations suprêmes!

Que tous nos compagnons de captivité en puissent prendre leur part... Souffrez, bon geôlier, qu'ils puissent venir ici écouter mes derniers conseils. »

Parlant ainsi, je fis effort afin de me soulever sur mon tas de paille, mais la force me manqua, et je ne pus que m'adosser à la muraille. Les prisonniers se réunirent, ainsi que je l'avais demandé, car ils commençaient à m'écouter avec plaisir. Mon fils et sa mère, chacun de son côté, me soutenaient. Je regardai, je constatai que personne ne manquait, et alors je leur adressai l'exhortation suivante :

XXIX

Équité de la Providence envers les heureux et les malheureux d'ici-bas. Si nous considérons le plaisir et la douleur, nous comprendrons que les malheureux sont appelés à recevoir dans une autre vie une compensation pour leurs souffrances.

« Mes amis, mes enfants, mes compagnons de misère, en réfléchissant à la manière dont le bien et le mal se distribuent ici-bas, je constate que si l'homme a reçu bien des moyens de jouir, il est encore accessible à beaucoup plus de souffrance. Eussions-nous le monde entier à passer en revue, nous ne trouverions pas un homme assez complètement heureux pour n'avoir rien à désirer; tout au contraire, on en voit chaque jour des milliers qui, se donnant la mort, nous prouvent par là même qu'ils n'ont plus rien à espérer. Il en faut conclure que nous ne pouvons être absolument heureux sur la terre, et qu'en revanche nous pouvons y être malheureux absolument.

« Pourquoi l'homme est condamné à pâtir ainsi; pourquoi notre malheur est une partie intégrante et nécessaire de l'universelle félicité; pourquoi, lorsque les autres systèmes sont rendus parfaits par la perfection de leurs éléments subordonnés, le plus grand de tous requiert, pour se trouver d'accord avec les vues de la Providence, des portions qui non seulement se trouvent subordonnées à d'autres, mais sont impar-

faites en elles-mêmes; — voilà des problèmes qui ne seront jamais résolus, et dont la solution pourrait bien être inutile. La Puissance suprême a jugé convenable d'éluder notre curiosité à cet égard : il lui a suffi de nous fournir quelques motifs de consolation.

« Ainsi placé, l'homme a invoqué l'assistance amicale de la philosophie, et le Ciel, prévoyant bien qu'elle ne réussirait pas à le consoler, lui a donné le secours de la religion. Ce n'est pas que les consolations de la philosophie ne soient souvent fort subtiles, mais souvent aussi on les trouve fallacieuses. Elle nous dit que la vie est remplie d'heureuses compensations, pourvu qu'on en sache profiter; elle nous dit aussi, en revanche, que si nous avons à subir ici-bas des misères inévitables, la vie est courte et ne nous impose en aucun cas une patience très prolongée. Il y a là contradiction manifeste, car si la vie est en elle-même une bonne chose, sa brièveté ne laisse pas d'être affligeante, et si elle vient à se prolonger, nos chagrins en seront d'autant plus durables. La philosophie est donc assez faible, mais la religion se place sur un autre terrain et, pour nous donner courage, prend les choses de plus haut. L'homme est sur la terre, nous dit-elle, pour se préparer à un autre séjour et y adapter sa nature morale. Quand un homme juste, libéré de ses liens de chair, n'est plus qu'un glorieux esprit, il lui appert qu'il a consacré son existence à se ménager ici une éternelle félicité, tandis que le méchant, mutilé en quelque sorte et contaminé par ses vices, fuit avec terreur son enveloppe matérielle, et s'aperçoit qu'il a devancé la céleste vengeance. Il faut donc, en toute circonstance,

demander à la religion notre reconfort le plus certain; car si déjà nous sommes heureux, il est doux que nous puissions donner à ce bonheur une durée indéfinie, et si nous sommes misérables, il est également doux de penser qu'il existe un asile où nous attend le repos. A qui jouit, la religion offre de prolonger son bien-être; à qui souffre, de le débarrasser de ses peines.

« En outre, bien que la religion se montre ainsi bonne pour tous, elle garantit aux malheureux des récompenses spéciales. Pour les malades, pour ceux qui n'ont ni vêtements, ni maison, pour celui qui plie sous le faix, pour le malheureux prisonnier, notre loi tient en réserve ses plus brillantes promesses. Le promulgateur de cette loi se déclare partout l'ami de nos déshérités, et bien différent de ces faux amis dont le monde est plein, il garde toutes ses caresses pour ceux que la fortune a trahis. Les gens irréfléchis ont vu en ceci une partialité blâmable, une préférence non motivée. Mais ils ne semblent pas se douter qu'il n'est au pouvoir de personne, pas même du Ciel, de rendre l'offre d'une éternelle félicité aussi séduisante pour l'homme heureux que pour celui qui souffre. Pour le premier, l'éternité n'est qu'un bienfait simple, puisqu'elle accroît et perpétue tout au plus la félicité dont il était déjà possesseur; au second elle confère un double avantage, puisqu'après avoir allégé ses souffrances terrestres, elle lui octroie ultérieurement le bonheur des élus.

« A d'autres égards encore, la Providence se montre plus favorable pour le pauvre que pour le riche. En rendant l'autre vie plus désirable au premier, elle lui

facilite d'autant le passage de l'une à l'autre existence. Les malheureux sont dès longtemps familiarisés avec toute sorte de terreurs. Celui qui n'a connu que chagrins se courbe avec résignation sous la main du trépas, n'ayant que peu de biens à regretter, que peu de liens à rompre. Il n'éprouve que l'angoisse inhérente à une telle séparation de ses deux natures, et ne la trouve pas beaucoup plus poignante que beaucoup d'autres, par lesquelles il a déjà passé En effet, au delà d'un certain degré de souffrance, un ordre charitable a placé l'insensibilité de l'être, et par là nous sont épargnées en grande partie les atteintes au moyen desquelles la mort fait brèche dans la constitution qu'elle assiège.

« Ainsi deux avantages marqués, dont la Providence réserve le monopole aux malheureux de ce monde : plus de sérénité au moment de la mort, et, dans le Ciel, cette supériorité de jouissances qui naît du contraste d'un bonheur actuel avec la misère passée. Cette supériorité, mes amis, ne constitue point un médiocre avantage, et dans la parabole évangélique, le pauvre homme en tire une de ses joies. Bien qu'il soit déjà reçu au Ciel, bien qu'il ait goûté l'extase des félicités suprêmes, on remarque comme surcroît à cet immense bonheur qu'ayant jadis été malheureux, il est maintenant consolé; qu'ayant jadis éprouvé la souffrance, il sent d'autant mieux ce qu'est la félicité.

« La religion, mes amis, réalise, vous le voyez, ce que la philosophie ne saurait produire. Elle démontre l'équité des répartitions célestes entre les élus et les condamnés d'ici-bas, et place à peu près au même niveau tous les privilèges terrestres. Elle assure aux

riches et aux pauvres la même félicité ultérieure; elle égalise leurs motifs d'espérance et leurs aspirations; mais si les riches ont l'avantage d'être heureux en ce monde, les pauvres ont de plus l'éternelle satisfaction de comparer leurs angoisses passées au bonheur dont ils sont pour jamais investis. Et ce privilège, qui peut sembler sans importance, en acquiert une grande si l'on songe qu'il est accordé pour l'éternité. Sa durée compense, et bien au delà, l'intensité des courts plaisirs que leur richesse a pu procurer aux grands d'ici-bas.

« Je viens d'énumérer les consolations spécialement accordées aux malheureux, et par lesquelles ils l'emportent sur le reste de l'humanité! A tout autre égard ils sont au-dessous de la condition humaine. Qui voudrait connaître à fond ce que souffrent les pauvres, devra étudier et pratiquer les bas-fonds de la vie; il faut pour compatir avoir pâti. Se perdre en divagations sur les avantages temporels qui leur sont acquis, c'est répéter ce que personne n'a jamais cru, n'a jamais accepté pour règle de conduite. Les hommes qui ont le strict nécessaire ne sont point pauvres, et ceux qui ne l'ont pas sont inévitablement malheureux. Oui, mes amis, nous nous débattons avec une réelle misère. Les vains efforts d'une imagination sublimisée ne nous rendront pas insensibles au besoin, ils ne rendront pas plus doux et plus respirable l'atmosphère d'un affreux cachot; ils ne rendront pas moins pénibles les battements d'un cœur angoisseux.

« Du haut de ce duvet sur lequel il se prélasse, laissons tel ou tel philosophe nous crier que nous pouvons faire tête à tous ces maux... Hélas! l'effort que nous

tentons pour cela est encore notre plus cruel supplice. La mort s'accepte, et tout homme est en état de l'affronter; mais les tortures du besoin sont épouvantables, et pas un homme jusqu'ici n'a pu les endurer patiemment.

« C'est donc à nous, mes amis, que la promesse du bonheur céleste est singulièrement précieuse; si nous devions ne chercher qu'ici-bas notre récompense, nous serions en vérité les plus malheureux des hommes. Lorsque je regarde ces tristes murailles, aussi bien faites pour nous terrifier que pour nous retenir captifs, — ces clartés qui ne servent qu'à nous révéler l'horreur d'un tel séjour, — ces fers que la tyrannie fait peser sur nous, ou que le crime a rendus nécessaires, — lorsque j'étudie ces visages amaigris, lorsque j'écoute ces douloureuses plaintes, ô mes amis, combien j'aspire au moment d'échanger tout ceci pour les béatitudes d'en haut! Qu'il serait doux de s'envoler, libre comme l'air, dans les espaces sans limites! de se réchauffer au soleil de l'éternelle prospérité! d'entonner l'hymne sans fin, de n'avoir plus en face de nous, au lieu d'un maître insultant et menaçant, que la Bonté, la Clémence, la Justice éternelle. Avec ces pensées dans l'esprit, la mort m'est un bâton secourable, appui de mes membres fatigués. Avec ces pensées dans le cœur, où sont les biens que je puis envier? Quel avantage purement terrestre ne me semblerait pas digne de mépris? Que les rois, dans leurs palais, ambitionnent ces éphémères trésors : mais du sein de notre humiliation passagère, pareils désirs ne nous font-ils pas sourire?

« Ces biens à venir, seront-ils nôtres? Ils seront

nôtres, infailliblement, pour peu que nous en poursuivions la conquête, et, ce qui est encore une consolation, nous sommes garantis de bien des tentations qui nous gèneraient pour atteindre le but. Recherchons-les, nous les posséderons à coup sûr, et, consolation nouvelle, nous les posséderons avant peu; un seul regard jeté sur notre vie passée nous la montre, en effet, bien courte, et ce qui reste, quoi que nous en puissions penser, durera bien moins encore. A mesure que nous comptons plus d'années, chaque jour semble compter moins d'heures. En nous familiarisant avec le temps, nous perdons l'exacte notion de sa durée. Consolons-nous donc par cette pensée que le voyage tire à sa fin. Nous déposerons bientôt le lourd fardeau que le Ciel a placé sur nos épaules, et bien que la mort, cette unique amie du malheureux, se joue du voyageur fatigué qui la croyait plus proche et la voit fuir devant lui, le temps n'en approche pas moins, d'un pas rapide et sûr, où nous verrons notre tâche accomplie, où les grands de la terre ne fouleront plus nos têtes dans la fange, où nous évoquerons avec joie le souvenir des maux soufferts ici-bas, où nous serons entourés, sinon de tous nos amis, de ceux-là du moins qui avaient droit à notre affection, où notre bonheur sera inénarrable, et, pour tout couronner, sans terme possible. »

XXX

Une perspective plus riante s'ouvre. Ne cédons pas, la fortune finira par changer et par nous être favorable.

Lorsque j'eus ainsi terminé ma harangue, et lorsque mon auditoire se fut dispersé, le geôlier, qui était entre tous ses pareils remarquable par ses humaines dispositions, s'excusa vis-à-vis de moi d'avoir à exécuter un mandat pénible, mais dont certainement je ne lui garderais pas rancune : mon fils devait être transféré dans une cellule plus sûre ; en revanche on lui permettrait, chaque jour, de venir passer quelque temps avec moi. Je remerciai notre gardien des ménagements qu'il voulait bien garder, je dis adieu à mon fils en lui serrant la main, et non sans lui rappeler le grand devoir qu'il aurait bientôt à remplir.

Je m'étais laissé retomber sur ma paille, et un de mes petits, assis à mon chevet, me faisait la lecture lorsque M. Jenkinson entra, pour me donner, disait-il, des nouvelles de ma fille. — Deux heures auparavant, quelqu'un l'avait rencontrée en compagnie d'un *gentleman* ; ils s'étaient arrêtés, pour se rafraîchir, dans un village des environs, et semblaient se disposer à rentrer en ville. — A peine m'avait-il transmis ces renseignements, lorsque le geôlier tout empressé, tout joyeux, accourut aussi pour m'informer que ma fille était retrouvée. Moses enfin arriva peu après en toute

hâte, criant que sa sœur Sophy était en bas, et qu'elle montait, au bras de notre ancien ami, M. Burchell.

Juste au moment où il me donnait ces nouvelles, la chère petite parut sur le seuil, et, comme folle de joie, vint m'embrasser dans un transport affectueux. Les pleurs et le silence de sa mère témoignaient assez le bonheur que lui causait ce retour inespéré.

« Voici, mon père, s'écria la charmante enfant, voici le galant homme auquel je suis redevable de ma délivrance. Son intrépidité m'a tirée du péril et me rend au bonheur. Sans lui... »

M. Burchell, dont la satisfaction semblait plus vive encore que celle de sa protégée, arrêta, par un baiser, l'expansion de cette reconnaissance enthousiaste.

« Ah! monsieur, m'écriai-je, vous nous trouvez aujourd'hui bien mal logés; notre sort a bien changé depuis le jour où nous nous sommes rencontrés pour la dernière fois... Vous nous avez toujours été un ami fidèle : depuis longtemps nous savons à quel point nous nous étions trompés sur votre compte, et nous nous repentons d'avoir si mal reconnu vos services. Après les indignes procédés que j'ai eus pour vous, je me trouve presque honteux de vous revoir. J'espère, cependant, que vous me pardonnerez, abusé que j'étais par un vil misérable qui, sous le masque de l'amitié, a tout fait pour me perdre.

— Je ne saurais vous pardonner, s'écria M. Burchell, attendu que je n'ai jamais eu le droit de vous en vouloir. Je voyais parfaitement, dès lors, en quoi consistait votre erreur, et n'y connaissant aucun remède, je me contentais de la prendre en pitié.

— Je m'étais toujours bien douté que vous étiez un

brave homme, repris-je avec effusion, et je vois maintenant que je ne me trompais point... Dis-moi, pourtant, chère fille, comment tu as été secourue et quels étaient tes ravisseurs.

— A vrai dire, monsieur, répliqua-t-elle, j'ignore encore quel lâche est venu m'enlever ainsi. Nous marchions côte à côte ma mère et moi, lorsque, se glissant derrière nous, il m'a jetée dans la voiture de poste, sans me laisser, pour ainsi dire, le temps d'appeler à l'aide, et les chevaux partirent à l'instant même. Je rencontrai sur la route plusieurs personnes à qui je m'adressai en criant pour qu'elles vinssent à mon secours; mais elles ne prenaient point garde à mes supplications. Le drôle, entre temps, mettait en œuvre tous les artifices dont il pouvait s'aviser pour m'empêcher de crier ainsi, employant tour à tour flatteries et menaces, puis jurant que si je voulais seulement garder le silence, il n'avait aucun mauvais projet. J'étais cependant parvenue à déchirer les rideaux qu'il s'était hâté de baisser, et que vois-je alors, assez près de nous? Notre ex-ami, M. Burchell, marchant comme de coutume à grands pas, et muni de cette grosse canne dont nous nous sommes tant de fois moqués. Dès que nous nous trouvâmes à portée de nous entendre, je l'appelai par son nom, invoquant son assistance. J'avais déjà redoublé ces premiers cris, lorsqu'à très haute voix il enjoignit au postillon de faire halte. Ce jeune cadet n'en tint aucun compte et fouettait de plus belle son attelage. Pour le coup, je pensai bien que jamais mon protecteur ne pourrait nous rejoindre, mais, en moins d'une minute, je vis M. Burchell courir à côté des chevaux, et d'un seul revers abattre à terre

l'indocile postillon. Quand celui-ci fut tombé, l'attelage s'arrêta de lui-même, et le bandit avec qui j'étais sautant à terre, l'épée à la main, avec force blasphèmes, enjoignit à M. Burchell de se retirer, à ses risques et périls s'il osait désobéir; mais notre ami lui courant sus sans hésiter mit son épée en morceaux et le poursuivit après cela pendant près d'un quart de mille; le misérable pourtant se sauva. Dans l'intervalle, j'étais descendue à mon tour afin d'assister mon libérateur, mais il me revint bientôt triomphant. Le postillon, qui avait repris connaissance, voulut s'échapper aussi; M. Burchell lui enjoignit, s'il ne voulait s'exposer à pis, de remonter en selle et de ramener la voiture en ville. Jugeant impossible de résister, cet homme obéit à regret, bien que la blessure par lui reçue me parût assez dangereuse. Tandis que nous avançions, il continuait à se plaindre, assez pour émouvoir la compassion de M. Burchell, qui voulut bien, à ma requête, le remplacer dans une auberge où nous nous étions arrêtés en revenant.

— Sois donc la bienvenue, enfant, m'écriai-je, et toi, son noble libérateur, soit mille fois bienvenu! Nous ne sommes guère en train de nous réjouir, mais nos cœurs ne vous feront pas moins bon accueil... Et maintenant, monsieur Burchell, puisque vous avez arraché notre fille à son ravisseur, si vous la voulez pour récompense, on vous l'accordera sans hésiter. Oui, si vous ne trouvez pas trop au-dessous de vous une alliance avec une famille aussi pauvre que la mienne, prenez cette enfant; obtenez-la d'elle-même, et certain que son cœur est à vous, je ne vous la refuserai certainement pas. Permettez-moi d'ajouter,

monsieur, que ce n'est point là un si mince trésor, elle a une réputation de beauté, mais ce n'est point à ceci que je fais allusion. Le trésor que j'entends vous offrir est tout entier dans sa personne morale.

— Je dois pourtant supposer, monsieur, repartit M. Burchell, que vous êtes au fait de ce qui me concerne. Vous savez donc combien je suis hors d'état de la maintenir au rang dont elle est digne.

— Si cette objection, repris-je, est un moyen détourné d'écarter ma proposition, je m'abstiendrai d'insister : mais je ne connais point d'homme qui mérite comme vous d'être le mari de ma fille. Aussi quand bien même j'aurais des milliers de guinées à lui donner en dot, et des milliers de soupirants parmi lesquels choisir, mon brave et honnête Burchell conserverait ses droits à toutes mes préférences. »

Le silence qu'il gardait en m'écoutant parler ainsi constituait à lui seul un refus assez mortifiant, et je fus étonné que, sans répondre un seul mot à mes offres, il s'enquît des rafraîchissements que pouvait fournir l'auberge la plus voisine. Sur ce qu'on lui en dit, il y fit porter des ordres pour qu'on nous envoyât le meilleur dîner dont les préparatifs pussent être faits à si bref délai. Il commanda aussi une douzaine de bouteilles de vin, et des liqueurs fortifiantes à mon usage spécial, ajoutant, avec un sourire, « qu'il pouvait bien, pour une petite fois, se permettre quelques folies; quoique en prison, disait-il encore, jamais il ne s'était senti plus disposé à s'égayer. » Le garçon parut bientôt avec les accessoires du dîner; le geôlier, qui paraissait disposé à nous prodiguer ses soins, prêta une grande table, le vin fut mis en bataille dans

un ordre imposant, et on apporta deux entrées de fort bonne mine.

Ma fille n'avait pas encore entendu parler de la déplorable situation où se trouvait son frère, et nul d'entre nous ne semblait fort curieux de glacer sa joie par un si sombre récit, mais je faisais de vains efforts pour paraître gai. La situation de ce pauvre enfant me revenait à chaque instant et gênait ma dissimulation, si bien que je dus, en fin de compte, — et sans égards pour le jovial entrain des convives, — raconter les malheurs de George et solliciter pour lui une part de nos éphémères consolations. Lorsque mes auditeurs furent quelque peu remis de la consternation où ce récit les avait plongés, je demandai l'admission de M. Jenkinson, mon codétenu, et le geôlier accueillit toutes ces requêtes avec une complaisance, je dirais presque une obéissance, fort peu habituelle.

A peine entendîmes-nous résonner, dans le couloir, les chaînes de mon fils, que sa sœur, impatiente de le revoir, se précipita au-devant de lui. M. Burchell, en même temps, me demandait si ce jeune homme ne portait pas le nom de George, et quand je lui eus répondu affirmativement, il redevint silencieux comme auparavant. Au moment où mon fils entra, je pus constater qu'il jetait sur M. Burchell un regard où se peignaient la surprise et le respect.

« Viens, mon fils, lui criai-je ; malgré notre déchéance avilissante, la Providence a bien voulu accorder quelque répit à nos maux. Ta sœur nous est rendue, et devant nous est l'homme qui l'a délivrée. C'est à ce brave que je dois d'avoir encore une fille. Tends-lui

donc la main d'un ami, car il a mérité notre reconnaissance la plus chaleureuse. »

Mon fils, pendant tout ce temps, ne semblait pas tenir compte de mes paroles, et demeurait à distance, comme si ses pieds eussent été cloués dans le sol.

« Mon bon frère, lui cria sa sœur, pour quelle raison ne remerciez-vous pas mon excellent libérateur? Depuis quand les braves restent-ils si froids l'un pour l'autre? »

Sa surprise pourtant et son silence persistaient toujours, jusqu'au moment où notre convive — s'apercevant qu'il était reconnu, et prenant l'attitude qui convenait à son rang, — engagea lui-même mon fils à s'approcher. Jamais je n'avais rien vu de si majestueux que l'air dont il lui donna cet encouragement. Ce qu'il y a de plus auguste dans l'univers, a dit un philosophe, est l'homme de bien luttant contre un destin contraire : à mon avis, il est quelque chose de plus grand encore, à savoir l'homme de bien qui vient y porter remède. Après avoir quelque temps regardé mon fils avec une certaine hauteur.

« Je m'aperçois, jeune étourdi, lui dit-il, que vous retombez volontiers... »

Mais ici, son discours fut interrompu par un des valets de la geôle, venu pour nous informer qu'un gentilhomme de distinction, lequel était entré en ville avec un carrosse et plusieurs laquais, présentait ses respects au personnage avec lequel nous dînions, et lui faisait demander à quelle heure on pourrait être admis en sa présence.

« Dites à cet individu qu'il attende, s'écria notre amphitryon ; je le recevrai quand j'en aurai le loisir... »

Puis, s'adressant à mon fils :

« Je vois, monsieur, reprit-il, que vous vous êtes rendu coupable du même délit par lequel vous aviez autrefois mérité mes reproches, et dont la loi s'apprête à vous infliger le très équitable châtiment. Vous vous imaginez, peut-être, qu'en tenant votre vie en petite estime, vous avez par là même le droit d'attenter légèrement à celle d'un autre ; mais, monsieur, veuillez y réfléchir : en quoi diffèrent le duelliste qui hasarde une existence de fort petite valeur, et le meurtrier qui se ménage un moindre péril? Et le joueur qui se sert de fausses cartes est-il donc excusable parce qu'il a mis une fiche devant lui?

— Hélas, monsieur, m'écriai-je, qui que vous soyez, daignez prendre en pitié un pauvre garçon soumis à de funestes influences! Ce qu'il a fait l'a été par pure obéissance à une mère que la douleur égarait, et qui, dans la première amertume du ressentiment, lui a demandé à peine de lui refuser sa bénédiction, qu'il vengeât la cause d'une famille déshonorée. Voici, monsieur, la lettre qu'elle lui écrivait à ces fins. Ce document doit servir à vous convaincre de l'imprudence qu'elle a commise, et diminuer à vos yeux la culpabilité de son fils. »

Il prit la lettre, et la parcourut rapidement.

« Ceci, dit-il ensuite, n'est point une excuse complète ; mais la faute du jeune homme s'en trouve à tel point palliée que je ne saurais m'empêcher de lui pardonner... Et maintenant, monsieur, continua-t-il en prenant affectueusement la main de mon fils, je vous vois surpris de me trouver en ces lieux ; mais j'ai souvent visité la misère dans des circonstances moins

intéressantes; aujourd'hui je viens m'assurer que justice soit faite à un digne homme pour lequel j'ai la plus sincère estime. J'ai pu constater, à l'abri d'un déguisement, et durant un laps de temps considérable, l'esprit de bienfaisance qui anime ton père. J'ai joui, dans son humble habitation, de ce respect que la flatterie ne souille point; grâce à l'amusante simplicité des êtres groupés autour de son foyer, j'y ai gouté ce bonheur que n'a jamais donné la vie des cours. Informé que j'avais l'intention de venir en ces parages, mon neveu, ce semble, n'a pas voulu manquer de s'y rendre. Ce serait lui faire tort, et à vous aussi, que de le condamner sans examen. Toute injure subie aura son remède, et je puis dire, sans vaine jactance, que personne n'a accusé sir William Thornhill d'avoir patronné l'injustice ».

Ainsi donc il fallait bien reconnaître, dans ce personnage que nous avions si longtemps accueilli comme un amusant compagnon, inoffensif de tous points, le célèbre sir William Thornhill, si connu pour ses excentricités et ses vertus. Le « pauvre M. Burchell » se trouvait, au fait et au prendre, un homme très riche et très influent, habitué aux applaudissements du sénat et aux égards de l'esprit de parti; un ami de son pays, bien que fidèle serviteur du prince. Ma pauvre femme, au souvenir de ses familiarités passées, semblait frissonner de terreur; mais Sophia, qui peu d'instants auparavant s'était bercée de l'idée que ce prétendu lui était assuré, voyant quelle distance la fortune mettait désormais entre eux, ne put à aucun prix retenir ses larmes.

« Ah! monsieur, s'écria ma femme sur un mode

plaintif, sera-t-il jamais possible que vous me pardonniez? Le dédain que je vous ai témoigné la première fois que j'ai eu l'honneur de vous voir chez moi, et les plaisanteries que j'ai osé me permettre, — ces plaisanteries surtout, — sont, je le crains, inexcusables.

— Ma bonne dame, répondit-il avec un sourire, il me semble que si vous avez plaisanté, j'ai répondu. Les personnes présentes peuvent dire de quel côté sont restés les rieurs. A parler vrai, je n'ai dans ce moment de véritable rancune que contre le drôle qui s'est permis d'effaroucher cette gentille enfant. Il ne m'a pas même laissé le temps de l'étudier assez pour pouvoir donner de lui un signalement qui permette de le dénoncer au public... Pouvez-vous me dire, Sophia, ma chérie, si vous vous chargeriez de le reconnaître?

— En toute vérité, monsieur, répondit-elle, je n'ai à cet égard aucune certitude quelconque... Je me souviens pourtant d'une large cicatrice située au-dessus d'un de ses sourcils.

— Veuillez m'excuser, madame, interrompit Jenkinson, qui n'était pas loin des deux interlocuteurs, et soyez assez bonne pour me dire si ce gaillard-là ne portait pas au naturel ses cheveux d'une nuance roussâtre.

— En effet, s'écria Sophy... je crois me le rappeler également.

— Et votre Honneur, continua Jenkinson s'adressant à sir William, a dû remarquer la longueur de ses jambes.

— Je ne sais pas au juste quelle est leur longueur,

répliqua le baronnet, mais je suis resté convaincu de leur prestesse, attendu qu'il m'a parfaitement distancé, ce que je ne suppose pas facile à beaucoup de mes compatriotes.

— Sauf respect, s'écria Jenkinson, je connais le personnage... C'est bien lui, le meilleur coureur du royaume... Il a battu Pinwire, de Newcastle... son nom est Timothy Baxter... Je le connais parfaitement, vous dis-je, et me doute bien du lieu de sa retraite actuelle. Si votre Honneur daigne engager monsieur le geôlier à me laisser partir, avec deux de ses agents, je m'engage à vous avoir ramené le fugitif d'ici à une heure, tout au plus ».

Le geôlier, mandé aussitôt, ne se fit pas attendre, et sir William lui demanda s'il savait à qui il parlait.

« Certes, répondit cet homme... Il serait étrange que je ne connusse point sir William Thornhill et quiconque le connaît un peu désire le connaître davantage.

— En ce cas, reprit le baronnet, voici ce que j'attends de votre complaisance. Vous laisserez sortir cet homme, en compagnie de deux de vos gens, en vertu d'un mandat que je leur donne, et comme j'appartiens au Comité des juges de paix, je vous garantis les suites de cette affaire.

— Votre promesse est amplement suffisante, répondit l'autre, et quand votre Honneur le jugera bon, nos trois envoyés seront prêts à partir pour n'importe quel district de l'Angleterre ».

Le geôlier s'y prêtant avec tant de bonne grâce, Jenkinson fut expédié sur les traces de Timothy Baxter, tandis que nous nous divertissions des fami-

liarités de Bill, notre petit dernier, qui venait d'arriver, et déjà grimpait au cou de sir William pour l'embrasser comme il y était habitué. Sa mère voulut aussitôt réprimer de telles licences, mais le digne homme s'y opposa et prenant le marmot sur ses genoux, sans s'inquiéter des haillons qui le couvraient.

« Eh quoi, Bill, lui demandait-il, vous souvenez-vous donc, mon gros joufflu, de votre vieil ami Burchell? Et vous, honnète vétéran, vénérable Dick, vous voilà aussi ?... Soyez tranquilles, on ne vous a point oubliés... »

A ces mots, il leur distribua deux gros morceaux de pain d'épices que ces pauvres enfants se mirent à dévorer de bon cœur, n'ayant eu ce jour là qu'un bien maigre déjeuner.

On se mit à table devant un dîner froid; mais auparavant, mon bras continuant à me faire grand mal, sir William écrivit pour moi une ordonnance, car il avait, par voie d'amusement, étudié la médecine, dans laquelle il était assez versé. Un pharmacien du voisinage apporta le remède prescrit; mon bras fut pansé, un soulagement immédiat s'ensuivit. Le geôlier voulut nous servir en personne, pour faire les honneurs de la prison à notre hôte. Avant la fin du repas arriva cependant un nouveau message du neveu de sir William, « désireux, disait-il, de comparaître sans retard, afin de se laver de tout reproche et de repousser les atteintes portées à son honneur. » Le baronnet ne voulut pas se refuser plus longtemps à cette requête et donna ordre d'introduire M. Tornhill.

XXXI

Les bienfaits d'hier, contre toute attente, sont payés aujourd'hui avec usure.

M. Thornhill se montra souriant — les sourires ne lui faisaient jamais défaut, — et il allait embrasser son oncle, qui pourtant le repoussa d'un air assez méprisant.

« Pour le moment, monsieur, ces patelinages sont de trop, lui dit-il avec un regard sévère. Le seul chemin de mon cœur est la voie droite. Ici, au contraire, je ne puis voir qu'une étrange complication de faussetés, de couardises et de tyrannie. Comment se fait-il, monsieur que ce pauvre homme dont à ma connaissance vous vous disiez l'ami, soit traité avec une si excessive rigueur? D'où vient que, pour le payer de son hospitalité, on ait traîtreusement séduit sa fille, et qu'il soit lui-même jeté en prison, peut-être pour s'être plaint d'un si abominable outrage?... Et son fils, dont vous avez lâchement refusé l'appel...

— Est-il bien possible, interrompit le neveu, que mon oncle me fasse un crime de ceci, alors que j'ai simplement voulu me conformer à ses instructions mille fois réitérées?

— Votre reproche est fondé, s'écria sir William. Vous avez agi, dans cette circonstance, convenablement et prudemment, bien que ce ne soit pas là, tout

à fait, ce que votre père eût jugé digne de lui... Il est vrai que mon frère était le parangon de l'honneur, tandis que... N'importe, vous vous êtes bien conduit en cette occasion, et je ne vous marchanderai pas mes éloges.

— J'espère bien, poursuivit le neveu, que le reste de ma conduite ne me vaudra de vous aucun blâme. Je me suis montré, monsieur, avec la fille de ce *gentleman*, dans certains lieux de divertissements publics, ce qui a donné lieu à qualifier de noms beaucoup trop durs une conduite simplement légère, et permis à la calomnie de dire que je l'avais détournée de ses devoirs. Je suis allé en personne trouver son père, à qui je voulais tout expliquer. Il m'a repoussé avec outrage. Pour le reste, et en ce qui concerne son emprisonnement, c'est mon intendant, c'est mon *attorney* qui peuvent le mieux vous renseigner, attendu que j'ai absolument remis entre leurs mains tout ce qui touche au règlement de mes affaires. Si monsieur a contracté des dettes qu'il ne veut ou même ne peut pas acquitter, il leur incombe d'en poursuivre le recouvrement par toutes les voies de droit, et je ne vois ni rigueur, ni injustice dans la marche bien naturelle qu'ils ont adoptée.

— Si les choses se sont exactement passées ainsi, s'écria sir William, il n'y a rien d'absolument impardonnable dans votre conduite. Vous auriez pu, il est vrai, vous montrer plus généreux en ne livrant point ce *gentleman* à l'oppression de quelques agents subalternes, mais enfin, agissant autrement, vous n'avez point blessé la stricte équité.

— Monsieur ne saurait contredire un seul des détails

que je viens de vous donner, répondit le *squire*. Je lui porte à cet égard le défi le plus formel, et plusieurs de mes subordonnés sont tout prêts à confirmer de leur témoignage les faits avancés par moi... Ainsi, monsieur, continua-t-il, encouragé par mon silence (car je ne pouvais démentir aucune de ses allégations), ainsi, monsieur, voici mon innocence solidement établie; mais qu'il me soit facile d'oublier, à votre prière, tous mes autres griefs contre ce *gentleman*, les efforts qu'il a faits pour me perdre dans votre estime excitent en moi un ressentiment presqu'impossible à refréner. Et je ne saurais oublier qu'au moment même où il cherchait à me noircir près de vous, son fils se proposait délibérément de m'ôter la vie. Il y a là une telle accumulation de coupables menées, que je suis décidé à laisser au châtiment légal son libre cours. J'ai ici la provocation écrite qui me fut adressée, et deux témoins pour en établir l'indentité. Un de mes serviteurs a été blessé dangereusement, et alors bien même que mon oncle voudrait m'en dissuader, — ce qu'il ne fera pas, j'en suis certain, — je verrai à ce que justice soit faite à ce que le coupable soit frappé comme il doit l'être.

— Comment, scélérat, s'écria ma femme, ta vengeance n'est pas encore assouvie? et il faut que mon fils éprouve, lui aussi, tes cruelles dispositions?... Mais j'espère que le bon sir William nous protégera, car mon fils est innocent comme l'enfant qui vient de naître. J'en suis certaine, j'en jurerais, il n'a jamais fait de tort à qui que ce soit au monde.

— Madame, répondit l'excellent homme, les vœux que vous formez pour lui ne sont pas plus ardents que

les miens; mais sa culpabilité, n'est, hélas! que trop certaine, et si mon neveu persiste... »

Ici l'apparition de Jenkinson et des deux argousins qu'il avait emmenés détourna l'attention d'un chacun. Ils entrèrent, tirant après eux un homme de haute taille, fort élégamment vêtu, et répondant de toute façon à la description du vil ruffian qui avait tenté l'enlèvement de Sophy.

« Le voici, s'écria Jenkison, en le repoussant au milieu du cercle... Nous le tenons, cette fois, et si jamais candidat eut les qualités requises pour obtenir la faveur de figurer à Tyburn, c'est celui-ci, je vous en réponds. »

A peine M. Thornhill eut-il dévisagé le prisonnier, ainsi que Jenkinson dans les mains duquel celui-ci se débattait encore, on le vit sur le point de s'éclipser, tant il avait peur. Son visage se couvrit de la pâleur qui trahit les criminels démasqués, et très certainement il aurait pris la fuite, n'était que Jenkinson, devinant sa manœuvre, lui barra le passage.

« Eh quoi, *squire*, disait-il, rougiriez-vous, par hasard, de vos anciens associés, Jenkinson et Baxter? Voilà bien la maladie des grands hommes, toujours sujets à renier leurs amis, mais il est décidé que je vous rafraîchirai la mémoire... Notre captif, continua-t-il, s'adressant à sir William, a tout confessé, n'en déplaise à votre Honneur. Reconnaissez en lui ce *gentleman* que son maître déclare si dangereusement blessé. Il affirme que dans toute l'affaire, il n'a obéi qu'aux suggestions de M. Thornhill. C'est ce dernier qui lui a fourni cette mise recherchée, et qui l'a pourvu de la chaise de poste indispensable. Il était convenu entre eux qu'il mettrait la jeune dame en

lieu sûr, que là, il la menacerait et lui ferait peur; M. Thornhill, survenant alors comme par hasard, prendrait le parti de la belle offensée; après un combat simulé, le ravisseur devait s'enfuir, et M. Thornhill tirerait ensuite le meilleur parti possible des bonnes dispositions où la reconnaissance aurait mis celle qu'il aurait semblé soustraire à des traitements pires que la mort. »

Sir William se rappelait avoir vu sur les épaules de son neveu le riche vêtement du prisonnier, qui du reste n'hésita plus, une fois son identité bien établie, à donner les détails les plus circonstanciés, rappelant pour conclure un propos de M. Thornhill, à savoir, « qu'il était également et simultanément amoureux des deux sœurs. »

— Grand Dieu! s'écria sir William, quelle vipère ai-je réchauffée dans mon sein!... Voilà donc cet homme si pénétré des droits de la justice publique! Eh bien, il verra qu'elle ne les perd sur personne au monde. Monsieur le geôlier, assurez-vous de ce prévenu... Mais un moment!... Je crains que nous n'ayons pas les témoignages nécessaires pour que son arrestation soit légale... »

Sur quoi M. Thornhill, avec toute l'humilité possible, supplia qu'on n'admît pas, comme dénonciations valables, celles de deux misérables aussi perdus de réputation, mais qu'on voulût bien interroger les gens de sa maison.

— Votre maison? répliqua sir William... sachez, malheureux, que vous n'avez plus de maison... N'importe! écoutons ce que peuvent avoir à dire ces fidèles serviteurs. Mandez ici le sommelier!... »

Une fois introduit, cet important fonctionnaire ne fut pas longtemps à s'apercevoir, d'après la mine de son ancien maître, que c'en était fait de l'autorité du *squire*.

« Parlez, lui cria sir William d'un ton sévère, avez-vous jamais vus ensemble votre maître et l'individu ici présent, porteur de vêtements ayant appartenu à mon neveu?

— Oui, certes, et plus de mille fois, répondit le sommelier. En général, c'était cet individu qui lui amenait les dames.

— Comment? vous oseriez soutenir devant moi?... interrompit M. Thornhill.

— Oui, monsieur, devant vous comme devant tout autre, répondit le sommelier. A vous parler franchement, *master* Thornhill, je ne vous ai jamais ni beaucoup goûté ni beaucoup aimé... Aussi, ne vous épargnerai-je pas quelques vérités utiles.

— Eh bien donc, reprit Jenkinson, dites à son Honneur ce que vous pouvez savoir de moi.

— De vous, répliqua l'autre, je n'ai pas grand bien à publier. Le soir où la fille de ce monsieur fut attirée au château, vous étiez, s'il m'en souvient, de la partie.

— En vérité, s'écria sir William, vous invoquez, pour vous innocenter, de précieux témoignages! Souillure de l'humanité, vous entourer de pareils complices?... » Puis, continuant son enquête : « Vous nous dites, monsieur le sommelier, que voici la personne par laquelle fut conduite au château la fille de ce vieux *gentleman*?

— Non, plaise à votre Honneur, répondit cet homme, il ne la conduisit point, car le *squire* s'en était lui-même

chargé, mais il amena un prêtre qui fit semblant de les marier.

— Ceci n'est que trop exact, s'écria Jenkinson; tel fut mon rôle, je ne saurais le nier, et j'en conviens en rougissant.

— Juste ciel! s'écria le baronnet, chaque nouvelle découverte relative à ces infamies vient redoubler mes alarmes. La culpabilité de cet homme est amplement démontrée; il est évident pour moi que ses persécutions étaient l'œuvre de la tyrannie, de la couardise, de la vengeance ignoble et basse... Vous allez, monsieur le geôlier, mettre immédiatement en liberté, sur ma requête expresse, le jeune officier qui vous a été confié. Vous pouvez vous en fier à moi pour toutes les conséquences de cette mesure. Je me charge de présenter l'affaire sous son véritable jour à celui de mes collègues qui a signé l'ordre de détention... Mais où est la jeune dame elle-même?... Il est bon qu'elle soit confrontée à ce misérable!... Il me tarde de savoir quels artifices il mit en œuvre pour la détourner de ses devoirs... Priez-la de venir... Où donc est-elle?

— Ah! monsieur, dis-je à mon tour, cette question me perce le cœur... Cette fille dont je fus si longtemps l'heureux père, il a plu au Ciel... »

Ici une interruption nouvelle ne me permit pas d'achever la phrase : rien moins que l'entrée de miss Arabella Wilmot, celle-là même que M. Thornhill devait épouser le lendemain. Sa surprise ne saurait se peindre, au moment où elle se vit ainsi tout à coup en face de sir William et de son neveu qu'elle ne s'attendait guère à trouver là. Un simple hasard l'y avait elle-même conduite. Elle et son père traversaient la

ville pour se rendre chez sa tante qui avait voulu absolument que la noce eût lieu dans le château de cette dernière, et venant à changer de chevaux, ils avaient profité de l'occasion pour prendre quelques rafraîchissements dans une hôtellerie située à l'autre extrémité du lieu. Là, s'étant mise à la fenêtre, la jeune dame reconnut un de mes enfants parmi ceux qui jouaient dans la rue; elle l'envoya quérir par un valet de pied, et tira de lui quelques détails sur les malheurs qui nous avaient frappés, mais sans que lui fût encore révélé le rôle de M. Thornhill dans tout ceci. Malgré les remontrances de son père sur l'inconvenance dont elle se rendrait coupable en visitant une prison, elle avait voulu nous voir à toute force, et s'était fait conduire à nous par le petit Dick. Ainsi se trouvait amenée la situation qui l'avait si bien prise à l'improviste.

Je ne saurais passer outre sans une réflexion sur ces rencontres accidentelles qui, tout en se représentant chaque jour, excitent rarement notre surprise, à moins qu'il ne s'y joigne quelque circonstance extraordinaire. A quelles occurrences fortuites ne devons-nous pas tout ce qui nous arrive d'agréable et d'heureux! Combien d'accidents ne faut-il pas enchaîner les uns aux autres pour que nous nous trouvions, en définitive, habillés ou nourris? Il faut que le paysan veuille travailler, que la pluie tombe, que le vent souffle dans la voile du trafiquant... et, sans tous ces hasards, une multitude d'hommes manquerait infailliblement des ressources habituelles.

Nous demeurâmes muets, pendant quelques instants, et ma charmante élève — je me plaisais encore à lui donner ce nom — partagée entre l'étonnement et

la compassion, semblait devoir à ce conflit d'émotions une beauté plus frappante que d'ordinaire.

« En vérité, cher monsieur Thornhill », cria-t-elle au *squire* qu'elle supposait attiré vers nous par le désir de nous venir en aide, non par celui de nous opprimer, « je vous en veux presque d'être ici sans moi, et de ne m'avoir pas mise au courant des malheurs survenus à une famille que nous affectionnons tous les deux. Vous auriez dû penser que je prendrais le même plaisir que vous à venir au secours de mon respectable professeur ici présent... Mais je vois bien que, pareil à votre oncle, vous prenez plaisir à faire le bien sans qu'on le sache...

— Lui?... prendre plaisir à faire le bien, interrompit sir William. Non, chère enfant, ses plaisirs sont aussi vils que lui-même, et vous voyez en lui, madame, un être aussi complètement vicieux qu'il en puisse exister pour le déshonneur de la race humaine... Un misérable qui, après avoir trompé la fille de ce pauvre homme, après avoir tendu des piéges à l'innocence de sa sœur, a jeté leur père en prison, et fait mettre aux fers le fils aîné, parce qu'il avait eu le courage de demander raison à ce traître... Et maintenant, madame, laissez-moi vous féliciter de ce qu'un heureux concours de circonstances soit venu vous soustraire aux embrassements d'un tel monstre.

— Bonté du ciel, s'écria la charmante fille, se peut-il qu'on m'ait abusée à ce point!... M. Thornhill m'avait assuré que le fils aîné de monsieur, le capitaine Primrose, était parti pour l'Amérique avec sa nouvelle épouse.

— Très aimable miss, dit ma femme, il ne vous a

conté que des mensonges. Mon fils George n'a jamais quitté le pays, pas plus qu'il ne s'est jamais marié. Bien que vous ayez renoncé à lui, le pauvre garçon vous aime toujours trop pour penser à personne autre, et je lui ai entendu bien souvent répéter qu'en mémoire de vous il mourrait célibataire. »

Elle s'étendit ensuite sur la sincère passion de George, elle replaça sous un jour plus vrai son duel avec M. Thornhill; ceci lui permit une rapide digression sur les odieux débordements du *squire*, ses mariages simulés, et, pour conclure, elle peignit sa lâcheté dans les termes les plus insultants.

« Ciel miséricordieux, s'écria miss Wilmot, que je me suis trouvée près d'une ruine définitive, et que je me sens heureuse d'y avoir échappé! Ce *gentleman* m'avait abusée par d'innombrables mensonges. En dernier lieu, il était parvenu à me persuader que l'infidélité du seul homme auquel j'eusse encore accordé mon estime me déliait de tous les engagements contractés jadis avec lui. A force de faussetés, il m'avait appris à détester un être aussi généreux que brave. »

En attendant, mon fils n'avait plus à redouter les embarras d'un procès criminel, puisque la personne qu'on l'accusait d'avoir blessée se trouvait convaincue d'imposture. M. Jenkinson, de plus, s'étant constitué son valet de chambre, venait de mettre ses cheveux en ordre, et lui avait fourni de quoi se présenter convenablement devant ces dames. Il entra donc, revêtu d'un uniforme qui faisait valoir sa belle tournure, et sans vanité (je suis au-dessus de celle-ci) le costume militaire n'a pas souvent mis en relief un

plus bel ensemble d'agréments divers. En entrant il fit à miss Wilmot un salut respectueux et réservé, car il ignorait encore les changements que venait d'opérer en sa faveur l'éloquence maternelle; mais aucune étiquette ne pouvait prévaloir contre le besoin de pardon qui tourmentait sa maîtresse, et que manifestait sa rougissante émotion. Ses larmes, sa physionomie, tout en elle trahissait les pénibles retours qu'elle faisait sur elle-même, le regret qu'elle éprouvait d'avoir méconnu ses premières promesses, et de s'être abandonnée aux illusions d'un amour mensonger. Mon fils ne comprenait rien à tant de condescendance, et pouvait à peine la croire sincère.

« A coup sûr, madame, s'écria-t-il, je suis le jouet de quelque rêve?... Je ne saurais avoir mérité que vous me reveniez ainsi. C'est trop de bonheur qu'un pareil retour.

— Non, monsieur, répondit-elle. On m'a trompée, bassement trompée; il n'a pas fallu moins pour que je me sois crue relevée de mon serment. Vous savez si je vous suis attachée, vous le savez depuis bien longtemps. Oubliez seulement les torts que j'ai pu avoir, et vous qui eûtes jadis mes premiers vœux de constance, vous me les entendrez renouveler avec la même ardeur, la même certitude d'être heureuse. Soyez du reste certain que si votre Arabella ne pouvait vous appartenir, elle ne serait jamais à un autre...

— Et vous ne serez en effet qu'à lui, s'écria sir William, pour peu que j'aie quelque influence sur monsieur votre père. »

Il n'en fallut pas davantage à mon fils Moses qui

courut immédiatement à l'auberge où se trouvait le vieux *gentleman*, afin de lui apprendre ce qui se passait. Mais dans l'intervalle, le *squire*, s'apercevant que le terrain lui manquait de tous côtés, et n'attendant plus rien de la flatterie ni de la dissimulation, prit le parti de se retourner et de faire face à l'ennemi. Mettant alors toute honte bas, il se montra dans toute sa laideur et toute son audace.

« Il m'est démontré, s'écria-t-il, que je n'ai pas de justice à espérer ici. J'aviserai donc à me la faire moi-même. Sachez, monsieur (s'adressant à sir William), que vous ne verrez plus en moi l'humble et dépendant personnage qui avait à obtenir vos faveurs. Je les dédaigne, à partir de ce jour. Rien ne saurait m'enlever la fortune de miss Wilmot qui, grâce aux bons soins de son père, est à elle seule un assez beau coup de filet. Le contrat et le dédit qui m'assurent cette fortune sont signés, Dieu merci, et j'en suis le détenteur. C'était sa fortune, non sa personne, qui m'avait fait briguer cette union. Une fois maître de l'une, je laisserai l'autre à qui en voudra. »

Ceci était une menace vraiment sérieuse. Sir William, qui avait de sa propre main rédigé les articles du mariage, en appréciait la portée mieux que personne, et se voyait forcé de reconnaître la solidité des prétentions que venait d'élever son neveu. Miss Wilmot, comprenant que sa fortune lui était à jamais enlevée, se tourna vers mon fils et lui demanda si ce changement la diminuait en rien à ses yeux.

« Je n'ai plus de richesses à vous offrir, ajouta-t-elle, mais du moins je dispose encore de ma main.

— Cette main seule a toujours fait l'objet de mes

désirs, s'écria son véritable et loyal amoureux. Du moins représentait-elle à mes yeux tout ce que vous pouviez m'offrir de plus enviable. Et je vous jure, mon Arabella, que j'estime heureux, en ce moment, les incidents qui vous dépouillent; il ne sera pas permis à celle que j'aime de mettre en doute la sincérité de mon affection. »

M. Wilmot, survenant alors, ne sembla pas médiocrement satisfait de voir sa fille échappée au péril qu'elle avait couru, et il ne fit aucune objection à la rupture du mariage convenu : mais lorsqu'il lui fut démontré que la dot stipulée se trouvait, grâce au dédit, garantie à M. Tornhill, et que celui-ci n'y renonçait point, rien ne saurait peindre son désappointement. Il ne pouvait se faire à l'idée que ses patientes économies iraient garnir la caisse d'un mauvais sujet sans fortune personnelle. Peu lui importait, au fond, que M. Thornhill fût un drôle achevé; mais voir la fortune de sa fille perdue sans compensation, c'était là une pilule bien difficile à digérer. Il demeura donc, pendant quelques minutes, absorbé dans les réflexions les plus mortifiantes, jusqu'au moment où sir William, tâchant d'atténuer ses angoisses, lui tint à peu près ce langage :

« Vous l'avouerai-je, monsieur? dans ce vif désappointement que vous laissez voir, il y a quelque chose dont je m'accommode assez. Votre soif de richesses, vraiment immodérée, reçoit aujourd'hui son juste châtiment. Au reste, si la jeune dame cesse d'être un opulent parti, elle conserve l'aisance nécesaire au bonheur. Voici un brave jeune homme, portant l'épée, qui consent à la prendre sans dot. Ils se sont longtemps

aimés, et l'amitié que je porte moi-même au père du fiancé, me fera user de toute mon influence pour l'avancement de cet officier, d'ailleurs plein de mérite. Renoncez donc à cette ambition qui vous amène de si tristes désappointements, et faites accueil au bonheur qui vient ainsi frapper à votre porte.

— Sir William, repartit le vieux *gentleman*, soyez certain que je n'ai jamais prétendu influencer les affections de ma fille; et je ne commencerai pas aujourd'hui. Si elle a toujours un aussi tendre penchant pour ce jeune officier, je la lui donnerai de tout cœur. Il nous reste bien encore quelque chose, et la promesse que vous venez de faire ajoute naturellement à nos chances d'avenir. Notre vieil ami que voici (c'était de moi qu'il parlait en ces termes) voudra bien sans doute s'engager à fournir un douaire de six mille livres sterling, constitué d'avance à ma fille pour le cas où il recouvrerait sa fortune. Moyennant ce, je suis tout prêt à sanctionner, dès ce soir, l'union de nos jeunes gens. »

Du moment que je devenais ainsi l'arbitre de la situation, le bonheur du jeune couple passait naturellement avant tout, et je souscrivis volontiers l'engagement qui m'était demandé, engagement de peu de valeur pour un homme en aussi mauvaise passe que moi. Nous eûmes donc la vive satisfaction de les voir se jeter, avec transport, dans les bras l'un de l'autre.

« Après tant de malheurs, s'écriait mon fils George, voici donc enfin la compensation qui m'était réservée! Elle passe, et de beaucoup, ce que j'aurais osé me promettre. Se voir en possession de la félicité com-

plète, et cela quand on a si longtemps enduré les maux de la vie! Mes désirs les plus ardents n'avaient jamais pris un pareil essor.

— Oui, mon George, répondait sa charmante fiancée, laissons ma fortune à ce malheureux éhonté. Si elle n'est pas indispensable à votre bonheur, elle ne l'est pas au mien. Et quel gain ne fais-je pas, en échangeant le plus vil des hommes contre le meilleur, le mieux aimé! Qu'il jouisse de ces trésors mal acquis, je saurai trouver le bonheur dans l'indigence elle-même.

— Je vous garantis, répliqua le *squire* avec un mauvais ricanement, que je m'arrangerai fort bien de ces trésors dont vous faites fi.

— Doucement, doucement, monsieur, s'écria Jenkinson, j'ai deux mots à dire avant la conclusion de ce joli marché. Et d'abord, quant à la fortune de cette dame, vous n'en palperez pas un *stiver*... Avec la permission de Votre Honneur, continua-t-il, le *squire* conserverait-il des droits à la fortune de cette dame, s'il était, en ce moment même, le mari d'une autre qu'elle?

— L'étrange question que vous me faites là, répondit le baronnet... Bien certainement, il n'en aurait aucun, cela va sans le dire.

— J'en suis donc bien fâché, s'écria Jenkinson, car nos anciennes accointances avec ce digne *gentleman* m'ont laissé un fonds d'amitié pour lui; mais j'ai beau l'aimer, il faut bien reconnaître que le contrat dont il arguë ne vaut pas une bourre de pipe, attendu qu'il est déjà marié.

— Vous mentez, comme un infâme coquin que vous êtes, répliqua le *squire*, que cette impertinence semblait

irriter... Je n'ai jamais contracté d'union légale avec une femme quelconque.

— Ma foi si, repartit l'autre avec une imperturbable assurance, j'en demande bien pardon à votre Honneur; et je compte bien que vous saurez gré à l'honnête Jenkinson, votre ancien ami, quand il vous aura pourvu d'une épouse légitime... Les personnes ici présentes, si elles veulent bien faire patienter leur curiosité, pourront la voir et juger par elles-mêmes, si vous avez bon goût. »

A ces mots, il disparut, leste et preste comme toujours, et nous laissa fort perplexes, ne sachant trop que penser de cette bizarre saillie.

« Qu'il aille où il voudra, disait le *squire*; j'ai pu me commettre en bien des choses, mais en cette matière, je le défie bien de trouver à mordre... Et je ne suis plus à l'âge où on se laisse effrayer par une mauvaise plaisanterie.

— Je ne comprends pas bien, reprit le baronnet, où ce gaillard-là veut en venir... Quelque grosse facétie, j'imagine.

— Peut-être, monsieur, répliquai-je, a-t-il parlé plus sérieusement que vous ne l'imaginez. Songez aux stratagèmes variés que ce *gentleman* a dû mettre en œuvre pour séduire l'innocence; et qui sait si, dans le nombre de ses victimes, il ne s'en est pas trouvé une, plus habile que les autres, qui l'aura pris à son propre piège. Quand on se représente combien de ruines il a semées sur sa route, combien de pauvres parents pleurent aujourd'hui sur la honte qu'il a introduite dans leurs familles, on n'est pas tenté de trouver très surprenant que l'un d'eux... ô surprise! ô stupéfaction!...

Est-ce bien ma fille... ma fille morte que je revois ainsi?... Est-ce elle que je presse dans mes bras?... Mais oui, c'est bien elle, ma vie, mon bonheur d'autrefois... Je te croyais perdue, mon Olivia!... Te voilà, pourtant... c'est toi... je te tiens, et tu vivras encore pour me rendre heureux. »

Les transports de l'amant le plus tendre ne passent point ceux auxquels je m'abandonnai quand je vis ramener ma fille qui, pressée sur mon cœur, n'exprimait sa joie que par son silence.

« Te voilà donc revenue à moi pour faire les délices de ma vieillesse, allais-je recommencer...

— Certainement, interrompit Jenkinson, et ceci sans la moindre arrière-pensée, car elle est restée une aussi honorable fille, une aussi honnête femme qu'il en soit parmi celles qui nous écoutent. Et quant à vous, *squire*, aussi sûr que vous voilà devant nous, cette femme porte légitimement votre nom... Pour vous convaincre que je dis vrai, voici la licence en vertu de laquelle vous fûtes unis... »

Tout en parlant, il déposait ce document ès mains du baronnet, qui en prit connaissance et le déclara parfaitement régulier.

« Et maintenant, messieurs, continua Jenkinson, je vous vois surpris de cette aventure, mais quelques mots vont éclaircir à vos yeux ce qu'elle peut avoir d'obscur... Ce très illustre *squire*, auquel je conserve toute mon amitié, — mais ceci est entre nous, — m'a souvent demandé toute sorte de petits services. Entre autres, il m'avait prié de lui procurer une fausse licence et un faux ecclésiastique pour tromper la religion de cette jeune personne. Toutefois, en véritable

ami que j'étais, savez-vous ce que je fis? J'obtins une vraie licence et j'amenai un prêtre de bon aloi, de telle façon que je les mariai en un tour de main, sans autre peine... Peut-être vous imaginez-vous qu'en agissant ainsi, j'obéissais à un simple mouvement de générosité. Non vraiment; je dois confesser, à ma honte, que mon unique but était de conserver la licence par devers moi, de laisser ensuite savoir au *squire* que l'invalidité de son mariage dépendait de ma discrétion, et, moyennant cette épée de Damoclès toujours menaçante, de l'amener à composition chaque fois que j'aurais besoin d'argent. »

Un élan de joie communicative se manifesta dans toute l'assistance. Cette joie, gagnant de proche en proche, pénétra jusque dans la salle commune, où les prisonniers eux-mêmes, saisis d'un transport sympathique, nous firent entendre

De leurs fers agités la sauvage harmonie.

Le bonheur rayonnait sur tous les visages, et le plaisir avait coloré d'une douce teinte rose jusqu'aux joues de mon Olivia elle-même. Reconquérir ainsi sa bonne réputation, se voir rendue à ses amis, à une existence aisée, il y avait dans ces heureux changements de quoi suspendre le travail de la maladie, et rétablir cette santé, cette vitalité qu'un horrible désespoir avait un moment compromises. De tous, cependant, le plus heureux, c'était moi. Tenant encore dans mes bras l'enfant que j'avais pleurée, je demandais à mon cœur s'il n'était pas le jouet de quelque illusion.

« Comment avez-vous bien pu, criai-je à M. Jen-

kinson, comment avez-vous pu ajouter à mes autres infortunes l'histoire de ce prétendu trépas? N'importe, au reste; le plaisir de la retrouver me paye largement les regrets que sa perte m'avait causés.

— Il est facile de répondre à votre question, me dit-il, toujours du même sang-froid. Je ne voyais pour vous qu'un moyen de délivrance, qui était de vous plier aux volontés du *squire*, et de consentir à son mariage avec l'autre jeune demoiselle. Mais vous vous étiez juré de ne jamais adhérer à cette union, tant que votre fille serait vivante. On ne pouvait donc vous amener à nos fins qu'en vous laissant croire à sa mort. J'obtins de votre femme qu'elle se mît de moitié dans cette pieuse fraude, et depuis ce moment jusqu'à aujourd'hui, jamais il ne s'est présenté une bonne occasion de vous détromper. »

Il n'y avait désormais, dans toute l'assistance, que deux visages où ne brillait point une joie radieuse. L'assurance de M. Thornhill l'avait complètement abandonné; il voyait maintenant devant lui un abîme de honte et de dénûment, où il hésitait à se précipiter. Aussi tomba-t-il aux genoux de son oncle, et d'une voix plaintive, avec des accents qui fendaient l'âme, il implora sa pitié. Sir William allait le repousser avec mépris, mais, sur ma demande, il releva ce malheureux, et, après quelques minutes d'hésitation :

« Tes vices, tes crimes, ton ingratitude, lui cria-t-il, ne méritent aucun ménagement. Tu ne seras pourtant pas tout à fait abandonné. Un revenu strictement calculé défrayera pour toi les besoins de la vie, mais sans te donner aucune des jouissances du luxe. Cette jeune dame, qui est bien ta femme, sera mise en possession

d'un tiers de cette fortune que tu regardais comme tienne, et c'est uniquement de sa tendresse que tu pourras obtenir plus tard quelques avantages pécuniaires »

Notre homme allait exprimer dans un discours en règle la reconnaissance que tant de bontés lui inspiraient, mais le baronnet, l'arrêtant court, le pria de ne point aggraver une bassesse déjà trop manifeste. Il lui enjoignit aussi de partir, après avoir choisi, parmi ses nombreux domestiques, le seul qu'on lui permît de conserver.

A peine nous avait-il quittés, sir William s'avança vers sa nouvelle nièce avec un sourire plein de courtoisie, et lui souhaita toute sorte de prospérités. Son exemple fut suivi par le père de miss Wilmot et miss Wilmot elle-même; ma femme embrassa aussi sa fille avec beaucoup d'affection, « maintenant (je rapporte ses propres paroles) qu'on avait fait d'elle une honnête femme ». Sophia, Moses arrivèrent à leur tour, et notre bienfaiteur Jenkinson sollicita, lui aussi, la même faveur. Il semblait que rien ne pût augmenter l'allégresse générale. Sir William, dont le plus grand plaisir était de répandre le bien autour de lui, regardait maintenant de tous côtés avec une satisfaction rayonnante, et il ne voyait que joyeux visages, — sauf pourtant celui de Sophy, qui, par une raison ou par une autre, plus ou moins difficile à s'expliquer, ne semblait pas complètement satisfaite.

« Je crois, dit-il alors avec un sourire, qu'à une ou deux exceptions près, tout le monde ici se montre parfaitement réjoui de ce qui se passe. Il ne reste plus qu'à remplir un devoir d'équité... Vous comprenez,

monsieur, continua-t-il en m'adressant la parole, les obligations que nous avons tous deux à M. Jenkinson. Il est donc naturel que nous nous mettions de moitié, vous et moi, pour les reconnaître, et payer la dette qu'elles nous imposent... Miss Sophia me semble devoir le rendre très heureux, et je compte joindre à la main de cette belle personne une somme de cinq cents livres, qui constitueront son apport matrimonial. Ainsi pourvu, le nouveau ménage pourra vivre dans nne certaine aisance... Voyons, miss Sophia, que pensez-vous de ce projet d'hymen, conçu, proposé par moi?... Ne voudriez-vous pas accepter cet époux que je vous ai trouvé? »

A cette effrayante perspective, ma pauvre fillette sembla sur le point de se pâmer dans les bras de sa mère.

« L'accepter? s'écria-t-elle d'une voix affaiblie... Non, monsieur, jamais, jamais!

— Eh quoi, dit-il encore, exclure ainsi M. Jenkinson... après les services que vous lui devez?... Beau jeune homme d'ailleurs, avec cinq cents bonnes livres sterling, et les chances d'un avenir que son intelligence saura féconder...

— De grâce, monsieur, répliqua-t-elle, pouvant à peine parler... De grâce, n'insistez pas! vous ne savez pas le mal que vous me faites.

— Vit-on jamais pareil entêtement, reprit-il à son tour, refuser un homme à qui la famille a tant d'obligations, qui a tiré votre sœur du plus grand péril, et à qui je donne cinq cents livres?... Comment, le refuser dans de telles conditions?...

— Oui, monsieur, répondit-elle avec un accent cour-

roucé, je le refuse et mourrais plutôt que d'être à lui.

— Vraiment?... Mais s'il en est ainsi, s'écria-t-il, et si vous ne voulez à aucun prix l'épouser... il faudra donc que je me décide à vous épouser moi-même. »

En prononçant ces derniers mots, il l'avait attirée vers lui, et la pressait ardemmment contre sa poitrine.

« Comment avez-vous pu vous y tromper, s'écria-t-il, vous la plus charmante et la plus spirituelle des jeunes filles?... Comment avez-vous pu croire que votre ami Burchell serait capable de vous trahir, ou que sir William Thornhill, aimé cette fois pour lui-même, pût méconnaître une tendresse aussi désintéressée? Je cherchais depuis quelques années une femme qui, ne sachant si j'étais riche ou pauvre, reconnût en moi quelque peu de mérite personnel. Après avoir vainement quêté cette rare merveille, même parmi les plus dépourvues de charme moral ou d'attraits physiques, jugez si je suis heureux d'avoir conquis à la fin tant de bon sens et d'esprit sous une ravissante enveloppe!... «

Puis se tournant vers Jenkinson :

« Du moment où je ne puis plus me déposséder en votre faveur de cette jeune personne qui, je ne sais pourquoi, s'est entichée de ma pauvre mine, je ne saurais vous offrir, par manière de compensation, que la dot dont je l'avais gratifiée... Vous pouvez vous présenter dès demain chez mon intendant qui vous comptera cinq cents livres sterling. »

Il fallut alors recommencer nos félicitations sur nouveaux frais, et lady Thornhill eut à passer par les mêmes cérémonies dont sa sœur avait été l'objet peu d'instants auparavant. Pendant qu'elles s'accomplis-

saient, le valet de chambre de sir William vint nous prévenir que les équipages attendaient à la porte pour nous conduire à l'auberge où de grands préparatifs venaient d'être faits en notre honneur.

Nous ouvrîmes la marche, ma femme et moi, pressés que nous étions de quitter cette triste demeure. Le généreux baronnet donna ordre qu'on distribuât quarante livres parmi les prisonniers, et M. Wilmot, stimulé par l'exemple y joignit la moitié de pareille somme. Nous fûmes salués, au seuil de la porte, par les acclamations des villageois, parmi lesquels je distinguai quelques-uns de mes bons paroissiens, tout fiers de la poignée de mains que je leur offris cordialement; la foule nous suivit jusqu'à l'auberge où nous attendait un repas splendide, et où eut lieu une distribution de vivres moins recherchés, que fêtèrent les gens du bas peuple.

Après le souper, mes forces se trouvant un peu épuisées par les alternatives de plaisir et de peine qui avaient marqué cette mémorable journée, je demandai la permission de me retirer; je laissai la compagnie au milieu de ses éclats de joie, et dès que je me trouvai seul, je me hâtai de verser le trop plein de mon cœur, inondé de reconnaissance, aux pieds de celui qui donne la joie comme il donne l'infortune. Puis je dormis paisiblement jusqu'à l'aurore.

XXXII

Conclusion.

A peine éveillé, le lendemain matin, je trouvai mon fils aîné assis près de mon chevet; il venait ajouter à ma joie, et me rendre compte d'une nouvelle faveur de la destinée. Ce brave garçon commença par me déclarer qu'il renonçait au bénéfice de la constitution de dot que j'avais consentie la veille en sa faveur; puis il m'apprit que le négociant dont la faillite avait entraîné ma ruine, arrêté dans la ville d'Anvers, avait fini par restituer à ses créanciers des valeurs excédant le chiffre de son passif. La générosité que venait de témoigner mon bon fils me fit presqu'autant de plaisir que cette heureuse chance si complètement inattendue; mais je conservais quelques doutes sur le droit que je pouvais avoir d'accepter son offre. Je les communiquai à sir William, qui entra chez moi tandis que je pesais encore le pour et le contre. Son avis fut que, mon fils se trouvant déjà très riche par suite de son mariage, je pouvais accepter sans hésitation le sacrifice qu'il voulait me faire.

Sir William venait d'ailleurs m'informer qu'il avait envoyé, la veille au soir, prendre les licences nécessaires à la célébration des deux unions, qu'il les attendait d'heure en heure, et qu'il comptait sur ma

complaisance pour ne point retarder le bonheur des futurs époux. Un valet, survenu pendant que nous causions encore, annonça le retour du messager, et, comme, entre temps, je m'étais habillé, je descendis aussitôt parmi nos gens que je trouvai dans toutes les joies que procure le bien-être uni à la pureté d'âme. Néanmoins, et vu la gravité de l'acte solennel qui se préparait, je me formalisai de cet excessif abandon. Je leur parlai de l'attitude recueillie, convenable, et presque sublime à laquelle les conviait cette fête mystique et, afin de les y mieux préparer, je leur donnai lecture de deux homélies et d'une thèse que j'avais composées pour ce genre de circonstance. Impossible, pourtant, de tenir en bride ces joyeux réfractaires. Même sur le chemin de l'église, où je les précédais, toute gravité semblait les avoir quittés, et j'étais parfois tenté de me retourner pour leur faire entendre quelque paroles indignées. Dans le temple, nouveau dilemme, qui ne laissait pas d'être embarrassant. Il s'agissait de savoir quel couple on marierait le premier. La fiancée de mon fils insistait chaleureusement pour que la future lady Thornhill eût les honneurs de la préséance : mais celle-ci mettait à refuser le pas une ardeur égale, protestant que, « pour le monde entier, elle ne voudrait pas se rendre coupable d'une pareille incivilité ». La querelle fut quelque temps soutenue, de part et d'autre, avec le même luxe de politesse et d'obstination. Mais comme j'y assistais debout, le livre ouvert devant moi, je m'ennuyai bientôt de ces discussions infinies, et fermant le volume à grand bruit :

« Je vois bien, m'écriai-je, que vous n'avez ni l'une

ni l'autre aucune envie d'ètre mariées, et je pense que nous ferons tout aussi bien de nous en retourner, car très probablement, d'ici à ce soir, il sera impossible de rien conclure. »

Ce simple langage les mit aussitôt à la raison. Le barronnet et sa future passèrent les premiers devant l'autel, puis mon fils et sa délicieuse fiancée.

J'avais, dès le matin, donné ordre qu'on envoyât une voiture chercher mon digne ami Flamborough et sa famille; aussi, en venant à l'auberge, eûmes-nous le plaisir de voir descendre devant nous les deux demoiselles de ce nom. M. Jenkinson donna la main à l'aînée, et mon fils Moses se chargea de la seconde (j'ai découvert, depuis, qu'il avait un véritable penchant pour cette jeune personne; il aura donc, aussitôt qu'il voudra la demander pour femme, mon consentement et son petit pécule). Nous étions à peine de retour quand bon nombre de mes paroissiens, instruits du tour favorable que prenaient mes affaires, accoururent pour me féliciter. Parmi eux se retrouvèrent ces zélés défenseurs que j'avais vus prêts à s'insurger pour mon compte et qu'il m'avait fallu rabrouer avec tant d'amertume. Je racontai l'histoire à sir William, mon nouveau gendre, qui sortit aussitôt pour leur adresser les reproches les plus sévères; mais quand il les vit abasourdis et confus d'un blâme si rude, il crut devoir leur donner à chacun une demi-guinée, pour qu'il fût loisible de reprendre courage en buvant à sa santé.

Peu après cet incident, nous fûmes conviés à un élégant *impromptu*, donné par le cuisinier-chef de M. Thornhill. Il n'est peut-être pas hors de propos, puisque ce *gentleman* revient sur le tapis, de mentionner

ici qu'il réside maintenant, sur le pied d'homme de compagnie, chez un des membres de sa famille. On le goûte assez; il est rare qu'on le relègue à la petite table, si ce n'est quand il ne reste plus de place à la grande, car on ne le traite pas comme un étranger. Son temps se passe à distraire le parent en question, lequel est tant soit peu hypochondriaque; il apprend aussi, dans ses instants de loisir, à sonner du cor. Ma fille aînée, cependant, lui conserve quelques regrets; elle m'a même confié — ce que je me garderais bien de répéter à personne — que s'il venait à résipiscence, elle serait probablement fort tentée de se laisser fléchir.

Mais, pour en revenir à notre sujet, — car ces digressions continuelles ne sont pas dans mes habitudes, — lorsqu'il fut question de prendre place à table, l'étiquette fit encore des siennes. La question était de savoir si ma fille aînée, dame faite et parfaite, ne devait pas s'asseoir au-dessus des deux jeunes mariées; mais mon fils George coupa court à la discussion, en proposant de se caser pêle-mêle, chaque gentleman à côté de sa moitié. Ceci parut convenir à tous, si ce n'est à ma femme que je vis assez mal satisfaite, car elle s'était attendue à présider la table et à découper pour toute l'assistance. En dépit de cette légère contrariété, il serait impossible de décrire l'entrain général. Je ne sais pas si nous avions ce jour-là plus d'esprit qu'à notre ordinaire, mais il est certain que nous riions davantage, ce qui revient exactement au même.

Je me rappelle spécialement la plaisanterie suivante. Le vieux M. Wilmot, buvant à mon fils Moses, qui dans ce moment même tournait la tête, mon fils

répondit : « Madame, je vous rends grâces !... » Sur quoi notre vieux gentleman, adressant à la compagnie un clin d'œil significatif, observa que le jeune homme avait probablement cru parler à sa maîtresse. Ce qu'ayant ouï, je crus que les deux misses Flamborough allaient rester sur la place, tant elles riaient.

Aussitôt que le repas eut pris fin, je demandai, conformément à mon ancienne coutume, que la table fût enlevée pour me laisser le plaisir de voir encore une fois ma famille former le cercle autour de l'âtre égayé. Mes deux petits derniers grimpèrent chacun sur un de mes genoux; le reste de l'assistance se répartit en couples bien assortis. Maintenant je n'avais plus, de ce côté de la tombe, aucun désir à former. Tous mes chagrins étaient à leur terme, et je n'aurais pas trouvé de mots pour peindre mon ravissement intérieur. Restait à faire en sorte que ma reconnaissance dans la prospérité fût au moins de pair avec la soumission que j'avais montrée à l'heure critique.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

1913-07. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — P5 08.

Du Camp (M.) (suite) : *La croix rouge de France.* 1 vol.
— *Le crépuscule.* 1 vol.

Dugard (M.). *La société américaine;* 2e édit. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Ferry (G.) : *Le coureur des bois.* 2 vol.
— *Costal l'Indien.* 1 vol.

Filon (A.) : *Mérimée et ses amis.* 1 vol.
— *La caricature en Angleterre.* 1 vol.

Funck-Brentano : *Légendes et archives de la Bastille.* 1 vol.
— *Le drame des poisons.* 1 vol.
— *L'affaire du Collier.* 1 vol.
— *La mort de la reine.* 1 vol.
— *Les Nouvellistes.* 1 vol.

Gailly de Taurines (Ch.) : *Aventuriers et Femmes de qualité.* 1 vol.

Gaultier (Paul). *Le rire et la caricature.* 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Gebhart (E.), de l'Académie française : *D'Ulysse à Panurge.* Contes héroï-comiques. 1 vol.

Liégeard (S.) : *Les grands cœurs*, poésies. 1 vol.
— *Au caprice de la plume.* 1 vol.
— *Rêves et combats.* 1 vol.

Mézières (A.), de l'Académie française. *Hors de France;* 1 vol.
— *Morts et vivants.* 1 vol.

Michelet (J.) : *L'oiseau;* 17e édit. 1 vol.

Millet (P.) : *La France provinciale.* Vie sociale. — Mœurs administratives. 1 v.

Ralston : *Contes populaires de la Russie.* 1 vol.

Rosebery (Lord) : *Napoléon*, la dernière phase. 1 vol.

Tiersot (J.) : *Les fêtes et les chants de la Révolution française.* 1 vol.

Valbert : *Hommes et choses d'Allemagne.* 1 vol.
— *Hommes et choses du temps présent.* 1 vol.

Verconsin : *Saynètes et comédies.* 2 vol.

2e SÉRIE, A 3 FR. LE VOLUME

Du Mesnil (A.) : *Souvenirs de lectures.* 1 vol.

Erckmann-Chatrian : *L'ami Fritz.* 1 vol.

Meunier (G.) : *L'Œuvre de Cherbuliez.* Extraits choisis à l'usage de la jeunesse, avec une notice sur la vie et les œuvres de l'auteur. 1 vol.

Robertet (G.) : *L'Œuvre de Lamartine.* Extraits choisis à l'usage de la jeunesse, précédés d'une notice sur Lamartine. 1 vol.

3e SÉRIE, A 2 FR. LE VOLUME

About (Edm.) : *L'homme à l'oreille cassée.* 1 vol.

Joliet (Ch.) : *Mille jeux d'esprit.* 1 vol.

Joliet (Ch.) (suite) : *Nouveaux jeux d'esprit.* 1 vol.

Zaccone : *Nouveau langage des fleurs*, avec 12 gravures en couleur. 1 vol.

4e SÉRIE, A 1 FR. LE VOLUME

About (Edm.) : *Alsace* (1871-1872). 1 vol.
— *Les mariages de Paris.* 1 vol.
— *Les mariages de province.* 1 vol.
— *La vieille roche :*
1re partie : *Le mari imprévu.* 1 vol.
2e partie : *Les vacances de la comtesse.* 1 vol.
3e partie : *Le marquis de Lanrose.* 1 vol.
— *Le fellah.* 1 vol.
— *Tolla.* 1 vol.
— *L'infâme.* 1 vol.
— *Le Turco. — Le bal des artistes. — Le poivre. — L'ouverture au château. — Tout Paris. — La chambre d'ami. — Chasse allemande. — L'inspection générale. — Les cinq perles.* 1 vol.
— *Trente et quarante. — Sans dot. — Les parents de Bernard.* 1 vol.
— *Germaine.* 1 vol.
— *Maître Pierre.* 1 vol.
— *Madelon.* 2 vol.
— *Le roi des montagnes.* 1 vol.
— *Théâtre impossible.* 1 vol.
— *Le roman d'un brave homme.* 1 vol.

Barine (Arvède) : *Princesses et grandes dames.* 1 vol.
— *Poètes et névrosés.* 1 vol.

Bernardin de Saint-Pierre : *Paul et Virginie.* 1 vol.

Berthet (Élie) : *Les houilleurs de Polignies.* 1 vol.

Cherbuliez (V.), de l'Académie française : *Prosper Randoce.* 1 vol.
— *Paule Méré.* 1 vol.
— *Le roman d'une honnête femme.* 1 vol.
— *Meta Holdenis.* 1 vol.
— *Miss Rovell.* 1 vol.
— *Le comte Kostia.* 1 vol.
— *Samuel Brohl et Cie.* 1 vol.
— *L'aventure de Ladislas Bolski.* 1 vol.

Cherbuliez (V.) (suite) : *La revanche de Joseph Noirel.* 1 vol.
— *Noirs et rouges.* 1 vol.
— *La Ferme de Choquard.* 1 vol.
— *Olivier Maugant.* 1 vol.
— *La bête.* 1 vol.
— *La vocation du comte Ghislain.* 1 vol.
— *Après fortune faite.* 1 vol.
— *Une Gageure.* 1 vol.
— *L'idée de Jean Têterol.* 1 vol.
— *Amours fragiles.* 1 vol.
— *Le fiancé de Mlle Saint-Maur.* 1 vol.
— *Le secret du Précepteur.* 1 vol.
— *Jacquine Vanesse.* 1 vol.
— *Profils étrangers.* 1 vol.

Du Camp (M.) : *Souvenirs littéraires.* 2 v.

Duruy (G.) : *L'Unisson.* 1 vol.
— *Victoire d'âme.* 1 vol.

Énault (L.) : *Alba.* 1 vol.
— *Nadèje.* 1 vol.
— *Christine.* 1 vol.

Filon (Aug.) : *Contes du centenaire.* 1 v.
— *Violette Mérian.* 1 vol.
— *Amours anglais.* 1 vol.
— *Vacances d'artiste.* 1 vol.

Gérard (Jules) : *Le Tueur de Lions.* 1 vol.

Kovalewsky (Sophie) : *Souvenirs d'enfance.* 1 vol.

Larchey (L.) : *Les cahiers du capitaine Coignet.* 1 vol.

Las Cases : *Souvenirs de l'Empereur Napoléon Ier.* 1 vol.

Marco de Saint-Hilaire (E.) : *Anecdotes du temps de Napoléon Ier.* 1 vol.

Poradowska : *Demoiselle Micia.* 1 vol.

Reybaud (Mme Ch.) : *Le moine de Chaalis.* 1 vol.

Saintine (X.-B.) : *Picciola.* 1 vol.

Tolstoï : *Souvenirs.* 1 vol.

Topffer (R.) : *Nouvelles genevoises.* 1 vol.
— *Rosa et Gertrude.* 1 vol.
— *Le presbytère.* 1 vol.
— *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois*, ou Essai sur le beau dans les arts. 1 vol.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE

PREMIÈRE SÉRIE

Format in-16, illustré, à 3 fr. 50 le volume broché.
Relié en percaline, tranches dorées, 5 fr.

Albérich-Chabrol : *L'Orgueilleuse Beauté.* 1 vol. avec grav.
— *L'Offensive.* 1 vol.
— *Part à deux.* 1 vol.
— *De peur d'aimer.* 1 vol.
— *Au plus digne.* 1 vol.
Armand-Blanc (May) : *Bibelot.* 1 vol. avec 44 gravures.
— *La maison des roses.* 1 v. avec 36 grav.
Beauregard (G. de) : *Ordre du roi.* 1 vol. avec 58 gravures.
Béral (Paul) : *Le mirage.* 1 vol.
Caro (Mme E.) : *Aimer c'est vaincre.* 1 vol. avec 40 grav.
Crawford (Marion) : *Insaisissable amour.* 1 vol. avec 64 gravures.
— *Le baiser sur la terrasse.* 1 v. av. 60 gr.
Dourliac (A.) : *Le supplice d'une mère.* 1 vol. avec 35 gravures.
— *Liette.* 1 vol. avec 35 gravures.
Filon (Aug.). *Micheline.* 1 v. avec 15 grav.
Floran (Mary) : *Femmes de Lettres.* 1 vol. avec gravures.
Green (A. K.) : *L'affaire Leavenworth.* 1 vol. avec gravures.
— *L'enfant millionaire.* 1 vol. av. grav.
Harlant : *La tabatière du cardinal.* 1 vol. avec gravures.
Harraden (Béatrice) : *L'oiseleur.* 1 vol. illustré de 40 gravures.
Jewett (Miss) : *Le roman d'un Loyaliste.* 1 vol. avec grav.
Legrand (Mlle B.) : *L'eau dormante.* 1 vol. avec 30 gravures.
— *L'amour fait peur.* 1 v. avec 35 grav.
Le Queux : *Coupable?* 1 vol.
Lescot (Mme) : *Un peu, beaucoup, passionnément.* 1 vol. avec 38 gravures.
— *Fêlure d'âme.* 1 vol, avec 36 grav.
— *Vaines promesses.* 1 v. ill. de 48 grav.
Longard de Longgarde (Mme) : *Une reine des fromages à la crème.* 1 vol. avec 47 gravures.
— *Jouets du destin.* 1 vol. avec 44 grav.
— *Une réputation sans tache.* 1 vol. avec 44 gravures.
Morel (Jacques) : *Muets aveux.* 1 vol. avec 30 gravures.
Pape-Carpantier (Mlle) : *Kernevez.* 1 vol. illustré de 36 gravures.
Rosny (J.-H.), de l'Académie des Goncourt : *Les Retours du cœur.* 1 vol. illustré de 56 gravures.
Winter : *Mademoiselle Mignon.* 1 vol.
Zeyss (Mlle L.) traductrice : *La Bienfaitrice.* 1 vol. avec gravures.

DEUXIÈME SÉRIE

Format petit in-16, à 2 fr. le volume broché.
Relié en percaline gris-perle, tranches rouges, 2 fr. 50.

Arthez (D. d') : *Une vendetta.* 1 vol.
Borius (Mlle) : *Une perfection.* 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Dernier rayon.* 1 vol.
Castetis (Yan de) : *Le moulin du diable.* 1 vol.
Chabrier-Rieder (Mme) : *Les écolières de Crescent-House.* 1 vol.
Dombre (R.) : *La garçonnière.* 1 vol.
— *Un oncle à tout faire.*
— *Les deux Parias.* 1 vol.
Fleuriot (Mlle Z.) : *La vie en famille.* 1 v.
— *Tombée du nid.* 1 vol.
— *Raoul Daubry,* chef de famille. 1 vol.
— *L'héritier de Kerguignon.* 1 v.
— *Réséda.* 1 vol.
— *Ces bons Rosaëc!* 1 vol.
— *Le cœur et la tête;* 3e édit. 1 vol.
— *Au Galadoc.* 1 vol.
— *Bengale.* 1 vol.
— *Sans beauté.* 1 vol.
— *De trop.* 1 vol.
— *La clef d'or.* 1 vol.
Fleuriot (Mlle Z.) (suite) : *Loyauté.* 1 v.
— *La glorieuse.* 1 vol.
— *Un fruit sec.* 1 vol.
— *Les Prévalonnais.* 1 vol.
— *Sans nom.* 1 vol.
— *Souvenirs d'une Douairière.* 1 vol.
— *Faraude.* 1 vol.
— *La Rustaude.* 1 vol.
— *Le théâtre chez soi.* Comédies et proverbes. 1 vol.
Fleuriot-Kérinou : *De fil en aiguille.* 1 v.
— *Zénaïde Fleuriot,* sa vie, ses œuvres, sa correspondance. 1 vol.
Girardin (J.) : *Les théories du docteur Wurtz.* 1 vol.
— *Miss Sans-Cœur.* 1 vol.
— *Les braves gens.* 1 vol.
— *Mauviette.* 1 vol.
Jeanroy (J.-B.) : *Le sac de riz.* 1 vol.
Maël (P.) : *Fleur de France.* 1 vol.
— *Le trésor de Madeleine.* 1 vol.
Toudouze (G.) : *Reine en sabots.* 1 v.

D'autres volumes sont en préparation.

BIBLIOTHÈQUE

DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS

ROMANS ANGLAIS, ALLEMANDS, ESPAGNOLS, ITALIENS ET RUSSES

TRADUCTIONS FRANÇAISES, FORMAT IN-16 BROCHÉ

PREMIÈRE SÉRIE A 3 FR. 50 LE VOLUME BROCHÉ

Beltramelli : Au seuil de la vie, traduit de l'italien. 1 vol.
Fogazzaro (A): Le Saint, trad. de l'italien 1 vol.
— Un petit monde d'autrefois. 1 vol.
Hall Caine : L'enfant prodigue, traduit de l'anglais par A. de Jassaud. 1 vol.
Kipling (R.) : Capitaine courageux, traduit de l'anglais par L. Fabulet. 1 vol.
Moore (G.) : Esther Waters, traduit de l'anglais par Firmin Roz et L. Fedard. 1 vol.
Rovetta (G.) : Mater Dolorosa, traduit de l'italien par Mme Jeanne Darcy. 1 vol.
Stevenson : Saint-Yves, aventures d'un prisonnier français en Angleterre, traduction de l'anglais par M. Th. de Wyzewa. 1 vol.
Ward (Mrs Humphry) : La Fille de Lady Rose, trad. de l'anglais. 1 vol.
— L'erreur d'aimer, traduit de l'anglais. 1 vol.

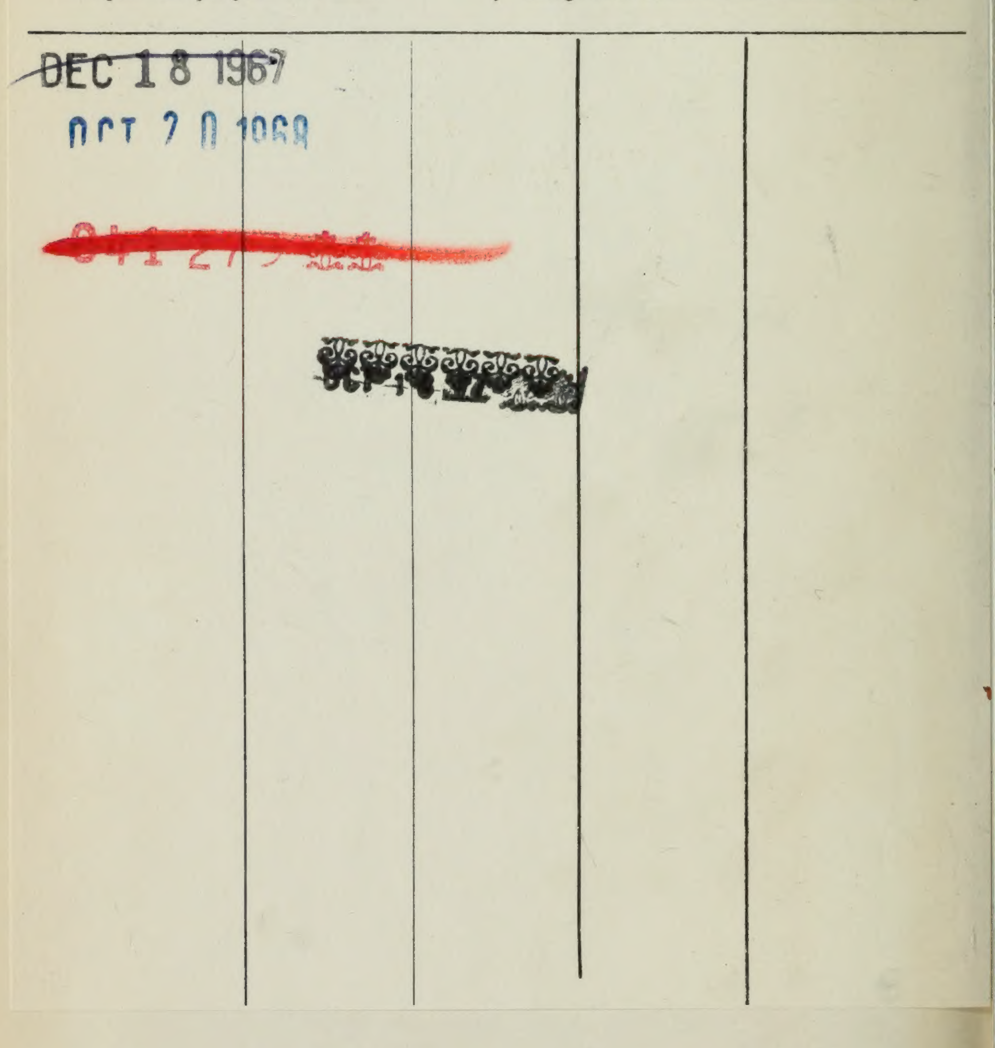
DEUXIÈME SÉRIE A 3 FR. LE VOLUME

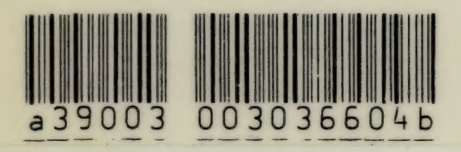
Blasco-Ibañez (V.) : Boue et Roseaux, trad. de l'espagnol. 1 vol.
Galdos (P.) : Miséricorde, trad. de l'espagnol. 1 vol.
Pereda (J.-M. de) : Sotileza, trad. de l'espagnol. 1 vol.
Tolstoï (comte) : La guerre et la paix (1805-1820). Roman historique traduit par une Russe. 3 vol.
— Anna Karénine. Roman traduit du russe. 2 vol.

TROISIÈME SÉRIE A 1 FR. LE VOLUME

Alexander (Mrs) : L'erreur de Catherine.
— Aveugle destin. 1 vol.
— Le choix de Mona. 1 vol.
Anonyme : Autrefois, la guerre des paysans. 1 vol.
Beecher-Stowe (Mrs) : La case de l'oncle Tom. 1 vol.
— La fiancée du ministre. 1 vol.
Braddon (Miss) : Lady Lisle. 1 vol.
Bulver Lytton (Sir Ed.) : Les derniers jours de Pompéi. 1 vol.
— Alice, ou les mystères. 1 vol.
— Ernest Maltravers. 1 vol.
Conan-Doyle : La marque des quatre. 1 vol.
— Un crime étrange. 1 vol.
— Le chien des Baskerville. 1 vol.
Cummins (Miss) : L'allumeur de réverbères. 1 vol.
— Mabel Vaughan. 1 vol.
— La rose du Liban. 1 vol.
Currer-Bell (Miss Brontë) : Jane Eyre. 2 vol.
Dickens (Ch.) : M. Pickwick. 2 vol.
— Bleak-House. 2 vol.
— Contes de Noël. 1 vol.
— David Copperfield. 2 vol.
— Dombey et fils. 3 vol.
— La petite Dorrit. 2 vol.
— Le magasin d'antiquités. 2 vol.
— Les temps difficiles. 1 vol.
— Nicolas Nickleby. 2 vol.
— Olivier Twist. 1 vol.
— Martin Chuzzlewit. 2 vol.
— Les grandes espérances. 2 vol.
— L'ami commun. 2 vol.
— Le mystère d'Edwin Drood. 1 vol.
Dickens et Collins : L'abîme. 1 vol.
Ebner-Eschenbach (Mme de) : Un incompris, traduit de l'allemand. 1 vol.
Eliot (G.) : Adam Bede. 2 vol.
— La conversion de Jeanne. 1 vol.
— Le moulin sur la Floss. 2 vol.
— Silas Marner. 1 vol.
Fullerton (Lady) : Hélène Middleton. 1 vol.
— L'oiseau du bon Dieu. 1 vol.
Gogol (N.) : Les âmes mortes. 2 vol.
Goldsmith : Le vicaire de Wakefield. 1 vol.
Gray : Le silence du doyen. 1 vol.
Hall-Caine : Jason. 2 vol.
Hardy : Tess d'Urberville. 2 vol.
Hauff : Lichtenstein. 1 vol.
Hedenstjerna (de) : Le seigneur de Halleborg, trad. du suédois. 1 vol.
Heimbourg : L'autre, traduit de l'allemand.
— Le roman d'une orpheline. 1 vol.
Hope (Anthony) : Service de la reine, trad. de l'anglais. 1 vol.
Hume : Les mystères d'un handsome Cab.
— Miss Méphistophélès. 1 vol.
Hungerford (Mrs) : Molly Bawn. 1 vol.
— La conquête d'une belle-mère. 1 vol.
— Premières joies et premières larmes. 2 v.
Manzoni : Les fiancés, trad. de l'ital. 2 vol.
Marchi (E. de) : Demetrio Pianelli. 1 vol.
— L'accusateur imprévu. 1 vol.
Mayne-Reid : La piste de guerre. 1 vol.
— La Quarteronne. 1 vol.
— Le doigt du destin. 1 vol.
— Le roi des Séminoles. 1 vol.
— Les partisans. 1 vol.
Neera : Thérèse, traduit de l'italien. 1 vol.
Ouida : Amitié. 1 vol.
Rider Haggard : Jess. 1 vol.
— Le colonel Quaritch. 1 vol.
Savage : Un mariage officiel. 1 vol.
Stevenson : Le Naufrageur. 1 vol.
— Catriona. 1 vol.
Thackeray : La foire aux vanités. 2 vol.
Tolstoï : Les Cosaques. 1 vol.
Tourgueneff (I.) : Mémoires d'un seigneur russe, traduit du russe. 2 vol.
— Scènes de la vie russe. 1 vol.
— Nouvelles scènes de la vie russe. 1 vol.
Van Vorst (Mrs J. et M.). La fille de Bagsby.
Wilkie Collins : La morte vivante. 1 vol.
— La piste du crime. 2 vol.
— C'était écrit. 1 vol.

1698-07. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 5-08-1625.


DEC 18 1967
OCT 20 1969


a39003 003036604b

